

Relié par les ateliers  
BRADEL-DEROME & COLLABORATEURS  
(TRIPIER-BRADEL)  
rue de Richelieu & alibi  
à PARIS

RC 2004

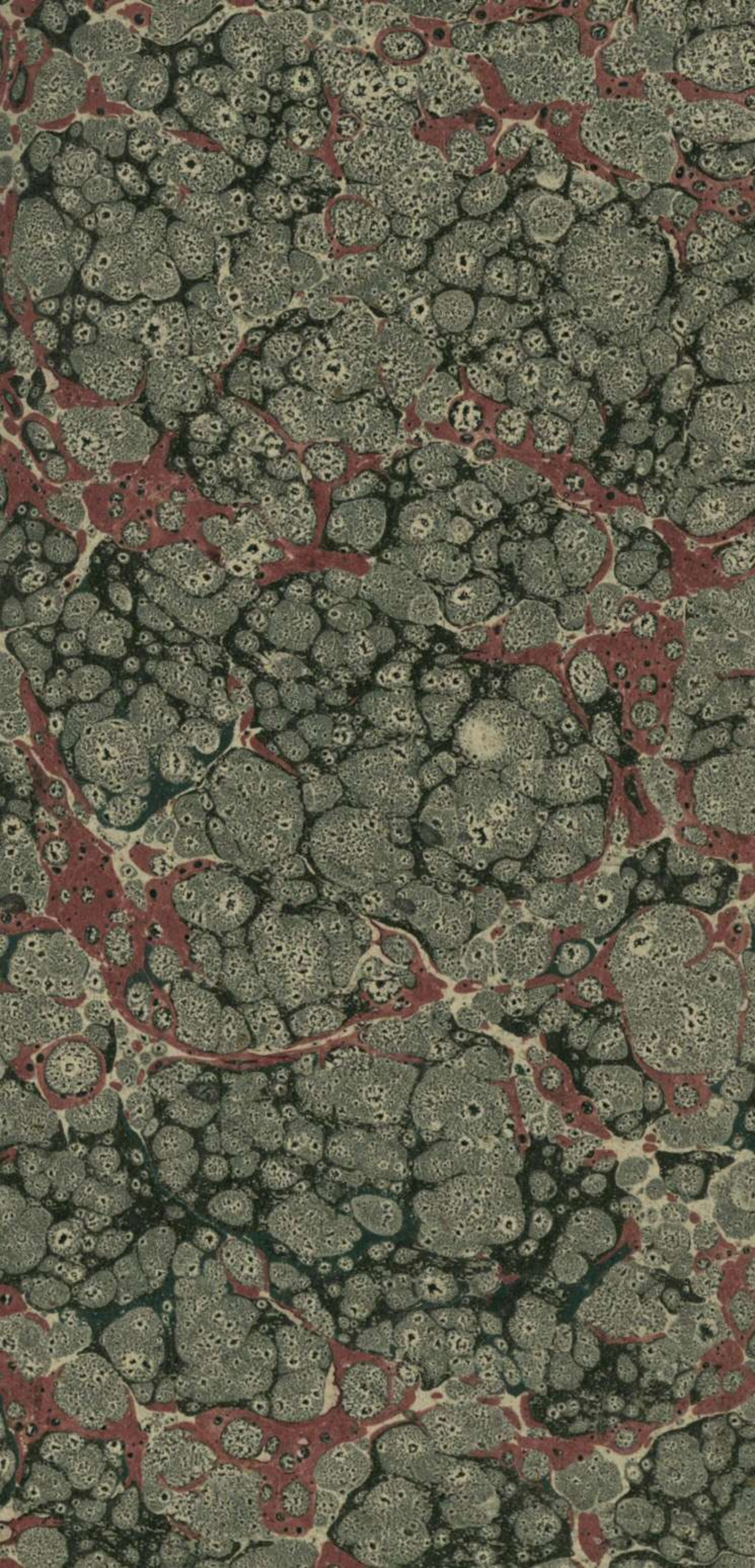


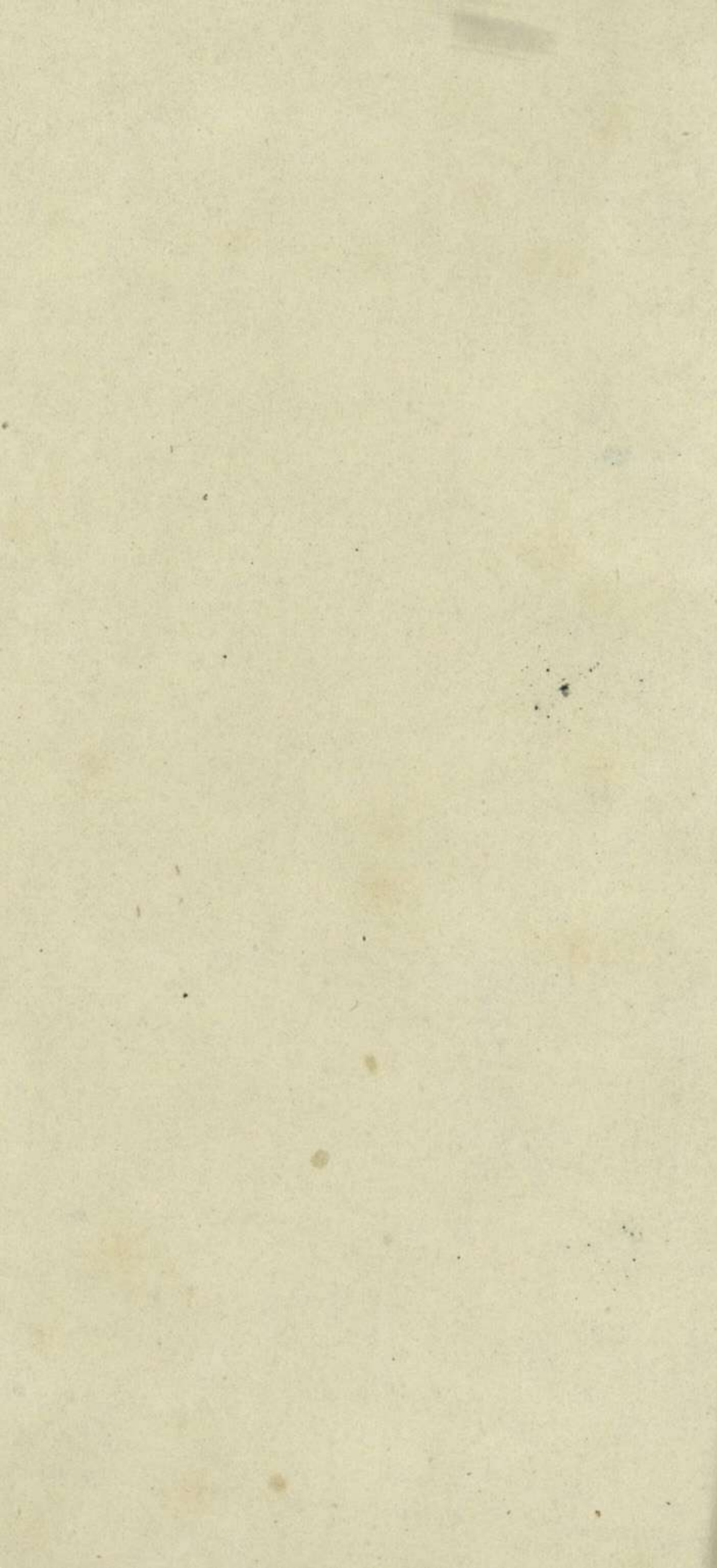
B. B.

BIBLIOTHÈQUE  
DU VICOMTE E. DE B.-B.  
(1799-1863)

N° 477 de l'inventaire (Mai 2004)

ROCH DE COLIGNY, *expert*





R 33

SOUVENIRS

LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE.



SOUVENIRS

DE LA

GUERRE CIVILE EN ESPAGNE.

1809 A 1850.

**SOUVENIRS**

PAR LE GÉNÉRAL

DE

PRINCE P. TCHERNOWSKY.

**LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE.**

La vie après la guerre civile en Espagne.

Paris.

I

PARIS,

DE DÉPOT, 13, RUE DU CARRIÈRE-SAINTE-ANDRÉE.

ET CHEZ J. DUMAINE,

Rue et passage Dauphine, 76.

Imprimé par M. LAFONTAINE, 13, rue du Carrière-Sainte-Andrée.





# **SOUVENIRS**

DE LA

## **GUERRE CIVILE EN ESPAGNE.**

(1837 A 1839.)

PAR LE GÉNÉRAL

**PRINCE F. LICHNOWSKY.**

La vie après la guerre est une  
ennuyeuse faction.

RAUPACH.

I

**PARIS,**

AU DÉPOT, 13, RUE DU CIMETIÈRE-SAINT-ANDRÉ.

**ET CHEZ J. DUMAINE,**

Rue et passage Dauphine, 36.

—  
1844

8322  
8322

8000 4372

# SOUVENIRS

DE LA

# GUERRE CIVILE EN ESPAGNE.

(1837 A 1839.)

PAR LE GÉNÉRAL

PRINCE F. LICHTNOWSKY.

La vie après la guerre est une  
conquête facile.  
H. B. B.

PARIS,

AU DÉPOT, 10, RUE DU CIMETIÈRE-SAINTE-ANNE.

ET CHEZ J. DUMAS,

Rue et passage Dauphine, 36.

1839

# NOUVEAUX DROITS CIVILS EN ESPAGNE D'APRÈS LE DROIT CIVIL FRANÇAIS ET ITALIEN

## PRÉFACE.

---

PREFACE

Un homme placé dans un rang éminent et doué d'un cœur de brave, quitte sa patrie, court en Espagne et s'y voue, comme au temps des Preux, à une cause dont le principe émane d'une source éternelle. Défait et non vaincu, toujours fidèle à la nation espagnole, à la monarchie, il plaide encore cette cause par un ouvrage où il raconte une lutte qui, malgré ses résultats malheureux, ne fut

pas sans gloire. Ce livre est celui des âmes chevaleresques et catholiques ; aussi en faisant passer l'ouvrage allemand dans la langue française le traducteur a-t-il cru plaire à ses co-réligionnaires de France ; il a d'ailleurs pensé que les souvenirs d'un témoin impartial de ce grand débat seraient de quelque importance aux yeux des historiens qui, plus tard, s'occuperont de la Péninsule au 19<sup>e</sup> siècle.

Ceux qui repoussent la légitimité par la légalité, comme si ce dernier mot pouvait se passer de l'autre, ont essayé pendant longtemps d'altérer l'histoire par des récits mensongers ; mais ce livre démontrera que ces sortes d'entreprises sur la justice sont toujours vaines. Tous les cœurs nobles et droits vont d'eux-mêmes à la vérité quand un cri généreux la leur découvre.

**IDA, comtesse de BOCARMÉ.**

Paris, février 1844.

I.

Arrivée à Bayonne. — Passage des frontières. — Zugarramurdi. — Yrun. — Don Diego Miguel de Garcia. — Combat de Amezagana. — Arrivée au camp royal.

( Du 4 au 10 mars 1837. )

Après avoir traversé rapidement Berne, Genève, Lyon et le midi de la France, j'arrivai le 3 mars à Bayonne, précurseur d'une croisade, entreprise pour une cause que je regardais comme juste et sacrée.

Au pont de l'Adour, un gendarme exigea mon passeport, et fronça le sourcil, lorsqu'à

sa demande du lieu où je comptais descendre, je répondis, en désignant l'hôtel de Saint-Etienne, connu à cette époque, pour servir de rendez-vous à tous les Carlistes, qui munis de recommandations, désiraient passer en Catalogne ou en Arragon. Des commissaires étaient chargés de les confier à des guides sûrs, qui leur faisaient franchir la frontière. Je montrai mes lettres à mon hôte; il était prévenu de mon arrivée par Messieurs de S. et C. à B. J'avais déjà commis une faute à mon entrée à Bayonne en livrant mon passeport; je ne l'eûs, certes, pas faite si j'avais eu une connaissance plus exacte du terrain et des circonstances. Mon hôte était justement occupé à me détailler toutes les difficultés du voyage, lorsqu'un commissaire de police entra et demanda le motif de ma présence à Bayonne. Mon excellent passeport me protégea contre toute vexation de sa part, mais, comme le mois de mars lui semblait mal choisi pour un voyage d'agré-



ment, il m'enjoignit de quitter la ville dans les quarante-huit heures, et de prendre la route opposée qui mène à Bordeaux : ma voiture et tous mes pas furent surveillés par des agents secrets de police. Je n'avais plus d'autre parti à prendre que de me confier aveuglément à mon hôte. Il commença par me vendre très cher un cheval pourvu d'une selle, ainsi que toutes sortes d'armes ; il expédia ensuite un messenger au village de Sare, situé à l'extrême frontière, où mourut et fut inhumé le comte Alfred de Stolberg ; il fit appeler un chef de contrebandiers nommé Dihursubeher dit Hauciartz, qui arriva le lendemain. Cet homme âgé de cinquante à soixante ans, de stature moyenne, à la face rouge et aux yeux petits mais brillants, avait, pendant longtemps, passé pour un des plus heureux et des plus adroits contrebandiers, mais l'âge, ou le besoin de repos l'avait enfin forcé à renoncer à ce périlleux métier.

Ses nombreux compétiteurs prétendaient

que son bonheur et son adresse étaient fondés sur la mystérieuse intelligence qui régnait entre lui et le maire de l'endroit. Je ne sais si cela est exact, mais, ce que je puis affirmer, c'est que dans les nombreuses excursions que je fis plus tard, je ne parvins jamais à passer la frontière avec autant de facilité que je le fis cette fois, sous sa direction. Nous convînmes de l'heure et du prix, qui fut fixé à cent francs pour moi, et deux cents francs pour mes deux domestiques ; le tout payable à notre arrivée au premier avant-poste carliste. Dans l'après-midi du cinq mars, j'allai, revêtu de mon costume ordinaire, en compagnie de mon hôte et de sa femme, me promener dans l'*allée marine*, située au bord de l'Adour ; c'est le lieu de rendez-vous du beau monde à Bayonne ; nous prîmes ensuite à gauche, le sentier qui conduit aux ruines historiques du château de Marrac. Arrivés devant une maison isolée, nous trouvâmes Hauciartz dans la cour ; il

m'attendait avec deux forts bidets basques.

Il me remit, pour le cas où je serais inquieté en route, un petit papier nommé passavant, qui me désignait en qualité d'horloger de Bayonne, autorisé à aller réparer des pendules, au village frontière d'Espelette. Je pris congé de mes hôtes, montai à cheval, et nous suivîmes pendant quelque temps la chaussée, que nous quittâmes pour prendre à travers les bruyères ; nous voyions de loin les baraquements des douaniers : enfin, à l'approche de la nuit, nous arrivâmes aux pieds des montagnes ; nous en gravâmes deux sans descendre de cheval : plusieurs feux de gardes brillaient à l'horizon, et nous distinguions parfaitement celui du phare de Bayonne, qui a prêté son nom au journal ministériel de cette ville.

Après cinq heures de marche et bien des détours, nous descendîmes dans l'étroite vallée de Sare, devant une maison appartenant à mon guide ; nous trouvâmes un huisier de Bayonne qui joignait à sa pro-

session, la contrebande des chevaux basques : nous soupâmes paisiblement ensemble, et ensuite je pris possession d'un excellent lit, dans la chambre où Charles V avait dîné, lorsque, accompagné du baron de los Vallès et de plusieurs royalistes de Bayonne, il franchit les frontières d'Espagne. Hauciartz lui avait servi de guide sans se douter qu'il conduisait le Roi.

Pendant cette longue guerre, les allées et venues des carlistes avaient été si fréquentes, que les chefs des contrebandiers s'étaient fait une occupation réglée de loger et de nourrir ces messieurs, et ils avaient eu soin de munir leurs maisons de tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Le six, à quatre heures du matin la fille de mon hôte vint m'éveiller en m'apportant une tasse de chocolat : c'était un avant-goût de la cuisine espagnole. Hauciartz entra bientôt lui-même tenant, sous le bras, mon nouveau costume ; je me revêtis d'un large pantalon de velours de laine, at-

taché au-dessus des reins par une ceinture rouge, d'une jaquette courte de drap brun ; je mis des bas bleus, des souliers ferrés, et je me couvris la tête du célèbre béret basque appelé *Boïna*.

Le *Boïna* faisait au XVI<sup>e</sup> siècle en Espagne, partie du costume de cour ; il m'était connu par les tableaux de Vélasquez : rien n'y a été changé depuis lors, et en plaçant sur ma tête ce signe distinctif des soldats carlistes, il me sembla que je procédais à une initiation solennelle. Vêtu de la sorte, un bâton noueux à la main, je suivis Hauciartz à travers le village, les chemins de traverse étant plus suspectés que la grande route.

Nous passâmes devant les douaniers, auxquels mon guide raconta avec beaucoup de volubilité des choses que je ne comprenais pas, mais je ne répondais pas moins à chaque pause « *bay yanna* » (oui maître) pour faire croire aux espions que j'étais son domestique. A la sortie du village nous primes à

travers champs jusqu'à un chalet appartenant à mon guide ; un petit enfant en sortit , et échangea quelques mots avec lui ; nous nous cachâmes derrière des broussailles et un instant après nous vîmes passer deux douaniers. Nous continuâmes ensuite notre route jusqu'au bord d'un petit ruisseau sur lequel était jeté un arbre posé entre deux bornes. Hauciartz s'assit sur l'une, et me dit avec le plus grand sang-froid possible : « Monsieur, nous sommes en Espagne. »

Le village le plus prochain, Zugarramurdi, est situé à un quart de lieue de la frontière, et était alors, comme toute la contrée des Pyrénées, depuis la vallée de Bastan jusqu'à l'océan, occupé par les carlistes : un double cordon était tiré pour protéger ce pays du côté des frontières de France et des avant-postes christinos. Zugarramurdi est un misérable village Navarrais, tel qu'on en rencontre dans les Pyrenées et au confin des Sierras ; quelques rangées de maisons bâties

en pierres brutes et couvertes de toits, presque plats, y forment deux ou trois rues mal pavées; la place qui entoure l'Église, est seule régulière comme dans tous les villages espagnols; elle sert de marché, et les habitants s'y rassemblent pour entendre les lectures publiques (bandos) et célébrer leurs jeux. Cette place est pavée de larges dalles.

Zugarramurdi est situé dans une gorge profonde entourée de hautes montagnes dont les cîmes sont presque toujours cachées par des nuages. A vingt pas du village, se trouve une vaste grotte de Stalactites; seule chose remarquable de l'endroit.

Mon guide me conduisit chez le commandant carliste. Nous trouvâmes à la porte un factionnaire, gros et fort garçon, portant des cheveux longs, coiffé d'un boïna bleu garni d'une longue floche, des sandales aux pieds, une giberne autour des reins; son cou était entouré d'un cordon de soie, auquel était suspendu un petit sachet contenant des

reliques et le scapulaire, dont tout bon espagnol ne se sépare jamais, et dans lequel il a foi et confiance. Tout ce que ce soldat portait était sale ; excepté son fusil, de fabrication anglaise qui reluisait au soleil, et sur lequel il s'appuyait négligemment en fumant son cigarre.

La vue de cette tenue si peu militaire me donna une opinion peu favorable des vaillants défenseurs de l'autel et du trône ; mais l'expérience m'apprit bientôt à les mieux connaître.

Le colonel Don Rafael Ybarola, commandant général le long des frontières, était un homme de cinquante ans, de haute taille, fortement musclé et dont la figure portait l'empreinte du type navarrais. Il était vêtu de la Zamarra, spencer de peau de mouton noir, dont la laine est en dehors : Zumalacarrégui avait introduit ce costume dans l'armée carliste, et depuis il fut constamment porté par les officiers, en hiver et au bivouac. Yba-



rola me reçut assez froidement, jusqu'à ce que je lui eusse montré la contre-marque du commissaire Royal. Alors, il m'accabla de politesse ; me demanda si je parlais basque ou espagnol. En apprenant que j'étais étranger, il me demanda si j'étais français, anglais, ou portugais : je répondis négativement. Il s'écria alors : *Pero yo no hay mas !* (mais, il n'y a rien d'autre). Ma déclaration que j'étais allemand et prussien, lui sembla tout-à-fait incompréhensible.

S'apercevant que notre conversation ne se faisait pas sans difficultés, il me dit qu'il y avait dans le village un savant qui parlait toutes les langues : il le fit prier de venir. Don José Arias arriva, accompagné du curé, moine carmélite ; il avait été professeur de mathématiques à Madrid ; il paraissait assez instruit pour un espagnol, et occupait en ce moment une place d'inspecteur des salpêtres. Ybarola me laissa avec ces deux messieurs qui m'entretinrent en français, pendant

qu'il mandait mon arrivée au commissaire en chef à Irun, sans la permission duquel nul étranger ne pouvait pénétrer plus avant dans le pays.

Don José m'invita à dîner, ce que j'acceptai sans cérémonie, peu familiarisé que j'étais avec les formules de la politesse espagnole, qui exigent qu'on refuse, ce qui mit ce pauvre homme dans un grand embarras. Le soir nous eûmes la compagnie de plusieurs étrangers qui venaient de l'Arragon ; ils parlèrent beaucoup de Cabrera dont la célébrité commençait alors. Les éloges qu'ils en firent me semblèrent n'être pas très agréables aux Navarrais qui les écoutaient.

Le lendemain la réponse d'Irun étant arrivée, je pris congé de don Ybarola que je ne devais plus revoir. Peu de temps après, il fut pris par une troupe de chapelgorris (bonnets rouges) Christinos, et impitoyablement massacré. Il me prêta un cheval et je quittai Zugarramurdi accompagné de quatre soldats,

Nous gravâmes un étroit sentier bordé d'un côté par des roches à pic, et de l'autre par un précipice au fond duquel coulaient les flots écumants de la Bidassoa. Dans ces effroyables solitudes on ne rencontre que quelques châlets et des pâtres conduisant de beaux troupeaux de moutons aux pieds noirs et à la queue traînante; des chevaux, demi-sauvages et de petite taille, qui errent sans maître dans ces montagnes, s'enfuirent effrayés à l'aspect d'un voyageur. Après quatre heures d'une marche fatigante, nous arrivâmes à Verra, où nous nous arrêtâmes pour dîner. Ce village ressemble à Zugarramurdi, mais la manière dont fut défendue son église en mars 1858, lui a acquis une certaine célébrité. Nous continuâmes notre route : à peine le soleil venait-il de se coucher que parut à notre gauche la baie d'Irun; puis nous vîmes les montagnes et le château de Fontarabie, si célèbre dans les fastes de toutes les époques; enfin à l'extrémité de l'horizon, le

vieux château de Figuières comme une borne posée d'une manière pittoresque entre le ciel et la mer, tandis que le golfe de Biscaye, recevant les flots de la Bidassoa, s'étendait dans toute sa majestueuse grandeur. A notre droite, l'œil suivant les côtes de France, s'arrêtait sur le phare de Biaritz. En pleine mer se détachaient les blanches voiles des vaisseaux anglais, et à nos pieds se déroulait la jolie ville d'Yrun, encadrée dans ses jardins et ses champs fertiles, que couronnait le Fort du parc. Cet admirable panorama est bordé au loin : d'un côté par la chaîne des Pyrénées, et de l'autre par les pics des sierras de Guipuzcoa.

L'admiration que je ressentis à la vue de ce superbe tableau, me réconcilia entièrement avec le pays que je venais de traverser. Le commissaire royal don Diégo Miguel de Garcia, me reçut dans ses bureaux avec toutes les formalités d'un homme d'importance et toute la gravité d'un Espagnol. Il parais-

sait au début avoir grande envie de me susciter des difficultés, et me cita une foule de français, gens de qualité, et un comte allemand qu'il avait renvoyés. Je tirai de mon portefeuille mes lettres de recommandation, qui, heureusement, n'étaient point cachetées, et pendant qu'il les lisait attentivement, je pus observer, tout à mon aise, cette figure rusée. Dans ces yeux caves et foncés, ombragés par d'épais sourcils ; dans ce regard oblique ; sur cette bouche grimaçant un sourire perpétuel ; dans ces traits sarcastiques, on pouvait lire l'histoire de la police secrète et cruelle de Ferdinand VII, et deviner l'atroce guet-à-pens, qui fut tendu à Torrijos. Don Diégo Miguel de Garcia avait été l'agent confidentiel de Ferdinand VII, et placé en qualité de secrétaire près du vieux Moréno, capitaine-général à Malaga ; il alla à l'insu de ce dernier à Gibraltar, trouva Torrijos, et l'assura de la coopération de son général et de ses troupes. On sait que Torri-

jos confiant dans ses traîtreuses promesses, débarqua avec cinquante compagnons à Malaga où il fut arrêté et fusillé, par ordre du général Moréno, qui ignorait complètement l'odieuse trame ourdie par son secrétaire.

Je ne connaissais pas alors les affreux détails de cette histoire, et pourtant je ne me sentais pas à l'aise dans le voisinage de cet homme, qui m'invita à dîner pour le lendemain.

Lorsque pendant ce dîner je l'entendis appeler le traité Elliot, une honteuse transaction avec les libéraux, à laquelle il attribuait la lenteur du succès des armes carlistes, je ne pus me défendre d'un pressentiment fâcheux, que les années suivantes ont confirmé complètement ; car, dans toutes les machinations, dans toutes les tortueuses et funestes intrigues qui ont ruiné la cause carliste, on retrouve la sinistre figure de Garcia, servant d'instrument, partout où il s'agit de commettre quelque action basse, injuste ou cruelle.

Malgré toutes les politesses dont m'accablait Garcia, il ne voulut pas me permettre de me rendre au quartier-général avant d'avoir reçu réponse à la demande qu'il avait faite. Je dus donc me résigner, vu la lenteur des communications, à passer trois ou quatre jours à Yrun. Je dois convenir pourtant, qu'il fit son possible pour me faire passer ce temps agréablement. Nous visitâmes les fortifications de Fontarabie : une vieille légende raconte que pendant un siège, les munitions étant épuisées, on fondit des balles d'or et d'argent provenant des richesses des églises et des habitants, et que c'est de là que lui vient le titre de *ville invincible et fidèle* ( *heroica y invicta, sempre fidel ciudad de Fuentarrabia* ).

Pendant les longues heures que je passai en compagnie de Garcia, il me donna beaucoup de renseignements impartiaux sur les mœurs de la cour et sur l'état de l'armée. Il me croyait, sans doute, appelé à jouer un

rôle au milieu de cette cour, où tant d'intérêts divers se croisaient, où s'ourdissaient tant d'intrigues; et il tâchait de m'inspirer ses opinions et de faire entrer goutte à goutte, le poison de ses principes dans mon cœur.

En rentrant chez moi, après une longue promenade à cheval, je trouvai mes domestiques, mes chevaux et mes bagages, enfin parvenus à me rejoindre après bien des tribulations.

Il était arrivé beaucoup de monde à l'hôtel, et la cour était remplie de chevaux superbes, de race espagnole, qui appartenaient à des seigneurs de la cour, venus en partie de plaisir à Yrun. J'entrai dans la salle, et liai connaissance avec eux. C'étaient quatre grands d'Espagne, qui, avec un desintéressement bien rare, avaient fait le sacrifice de leurs grandes fortunes, et s'étaient consacrés à la défense de leur roi légitime. Les marquis de Villafranca, et del Monesterio, les comtes de Orgaz et de Cirat, don Josué de



Zurada, fils du comte de Vivot chambellan du roi; ce dernier était de l'une des huit grandes maisons de Majorque, qui sans avoir la grandesse d'Espagne, sont regardées comme étant avec elle sur le pied d'égalité. Il y avait encore un de ces personnages énigmatiques, que l'on rencontre toujours dans l'entourage d'un prétendant. C'était un catalan appelé Carlos, qui avait été agent du roi en France.

L'hôtel d'Yrun était sans contredit le meilleur des provinces basques. La table y était excellente; les meilleurs poissons, les mets les plus exquis y abondaient; le vin foncé en couleur y était très fort; (vino de la Rioja). On le transporte dans des outres à Guipuscoa; il s'améliore dans ce voyage et devient excellent.

J'eus pour voisin de table un homme, avec lequel je devais me trouver souvent en contact, pendant mon long séjour en Espagne, et dont je ne dois pas passer le nom sous si-

lence : c'était don Joachim de Gaztanaga. Quelques mots de blâme qui m'échappèrent sur le grand nombre de bras inactifs qui encombraient le quartier général, m'attirèrent sa confiance. Il exprima son opinion fuériste avec beaucoup de chaleur et de franchise ; nous fîmes plus amplement connaissance, et il m'offrit sa maison, dans laquelle je fus reçu à diverses époques, avec autant de cordialité que de prévenance. Le lendemain, 10 mars, je fus réveillé par un bruit, que je pris, d'abord, pour des coups de tonnerre, mais, je m'aperçus bientôt que c'était celui d'une vive fusillade. Je me hâtai de descendre ; partout régnait une grande agitation ; on croyait qu'Yrun allait être attaqué par les troupes anglaises de Saint-Sébastien. Ces messieurs retournèrent au camp. Don Diégo était trop occupé pour songer à moi : je profitai de la confusion générale pour monter à cheval et me rendre du côté où l'on entendait la fusillade.

Après une heure de marche, je rencontrai une troupe de cavalerie. Le colonel Montagut, à ma demande, me désigna un bataillon posté sur une hauteur. C'était le 2<sup>e</sup> de Guipuscoa, surnommé les Fils de Tolosa, et devenu si célèbre dans l'histoire des guerres carlistes. Je mis pied à terre, et j'eus le bonheur de prendre part à l'assaut des hauteurs de Amezagana, dont l'occupation décida du sort de cette journée. J'étais trop approché du camp royal pour retourner à Yrun ; je suivis les troupes jusqu'à Andoain, où le roi faisait sa résidence.

Andoain était désert lorsque nous y arrivâmes ; le roi était allé avec toute sa suite et sa garde, se poster sur une hauteur voisine, pour être témoin du combat. Devant la cure située sur la place qu'il habitait, un vieillard se promenait en long et en large. Il portait l'uniforme de brigadier et la croix de Santiago. Cet homme vénérable m'imposa. C'était le premier officier général car-

liste que je voyais ; je m'adressai à lui en exhibant de nouveau mes lettres de recommandation.

Il me dit être le marquis de Santa Otalla , gouverneur du quartier-général royal. Le sort m'avait favorisé en me faisant rencontrer en lui la personne qui pouvait m'accorder la permission de séjourner au camp royal. Je tâchai de lui faire comprendre pourquoi j'avais quitté Yrun, sans m'être muni d'un passeport du commissaire général. Durant cette explication, Charles V revint à Andoain. Deux gardes du corps, au grand galop, en uniforme rouge et bleu, le sabre au clair, précédaient le roi, qui était monté sur un étalon andalou blanc. Sa selle était rouge ; sa chabraque, richement brodée, et le harnachement en or. Il était vêtu d'un surtout brun, couvert d'un chapeau rond : chose assez étrange à cette époque. Sa tenue était remarquable par beaucoup de grâce et de dignité : sa suite s'avancait à une

certaine distance; parmi elle se trouvaient les seigneurs que j'avais vus à Yrun, et le baron de Los Vallès, adjudant général, l'heureux et hardi guide du roi, dans son aventureux voyage d'Angleterre en Espagne; celui qui déjà en Portugal avait donné des preuves d'une présence d'esprit rare et de grandes capacités, et qui, toujours fidèle à son malheureux maître, n'a cessé de lui rendre de grands services, sur le champ de bataille aussi bien que dans le cabinet. Auguste Saint-Silvain, baron de Los Vallès, est un de ces hommes rares dont les talents et le caractère, aussi énergique que résolu, sont d'un grand prix et d'une grande importance dans des moments critiques.

D'autres personnages qui composaient le ministère d'alors, faisaient aussi partie de la suite, mais, j'aurai occasion d'en parler plus tard. Sur un cheval français était monté l'agent secret de plusieurs cours étrangères; il était connu au quartier-général sous le

pseudonyme de Léon de Neuillat. Je tairai son nom véritable pour ne pas désobliger un homme honorable, sous tous les rapports et qui est mon ami. Lorsqu'on eut vu le roi et sa suite passer, on me donna un billet de logement pour une maison de campagne isolée, située à dix minutes de distance d'Andoain. J'y partageai mon logement avec un officier italien, le comte Mortara, ci-devant colonel d'état-major, et je me trouvai ainsi installé au quartier-général de Charles V.

## II.

Le Ministère. — Le Roi. — Excursion à Betelu. — Opération combinée de l'ennemi. — L'infant don Sébastien et sa suite. — Bataille d'Oriamendi. — Combat près de Galdacano. — Coup-d'œil sur le théâtre de la guerre et les forces carlistes. — Intrigues au quartier-général. — M. de Corpas et la Camarilla. — Ascoitia et Loyola. — Le père Gil et les Jésuites. — Le clergé espagnol. — La légion étrangère. — Départ et séjour à Tolosa.

*11 mars jusqu'à la fin d'avril 1837.*

Andoain est situé sur la grande route qui conduit de Bayonne à Vittoria et Madrid. La beauté des routes qui traversent le royaume est connue; elles peuvent être comparées aux ouvrages des romains, et semblent devoir braver les siècles. Après quarante ans de guerres continuelles, pendant lesquelles

on n'a rien fait pour leur entretien, elles sont encore en meilleur état que les chaussées de la France. On rencontre fréquemment des viaducs hardis jetés sur des précipices. De longs espaces creusés dans le roc vif; de hautes murailles encaissant les terres pour prévenir les éboulements; des parapets construits en marbre et en pierre de taille; des canaux souterrains servant de conduits aux ruisseaux, et de grands réservoirs en pierre, remplis d'eau, pour désaltérer les bêtes de somme, sont autant d'objets qui appellent l'admiration. Ces belles routes ont presque toutes été construites sous le sage gouvernement de Charles III; il est seulement à regretter qu'elles ne soient pas assez nombreuses, ce qui rend les communications d'une ville de province à l'autre difficiles, les chemins vicinaux étant si mauvais que dans certaines saisons ils sont impraticables, excepté pour les bêtes de somme. Les grandes routes et les chemins de traverse jouent



un grand rôle dans les dernières guerres, les premiers étant le domaine des troupes régulières, et les derniers celui des *guérillas*. Il est rare de voir une *guérilla*, se hasarder sur la grande route et braver l'artillerie et la cavalerie, mais en revanche les troupes régulières n'ont jamais tenté impunément de pénétrer dans les sentiers des montagnes. Lorsque les vallées de la Navarre et des pays basques se déclarèrent pour Charles V, leur premier soin fut de détruire les routes et de faire sauter les ponts sur toutes les frontières de leurs provinces. Le pays carliste, privé ainsi de ses communications avec le dehors, ressemblait à un immense fort entouré comme par un boulevard naturel, des Sierras, de la mer et des frontières de France: l'intérieur seul conservait ses voies de communication. Accoutumés que nous étions à nous frayer une route à travers d'étroits défilés, à gravir les sentiers des montagnes, nous regardions comme un bienfait la per-

mission de circuler sur des routes larges et commodes.

Andoain est à cinq lieues (d'Espagne) d'Yrun ; c'est une assez jolie petite ville. La cure qui est le bâtiment principal de l'endroit était alors transformée en résidence royale. D'après l'usage espagnol, toute maison occupée par le roi, porte le titre pompeux de palais royal. Ainsi plusieurs décrets signés dans une chaumière, portent au bas : « Donné dans notre palais de... » Je me rappelle ici un ancien privilège dont j'entendis souvent faire mention. Lorsqu'un roi d'Espagne passe la nuit dans la maison d'un particulier on tend, après son départ, une chaîne en fer au-dessus de la porte ; ni le bourreau, ni ses aides, et aucun alguazil, ni gendarme n'oseraient en passer le seuil sans un ordre supérieur. Un crime infamant commis par le propriétaire d'une maison ainsi honorée le privait de cet insigne privilège. Combien de pauvres chaumières perdues dans les Sierras

les plus sauvages auraient réclamé cet honneur, si Charles V vainqueur avait pu rétablir les anciennes lois et les usages du pays.

Le lendemain de mon arrivée je me rendis au palais ; deux hallebardiers (guardia de Alabarderos) en gardaient l'entrée. Ce corps n'a conservé de son ancienne arme que le nom, et se composait de cent jeunes gens, tous fils d'officiers ; entrés au service comme cadets, ils partageaient avec vingt-quatre gardes du corps navarrais à cheval, le privilège exclusif de garder la personne du roi ; après quelque temps ils passaient dans l'armée en qualité de sous-lieutenants. Les trois provinces basques en fournissaient chacune vingt et la Navarre quarante. Un colonel les commandait et leurs officiers avaient deux grades de plus que la ligne. Leur uniforme consistait en un surtout bleu de ciel, avec des passepoils rouges garnis de boutons blancs, le pantalon rouge, un boïna bleu avec un gland en argent ; ils portaient des carabines

anglaises avec de longues bayonnettes. Une douzaine de ces gardes étaient assis et couchés autour d'un brasier dans le corridor. Le premier étage de ce palais improvisé était occupé par les bureaux du ministère des affaires étrangères, qui, en Espagne jouit du privilège d'habiter la résidence royale.

Le chef nominal de ce département était alors M. de Sierra, autrefois chargé d'affaires à Vienne sous le duc de San Carlos. C'était un honnête homme, qui se trouvait fort mal à l'aise au milieu du tumulte de la guerre ; plein de zèle et de dévouement, il n'a pas dépendu de lui que les affaires de son maître n'aient pris une tournure plus favorable. Les autres personnages du ministère étaient MM. Orellana et Tamaritz. Ce dernier est présentement secrétaire du roi à Bourges ; le premier secrétaire du ministère M. de Mon , homme de grandes capacités, avait été éloigné depuis peu des affaires, et il s'était retiré à Tolède.

M. de Sierra, avait succédé dans la direction des affaires étrangères au premier ministre Erro; d'une nature frêle, d'un caractère modeste et paisible, il était étonné de se trouver au milieu du bruit des armes. Je trouvais dans son cabinet ses collègues : l'évêque de Léon, président du conseil et ministre des grâces et de la justice; don Pédro Diaz de Labandéro, ministre des finances, et le général Cabanas, ministre de la guerre. Chacun de ces messieurs avait un bon nombre d'employés attachés à leur bureau. Je trouvais, je l'avoue, ce ministère trop nombreux dans l'état difficile des choses. Je crois qu'un bon secrétaire et un honnête caissier, auraient suffi pour faire marcher beaucoup mieux les affaires du roi.

Je ne veux pas ici jeter du blâme sur des hommes honorables qui auraient tous volontiers sacrifié leur vie et leur fortune pour leur roi, mais, je veux dire qu'ils ne se trouvaient pas à leur place.

L'évêque de Léon avait déjà donné des preuves de ses principes royalistes dans le conseil de Ferdinand VII. Il avait suivi Charles V en Portugal et en Angleterre, et contribué puissamment à la résolution du roi, de se confier à la conduite du baron de Los Vallès. Lui-même avait tenté, malgré son âge et son obésité, de rejoindre le roi, mais il fut arrêté en France. Rendu à la liberté, il fit de nouvelles tentatives et réussit, avec l'aide de mon honorable ami le consul général de Sardaigne, M. Meyer (1), un homme qui a rendu les plus grands services à la cause de la légitimité et particulièrement à celle de Charles V. Il n'est pas possible d'é-

(1) Tous ceux qui connaissent M. Meyer, savent avec quel dévouement, avec quelle générosité il a soutenu dans leur infortune les victimes d'une noble cause : jamais le malheur ne fit appel en vain à son cœur et à sa bourse. Les caractères comme le sien, sont aussi admirables qu'ils sont rares dans un siècle d'égoïsme comme celui dans lequel nous vivons.

(Note du traducteur.)

lever le moindre doute sur le dévouement de l'évêque, mais ses facultés étaient probablement affaiblies par l'âge et il était aussi facile de le convaincre d'une chose, que de le faire changer de résolution. Dans les derniers temps, il se laissait conduire en aveugle par son intrigant secrétaire don Ramon Pecondon. L'influence de l'évêque de Léon aurait pu être des plus avantageuses s'il avait su montrer quelque fermeté et donner suite à ses bonnes intentions. Je ne dois pas passer sous silence une anecdote qui servira à faire connaître le caractère de l'homme qui était alors, à la tête des affaires. Dans un moment très critique pendant lequel le parti ultra-absolutiste monacal menaçait de tout envahir et d'exercer une influence pernicieuse, un camerlingue du pape, monsignor Amat, apporta à l'évêque de Léon une lettre de Sa Sainteté, qui contenait des remontrances et un blâme sévère sur la conduite du clergé, qui se mêlait des affaires d'état. Le bon évêque, qui

avait conçu quelques soupçons sur le contenu de la missive, eut une telle frayeur, qu'il porta plusieurs jours cette lettre cachetée dans la poche de son habit, sans oser se décider à l'ouvrir.

Le ministre des finances Labandero avait été, sous le règne de Ferdinand VII, intendant général de l'Arragon : faible, probe et plein de bonhomie, il aurait pu être un ministre passable en temps ordinaire. La création des *bons*, prouva son incapacité financière, car, on était à une époque où il s'agissait de trouver de l'argent et non de créer du papier sans valeur. Ajoutez à cette incapacité, le malheur qu'avait M. Labandero d'être le père trop faible de deux mauvais sujets, intendants sous son ministère. Le plus jeune, convaincu de nombreuses concussions perdit sa place d'intendant militaire lors de l'expédition du général Moréno ; mais il obtint, bientôt après, celle d'intendant général de la Catalogne, la plus grande et la plus



riche des provinces espagnoles. Là, sans autre contrôle que celui de son père trop indulgent, il se rendit, de connivence avec la junte, coupable de toutes sortes d'extorsions, jusqu'à ce que le comte d'Espagne mît enfin un terme à ses désordres. Je ne parlerai pas ici de la part que prit don Gaspard de Labandero à l'assassinat du comte d'Espagne, afin de ne pas anticiper sur les événements.

Un des grands abus de l'administration des finances, était encore l'innombrable quantité d'employés attachés à ce ministère, et qui tous, plus ou moins rétribués, étaient une trop lourde charge pour le trésor.

Bien supérieur sous tous les rapports au ministre des finances, don Manuel de Medina Verdes y Cabanas, ministre de la guerre, issu d'une ancienne et noble famille de l'Andalousie, était le vrai type de l'ancien gentilhomme espagnol. Rien ne le faisait démor- dre du plus stricte cérémonial; prodigue avec tout le monde de salutations et de pro-

testations exagérées qu'on lui rendait avec usure, ses principes ne varièrent jamais. Inébranlable lorsqu'il s'agissait de son devoir et de ce qu'il regardait comme juste, il a donné de nombreuses preuves de cette force d'âme qui impose plus que la grandeur. Lorsque sur l'ordre de Ferdinand VII, il prit part à la persécution exercée contre Bessière, on lui envoya l'ordre de Saint-Ferdinand, il en refusa les insignes avec ces mots : « J'ai pu obéir au roi contre ma conviction, mais je refuse toute récompense. » Elevé dans la crainte de Dieu et de son roi, ses convictions religieuses et politiques furent toujours inséparables. On lui a fait un crime de son affection pour ses fils dont l'avancement fut trop rapide. Tous les deux cependant étaient de braves soldats; l'aîné fut indignement assassiné. Je ne parlerai pas de l'autre qui expie trop cruellement ses fautes pour que je n'eusse pas d'indulgence envers lui.

J'étais donc là, dans ce petit cabinet, en présence des personnages les plus importants de la cour. Je reconnus facilement l'évêque de Léon à son costume violet et à sa croix épiscopale. Je lui remis la lettre de recommandation dont j'étais porteur. Il me dit que le roi, prévenu de mon arrivée, me recevrait le lendemain après la messe. Il était une heure : j'entendis la musique des vingt-quatre hautbois de la garde, jouant pendant le repas du roi, qui, selon l'usage espagnol, dîne toujours seul. Le chambellan de service frappe à la porte du cabinet et crie : *Sénor la comida* ! Le roi se rend alors dans la salle à manger, accompagné de son aumônier chargé de dire le bénédicité : cette place était alors occupée par le célèbre curé de Los Arcos, don Juan Echeverria. Les domestiques subalternes portaient les plats jusqu'à la porte, où les valets de chambre les prenaient et les remettaient aux gentilshommes ordinaires (Ayuda de Camara), qui seuls

avaient le privilège de servir la personne royale. Ceux qui avaient le rang de chambellan (entrada) jouissaient de la prérogative de voir le roi manger. Habitué à la noble simplicité des cours d'Allemagne, je ne pus voir sans quelque surprise, cette vivante tradition des usages espagnols, surtout en les trouvant si fidèlement observés dans une misérable chaumière, ou au milieu du tumulte des camps : on les concevrait plutôt sous les sombres et majestueuses voûtes de l'Escorial où leur effet serait plus imposant sans doute, quoiqu'il y ait certaines choses auxquelles les allemands ne s'accoutumeraient que difficilement ; c'est ainsi, par exemple, que je vis à Andoain deux messieurs portant les galons de colonel, et n'étant que les valets de chambre du roi, passer avec des plats à la main, tandis qu'un de ses chambellans ne portait que l'uniforme de capitaine.

Le valet de chambre de l'infant don Sébas-

lien, après avoir achevé la toilette de son maître venait s'asseoir à sa table. A la vérité il n'en occupait que le bas bout. Il était capitaine de cavalerie et portait le singulier nom de *Conejo y Guisado* (lapin et ragoût) d'après l'usage espagnol qui fait ajouter au nom du père celui de la mère.

J'entendis raconter l'anecdote suivante à l'aimable M. de Koenneritz, ambassadeur de Saxe à Paris, sur la familiarité qui règne entre les grands en Espagne et leurs valets.

Lorsque Ferdinand VII habitait ses châteaux de plaisance, (*sitios reales*), il faisait souvent des excursions champêtres; tout cérémonial était alors banni, et le roi dînait avec ses chambellans et ses valets de chambre. Un jour que le prince Maximilien de Saxe, accompagnait son royal beau-fils dans une de ces excursions, le roi lui demanda, en se mettant à table, pourquoi son valet de chambre ne venait pas dîner, et malgré toutes les protestations de celui-ci, il fut forcé,

à sa grande confusion et à celle de son maître de s'asseoir à la table royale.

Le lendemain de mon arrivée à Andoain, je me rendis à l'église; le roi, entouré d'une suite nombreuse, fut reçu à la porte par le clergé; S. M. se plaça sous un dais du côté de l'évangile. On chanta une grand'messe en musique; après l'évangile un moine franciscain, *Fray Domingo* prédicateur de la cour, prêcha en espagnol. Après lui un autre ecclésiastique répéta en langue basque pour les auditeurs de cette nation, son sermon, qui, comme je le remarquai, avait été adressé au roi exclusivement. Tout cela dura jusqu'à une heure. Je me rendis ensuite à l'audience du roi, revêtu pour la première fois de l'uniforme espagnol, qui consistait en un surtout gros bleu, très court, à deux rangs de boutons dorés, sur lesquels était empreint le lys royal des Bourbons avec cette inscription : *Carlos Quinto*, un pantalon rouge avec des bandes noires; le boina écarlate avec le

gland en argent. Le boina blanc avec le gland noir était alors le signe distinctif des généraux et des aides-de-camp. Zumalacarregui, l'avait accordé comme une distinction aux soldats du cinquième bataillon de Guipuscoa, d'où vient leur nom de Chapelchuris.

Le roi habitait le second étage où deux petites chambres formaient tout son appartement. Deux gardes-du-corps en gardaient l'entrée. Les chambellans et les valets de chambre se tenaient dans le corridor. Le chambellan don José de Villavicencio, fils du marquis d'Alcantara, le serviteur le plus fidèle et le plus chéri du roi, était de service. C'était un de ces hommes rares, qui, avec une abnégation entière d'eux-mêmes, s'attachent à leur souverain, qu'il soit heureux ou malheureux, sans jamais espérer, ni demander de récompense. Suivant l'étiquette espagnole, j'ouvris doucement la porte du cabinet

en prononçant le mot : Sire, et en déclinant mon nom.

Ainsi, je me trouvai pour la première fois en présence du roi Charles V ; en voyant ce malheureux prince, qui venait, comme son illustre prédécesseur, le grand Pélage, l'épée à la main conquérir son royaume, j'étais si ému que je pus à peine prononcer quelques mots.

Le roi fut très gracieux pour moi, me parla de la veille, du second bataillon de Guiscoa et de tous ses braves défenseurs, lesquels, ajouta-t-il tristement, il avait le malheur de ne pouvoir récompenser selon leur mérite. Je fus profondément touché de l'accent dont ces paroles furent prononcées par lui.

La figure de Charles V n'est ni belle ni imposante, et pourtant dans cette demeure, sous ces simples habits, il me paraissait plus grand, plus admirable, qu'un monarque entouré de tout l'éclat de sa puissance. Je fis,



en moi-même, le serment solennel d'être toujours prêt à verser mon sang pour lui et de lui être fidèle dans les bons comme dans les mauvais jours.

De petits combats avaient eu lieu depuis le 10, devant la ligne de Saint-Sébastien. Le 14 la nouvelle arriva au quartier général que de Lacy Evans projetait avec la légion anglaise, une attaque décisive contre Hernani. Cette ville est située à moitié chemin d'Andoain et d'Yrún; le camp royal était presque sans défense.

L'armée sous le commandement de l'infant don Sébastien, se trouvait vis-à-vis de Sarsfield à Baranca de Araquil, près de Pampelune. En même temps, on apprit qu'Espartero, qui venait d'être fait comte de Luchana, se dirigeait avec trente bataillons de Bilbao vers Durango, et qu'il avait établi son quartier général à Galdacano.

Le roi ordonna que nous nous missions en marche à l'instant même; mais, après être

restés pendant la nuit, une heure en plein air, trempés par une pluie battante, contre ordre fut donné, et nous ne nous mîmes en route que le 15 à six heures du matin.

La marche du roi avait quelque chose de trop particulier pour que je n'en donne pas ici la description.

Elle commençait par un détachement de carabiniers, suivi des cent hallebardiers qui entouraient la personne du roi. Charles V était à cheval, vêtu d'un makintosh, et coiffé d'un chapeau, recouvert de toile cirée. Après lui venaient les personnes de la cour, les ministres, les aides-de-camp, les agents diplomatiques étrangers. De grands et forts mulets portaient les bagages, sur lesquels étaient assis les cuisiniers et les valets : d'autres mulets chargés des archives et du trésor, étaient entourés de domestiques à pied. Un escadron formé par Zumalacarrégui, des officiers de cavalerie surnuméraires, appelé l'escadron de la légitimité, fermait le cor-

tège. A sa garde était confié l'étendard de Notre-Dame-des-Douleurs (N. S. de los Dolores) généralissime de Charles V. Cet étendard avait été brodé par la reine actuelle, lorsqu'elle était encore princesse de Beira.

La suite du roi occupait une demi-lieue d'espace. On comprendra facilement combien une si longue procession entravait souvent pendant des marches précipitées, les opérations de la guerre.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes à Toloza, jolie ville située dans une étroite vallée au bord de l'Oria ; ensuite nous prîmes la route de Navarre. Nous fîmes une halte au petit village de Bethelu. Toute la journée nous entendîmes le canon du côté de Hernani. Evans avait pris position sur les hauteurs de Amezagena, et s'apprêtait à attaquer la ville. Les troupes royales peu nombreuses, avaient été forcées de se replier sur Hernani. Le moment était des plus critiques : la prise d'Hernani aurait mis en

danger le pont d'Andoain qui n'avait pas été détruit, et la perte de Tolosa aurait entraîné celle de Guipuscoa.

Les plans de l'ennemi avaient été conçus avec une grande habileté : sans le mouvement aussi hardi que prompt fait par l'infant don Sébastien c'en était fait, alors, de la cause carliste. Les trois généraux Christinos, devaient à la fois pénétrer jusqu'au cœur des provinces carlistes. Cette opération combinée était fixée au 14. Evans quitta Saint-Sébastien, ce même jour, avec 12.000 hommes auxiliaires anglais; six bataillons Guipuscoans, seulement, sous le commandement du brigadier Yturriaga, et des colonels Alzúa et Yturbe, lui étaient opposés. Espartero, de son côté, avait pris la direction de Durango, tandis que Sarsfield, avec l'armée de Navarre, tenait en échec les colonnes mobiles de l'infant don Sébastien, ainsi que Barranca de Araquil et les vallées d'Estella. Si cette combinaison, vraiment stratégique eût été cou-

ronnée de succès, Evans aurait pu se rendre maître de Tolosa et de la grande route de Vittoria, tandis qu'Espartero occupant les vallées de la Biscaye, prenait possession de la route de Bilbao à Tolosa, sans coup-férir.

Les armées ennemies réunies de la sorte seraient alors tombées sur la Navarre carliste, et auraient anéanti, d'un seul coup la cause royaliste.

Voilà quelle était la situation des carlistes le 13, au matin. Cependant Sarsfield s'était trop hâté en commençant ses démonstrations ce jour là, au lieu du 14. L'infant s'avança vers lui avec la division Navarraise et sa colonne mobile, composée de neuf bataillons, de deux escadrons et d'une batterie. Sarsfield n'avait pas prévu ceci. Il pensa probablement que ces forces étaient trop considérables pour leur tenir tête, car il se retira derrière Pampelune. L'infant laissa alors au point le plus avancé et comme corps d'observation, la division Navarraise commandée

par Garcia et Zariategui, et il se retira dans le plus profond silence avec la colonne mobile, traversa la vallée d'Yrun, le défilé et le fort de las dos Hermanas, qui est la clé de cette vallée, et arriva inopinément le 15 à Bethelu peu d'heures après le roi.

Il était plus que temps ; car Espartero, entré à Durango, se disposait à s'emparer des rives de la Déba, des vallées d'Ermua, Eybar et Placencia, dans lesquelles étaient situées nos fabriques d'armes, tandis que les bataillons Guipuscoans se défendaient en désespérés en dedans et en dehors d'Hernani, contre des forces quatre fois supérieures aux leurs. Déjà le fort d'Oriamendi, plusieurs fois pris et repris, était le soir du 15, resté entre les mains de l'ennemi. Le lendemain la grosse artillerie devait arriver de Saint-Sébastien, et si l'infant avait tardé quelques heures seulement, Hernani aurait été pris le 16.

On peut se figurer la joie avec laquelle fut

reçu le jeune capitaine qui débutait avec tant de bonheur dans la carrière militaire. Je n'oublierai jamais le moment de son arrivée : il avait devancé les troupes qu'il amenait, et nous le vîmes arriver au grand galop à la tête d'un escadron de lanciers. Il fut à l'instant entouré de toutes les illustrations de l'armée. Alors s'offrirent à nos yeux, la plupart de ces hommes, dont le nom et les hauts faits m'avaient tant occupé. Villaréal, ce jeune compagnon de Zumalacarrégui, qui en deux ans s'était élevé du rang de capitaine à celui de lieutenant-général ; le vénérable Moréno, alors chef de l'état-major et l'âme de toutes les opérations ; l'objet de la haine constante des libéraux, le comte de Madère, héros des deux hémisphères, qui disputa jusqu'à la dernière extrémité son île à l'armée anglo-pédriste, et qui ne pouvant plus défendre la cause de don Miguel, consacra son épée, en attendant de meilleurs jours, à Charles V. Le curé Mérino et Cue-

villas, ces vieux chefs de partisans des guerres de l'indépendance; Pablo Sanz, jeune général et chef de bataillon distingué et célèbre sous Zumalacarrégui; le général Elio, l'élegant et jeune secrétaire de l'infant, général en chef pendant les derniers instants de notre agonie, et l'un des hommes les plus remarquables de l'armée. Les colonels Cyprien Fulgosio et José Cabanas, deux excellents officiers d'état-major; Thomas Reyna, l'adjutant favori de Zumalacarrégui, qui lui légua son épée, et qui dans la journée désastreuse de Mendigorria sauva le roi et l'armée par cinq charges désespérées. Les deux frères Monténégro, chefs de l'artillerie et beaucoup d'autres encore, presque tous jeunes d'années, mais déjà de vieux soldats couverts de gloire. Quatre années ne sont pas encore révolues depuis ce 15 mars et la plupart de ces braves n'existent plus!

Moréno, Sanz et Cabanas ont été assassinés. Le comte de Madère et Fulgosio sont



morts des suites de leurs blessures ; d'autres séparés des leurs gémissent sur une terre étrangère en butte à la misère ; ils étaient brillants de gloire alors, et leurs âmes généreuses se livraient aux espérances les plus nobles et les plus légitimes.

Après deux heures de repos accordées aux colonnes mobiles, l'infant se remit en marche. Nous nous dirigeâmes sur Tolosa, ou nous passâmes la nuit.

Le jeudi, 16 mars 1837, à 4 heures du matin, l'infant don Sébastien se plaça à la tête de neuf bataillons, de deux escadrons et de quatre batteries d'artillerie légère. L'aube perçait à peine et un ciel sans nuages présageait une belle journée. Nous marchions dans un profond silence : les soldats semblaient comprendre l'importance du moment.

En route quelques ordonnances venant d'Hernani nous joignirent. Notre marche fut accélérée : il faisait jour lorsque nous

traversâmes Andoain, qui était morne et désert.

Déjà la canonnade plus forte et plus continue, ébranlait les échos des hauteurs d'Urnieta.

Les soldats épuisés par une marche forcée demandèrent une heure de repos ; Villaréal, regardant le soleil et montrant du doigt les colonnes de fumée qui enveloppaient Hernanidit avec calme : « je vous l'accorde cette heure, mais nous arriverons trop tard ! » Les soldats pour toute réponse, hâtèrent leur marche. Ils ne se sentaient plus fatigués.

Lorsque l'ennemi vit la chaussée et les hauteurs se couvrir de troupes carlistes, il commença à chanceler, car il n'avait pas compté sur ce renfort. Au bout d'une heure nous eûmes atteint le champ de bataille. Toutes les positions furent enlevées à la baïonnette et en un clin d'œil l'ennemi fut culbuté. Evans se replia jusqu'à la redoute d'Oriamendi.

Le bataillon de grenadiers, l'élite de l'armée, attaqua la grande route; le 1<sup>er</sup> et 5<sup>e</sup> de Guipuscoa et celui des deux Arragons, se dirigèrent à l'aile gauche contre les hauteurs de Sainte-Barbe, le fort d'Oriamendi et une maison fortifiée dont ils s'emparèrent. L'on fit prisonnière une compagnie du régiment d'Oviédo qui s'y défendait; pendant ce temps les brigadiers Sopelana et Yturrizza avec quelques bataillons Guipuscoans attaquèrent à l'aile droite le pont d'Ergobia, qui était défendu par la brigade anglaise de Chichester. L'attaque du fort d'Oriamendi continuait, et Evans allait l'abandonner lorsqu'un bataillon de marine anglaise accourut et le renforça.

Les nôtres hésitèrent un instant, mais après un dernier assaut, les troupes de marine anglaise se trouvaient isolées.

Il était cinq heures du soir. Aussitôt que nous fûmes maîtres d'Oriamendi qui était le point le plus important, Evans voyant qu'une

plus longue résistance serait inutile, ordonna la retraite.

La déroute devint alors générale; ce n'était plus une armée disciplinée qui se retirait avec ordre, mais des bandes désordonnées fuyant pêle-mêle dans tous les sens. L'infant ayant donné ordre de poursuivre l'ennemi sur tous les points, on fit une chasse désespérée aux habits rouges; plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers, d'autres tués sur place. Cette poursuite acharnée nous conduisit jusqu'auprès de la ligne fortifiée que l'ennemi occupait devant Saint-Sébastien.

Les vaisseaux anglais débarquèrent alors à la hâte toutes leurs troupes, qui vinrent se placer sur la ligne; sans cette intervention des marins qui s'interposèrent comme une généreuse muraille entre nous et l'armée battue, vainqueurs et vaincus seraient entrés en même temps à Saint-Sébastien.

A six heures, l'infant don Sébastien tra-

versa à cheval le champ de bataille dont nous étions restés maîtres. Des morts et des mourants le couvraient. La redoute d'Oriamendi surtout était effroyable à voir. Les cadavres en habits rouges y étaient amoncelés. Le soir les troupes, musique en tête, rentrèrent tard à Hernani. Nous soupâmes chez l'infant auquel nous adressâmes nos félicitations sur une brillante victoire dont les suites auraient pu être décisives, et je rentrai chez moi après minuit. Je vis des soldats, auxquels on avait distribué double ration de vivres et de vin, danser et chanter sur les places et dans les rues, malgré les fatigues et le combat de la journée.

Le jour suivant, en traversant le champ de bataille je remarquai que tous les cadavres avaient été dépouillés pendant la nuit. A mon retour à Hernani, j'aperçus un grand nombre de nos soldats qui portaient sous leurs capotes grises l'uniforme anglais rouge. Cette habitude de se parer des uniformes de

l'ennemi était devenue générale, et donnait souvent à nos troupes un aspect fort bigarré.

Le lendemain, l'infant publia un ordre du jour flatteur et encourageant, on chanta un Te Deum; ce prince nous invita à un grand dîner après lequel nous nous mîmes en marche et arrivâmes le soir même à Tolosa. Les habitants nous reçurent avec enthousiasme; le clergé et l'ayuntamiento de cette *très noble et fidèle ville* (muy noble y leal villa de Tolosa) attendaient l'infant aux portes de la ville, suivis des moines des deux couvents. Tout le monde avait été plongé dans la crainte de tomber entre les mains des Christinos, aussi leur joie s'exhala-t-elle dans une pompeuse harangue où le vainqueur était comparé à don Juan d'Autriche et au grand Condé. Don Sébastien montait un superbe cheval alezan doré à tous crins, de la race royale de Cordoue (real casto de Cordoba) qui avait été ramené de

cette ville par Gomez, lors de son expédition.

L'infant généralissime portait le surtout bleu foncé carliste orné de la croix blanche du grand prieur de Saint-Jean et de l'ordre de la toison d'or. Le Boina blanc à gland noir et l'écharpe rouge et or de maréchal. La modestie avec laquelle le jeune vainqueur reçut ces compliments et ces louanges lui gagna tous les cœurs. A ses côtés se tenait le vieux et prudent Moréno ; nous autres suivions dans l'ivresse de la joie. Je ne dois pas oublier ici une particularité qui en donnant une idée des mœurs a aussi son côté risible : les soldats n'avaient laissé que la chemise aux prisonniers. L'Ayuntamiento, jugeant qu'un tel accoutrement blessait la décence, fit faire une liste de tous les habitants soupçonnés de favoriser en secret les christinos, et força ceux-ci à fournir des culottes aux prisonniers.

Le lendemain nous quittâmes Tolosa et sui-

taillons d'Espartero en sortaient prenant la direction de Bilbao. Nous harcelâmes son arrière-garde pendant deux heures. A Fornosa l'ennemi tenta de se barricader, mais on ne lui en laissa pas le temps. Espartero déploya une partie de ses troupes sur les hauteurs de Galdacano afin de protéger la retraite du reste. Villaréal et Elio se mirent à la tête de nos colonnes, et chassèrent l'ennemi de toutes ses positions : Espartero, rudement poursuivi par Villaréal se retira en désordre et fut obligé de faire sortir la garnison de Bilbao pour protéger son entrée dans cette forteresse. Nous nous étions avancés jusque sous le canon de la place dont les portes se refermèrent. Nous retournâmes à Durango, où don Sébastien se logea dans la maison qu'Espartero avait quittée peu d'heures avant ; elle avait précédemment servi plusieurs fois de demeure au roi et était bien meublée. Espartero avait eu la galanterie de n'en rien laisser emporter ni saccager quoi-



que ses gens en eussent témoigné l'envie. Le peintre français Isidore Magnès, a représenté cette maison dans son ouvrage intitulé : *don Carlos et ses défenseurs*.

L'affaire de Galdacano termina cette campagne de huit jours dans laquelle l'infant avait déjoué les plans combinés des généraux ennemis.

Maintenant il ne sera pas inutile de jeter ici un coup d'œil rétrospectif sur le théâtre de la guerre.

A la suite d'un siège long et mal dirigé, le roi s'était vu obligé, après la terrible nuit de Noël, en 1836, de renoncer à l'espoir de prendre Bilbao. Villaréal qui commandait l'armée et le comte de Casa-Eguia qui dirigeait le siège furent disgraciés. L'armée était démoralisée par ses récents désastres, et la défiance envers les chefs avait remplacé l'enthousiasme religieux et l'aveugle confiance qui l'animaient. De fréquents murmures se firent entendre et la population des

pays carlistes commençait à gémir sous le poids de cette longue guerre. Les subsides venant de l'étranger n'arrivaient plus depuis quelque temps; les munitions et les provisions étaient épuisées; un hiver rigoureux entravait toutes les opérations. Un moment les esprits se flattèrent, espérant des merveilles de l'expédition de Gomez : il revint sans argent, avec une infanterie rompue de fatigue, et une cavalerie démontée. Partout autour de nous était une forte armée ennemie pourvue de tout en abondance et renforcée de douze mille anglais, de six mille hommes de la légion étrangère venus d'Alger sous les ordres de Bernelle et de trois mille portugais.

La flotte anglaise commandée par Lord Hay, tenait en outre à discrétion ses troupes et son matériel à la disposition des généraux ennemis. La ligne de l'Ebre, les places fortes de Logrono, Haro et Miranda rendaient impraticables pour nos excursions les plaines

fertiles de la Castille. Bilbao, Portugalette, Saint-Sébastien, le Passage, Pampelune et Vittoria regorgeaient de vivres et de grosse artillerie. Les frontières françaises étaient garnies de troupes de ligne, de gendarmes et de douaniers, et la mer se couvrait au large des croisières de l'Espagne et de l'Angleterre. L'étroit et malheureux pays carliste était hermétiquement fermé; mourir par la famine était la seule perspective des soldats de don Carlos qui échapperaient au glaive ennemi. Leurs forces en Navarre et dans les provinces Basques consistaient alors en trente mille hommes d'infanterie, quinze cents de cavalerie et quelques batteries légères. Si l'on considère que, d'après le dénombrement fait avant la guerre, la population de ces provinces n'était que de cinq cent mille, on trouvera énorme le chiffre de notre armée. L'infanterie était organisée par bataillons de six et de huit cents hommes. Le corps étranger composé de désér-

teurs venant d'Alger était plus faible, et ne comptait que quatre cent cinquante hommes. Les bataillons Guipuscoans, se composaient de huit cent cinquante hommes : ils étaient divisés chacun, en deux compagnies d'élite une de grenadiers et une de voltigeurs et en six compagnies de centre. Un premier et un second commandant étaient à leur tête ; trois bataillons formaient une brigade ; six ou huit, selon la province, une division. Nous avons quarante-quatre bataillons effectifs, ainsi organisés : un de guides, et onze de Navarre ; un de guides et cinq d'Alava ; huit de Guipuscoa ; huit de Biscaye ; un de grenadiers et quatre de Castille, deux de l'Arragon inférieur, amenés en Navarre par le brigadier Quilez, et deux de Valence, formés des recrues que Gomez avait levées, enfin le bataillon étranger. Dans ce nombre n'est pas compris une troupe de volontaires formée de jeunes gens et de vieillards venus de Madrid, d'anciens serviteurs de la cour et

d'employés. Ce bataillon peu nombreux , était placé à Berméo et Lequeitio pour la défense de la côte. Quelques compagnies d'invalides étaient en outre employées au service des frontières du côté de la France. J'avais déjà remarqué un soldat de ce corps à mon arrivée à Zugarramurdi ; ce jeune homme chevelu, posté à la porte du commandant, m'avait frappé par sa tournure si peu militaire.

Les troupes de ligne portaient des capotes de drap gris , ornées de parements, dont la couleur variait selon les provinces, des pantalons rouge-garance ou gris et de bons souliers.

En Arragon et en Castille, les soldats portaient des sandales, chaussure fort commode et que les autres troupes commençaient à imiter. Le boina bleu, avec le gland de couleur était la coiffure générale ; les sapeurs seuls, portaient le boina écarlate. Le cinquième bataillon de Guipuscoa, l'avait blanc

et s'appelait chapelchuris, et quelques portugais incorporés dans les bataillons de Castille le portaient vert. L'armement consistait en un fusil de fabrique anglaise, ou française, qui pour la plupart avaient été pris à l'ennemi. La giberne contenant quarante cartouches était fixée sur le devant ; la baïonnette était à droite. Sur le dos était attaché un sac de toile (moral). Ce costume, cet armement qui auraient fait un assez mauvais effet sur une place de parade, était parfaitement adapté à la guerre des montagnes et aux marches forcées.

La cavalerie se composait exclusivement de lanciers ; quelques escadrons, le premier et le deuxième de Navarre (Manuelin et Osma) étaient excellents, mais médiocrement montés. L'armement de ces escadrons, composés de cent chevaux, consistait en un sabre, deux pistolets et une lance garnie d'un petit pavillon rouge et jaune. Un demi escadron portait des carabines ou des tromblons

au lieu de lances. Le fer des lances avait été fabriqué avec beaucoup de soins, d'après un modèle polonais; les sabres étaient droits, ou légèrement recourbés. Les selles tenaient le milieu entre la vieille forme espagnole et celle des dragons; elles étaient couvertes de peaux de mouton.

Les brides de forme orientale ne pouvaient servir qu'à des chevaux espagnols, car elles n'avaient qu'un mors courbé sans bridon. Le cheval n'était que légèrement équipé. Toute la cavalerie portait le boina écarlate; des jaquettes courtes en drap brun, vert, ou rouge selon les escadrons; le pantalon gris ou rouge, garni de cuir; des manteaux gris à grand collet et à revers rouges. Les manteaux des trompettes étaient rouges. Comme la formation de la cavalerie avait subi de nombreuses modifications, il ne fut jamais possible d'établir pour elle une parfaite uniformité. L'artillerie était le côté faible de l'armée. Les premiers canons, fon-

du par le colonel Reyna dans les vallées d'Amescoas du temps de Zumalacarrégui, étaient fort médiocres. Après on avait établi une fonderie et une école d'artillerie à Onate. Plus tard un forgeron de Vittoria, qui s'était établi à Onate, fabriqua des canons avec des fers à cheval martelés. Ils étaient excellents, si bien polis qu'ils reluisaient comme l'acier, et si légers qu'une pièce du calibre de seize livres ne pesait pas plus qu'une pièce de quatre en bronze. Dans la retraite devant Bilbao, plusieurs pièces avaient été perdues. En 1837, toute l'artillerie consistait, je crois, en seize ou dix-huit pièces de quatre, six et huit, et quelques obusiers : elle n'a jamais été d'une grande utilité.

Nos forteresses ne pouvaient être comparées à celles de l'ennemi. Elles se composaient de deux petits forts au dessus d'Estella, armés de huit bouches à feu ; des forts Saint-Gregorio , Monjardin , Ziriza et dos Hermanas chacun avec deux canons.



La place la mieux fortifiée était le vieux château de Guchara, dans l'Alava, reconstruit par Villaréal et garni de seize canons. Ce point était d'une grande importance pour isoler la garnison de Vittoria. Dans la Biscaye, nous avons encore deux canons sur l'île fortifiée de Saint-Nicolas, au port de Lequeitia ; au château de Berméo deux, et deux autres dans celui de Saint-Antonio de Urquiola. En Guipuscoa au fort du parc à Yrun, il s'en trouvait deux ; au château de Fontarabie huit ; dans le couvent de Hernani quatre ; sous la redoute d'Oriamendi deux ; en tout soixante-trois canons de gros calibre.

Telles étaient les circonstances peu favorables dans lesquelles se trouvait le roi, à la fin de janvier 1837, lorsque S. M. plaça son neveu l'infant don Sébastien, à la tête de l'armée. On donna au jeune prince comme conseil et chef d'état-major, le lieutenant-général don Gonzalez Moréno, qui, depuis la

défaite de Mendigorria, avait été éloigné des affaires. Il en coûta sans doute beaucoup au roi de remettre en activité un général dont toute la popularité était perdue dans l'armée. Moréno, habitué dès l'enfance aux règles sévères de la discipline militaire et à l'obéissance passive, ne pouvait plaire à l'humeur indépendante des Basques.

Les manières froides et compassées du vieux général étaient l'antipathie des soldats; peut-être aussi n'envisageait-il pas sous leur vrai jour, les éléments tout particuliers d'une guerre carliste, et attachait-il trop de prix aux anciennes traditions espagnoles relatives à la discipline militaire : ces corps de volontaires, ces bandes de guérillas ne voulaient pas être commandées comme de vieilles troupes et des gardes wallonnes.

La grande mésintelligence qui régnait entre Moréno et les Navarrais, fut encore bientôt augmentée par le choix que fit ce général pour son état-major, d'officiers instruits

et de bonne famille , il est vrai, mais qui, quoique ayant servi sous Ferdinand VII, pour la plupart, appartenaient à d'autres provinces du royaume. L'infant, de son côté, accordait une préférence marquée aux Basques et Navarrais; il semblait se plaire au milieu d'eux.

Lors de la formation de sa maison militaire, il nomma Villaréal son adjudant-général; celui-ci était Alavais. Elio, son secrétaire-militaire, était Navarrais, ainsi que ses quatre officiers d'ordonnance.

Dans les bureaux de l'état-major-général, on blâmait hautement les façons indisciplinées des provinciaux. Dans les salons de l'infant, Moréno et ses partisans étaient l'objet d'amères critiques. Telle fut la source des querelles, des mésintelligences qui entravèrent plus tard toutes les opérations militaires, des innombrables intrigues qui provoquaient la disgrâce des meilleurs généraux, et enfin occasionnèrent le meurtre, la trahi-

son et la perte déplorable de la cause royale.

Si l'on avait profité de la victoire d'Oriamendi, Madrid ouvrait ses portes au roi sans coup-férir. On se méfia au contraire de la fortune : deux mois se passèrent dans la plus complète inactivité. Les haines, les querelles intestines prirent le dessus, et la mésintelligence qui régnait entre les partisans de l'infant et ceux de Moréno devint enfin si vive, qu'on put craindre chaque jour de la voir éclater en hostilités ouvertes.

Les deux partis intriguaient à la cour par le moyen de leurs adhérents, et chacun d'eux épiait le moindre mouvement d'abandon du roi, pour porter un coup mortel à son adversaire.

Un être mystérieux surtout, était l'âme de toutes les conspirations. Il n'était pourtant revêtu d'aucun caractère officiel. On ne le voyait ni dans le cabinet du roi, ni dans les bureaux de l'état-major, ni dans les salons

de l'infant. M. de Corpas, était le prototype presque invisible de cette influence puissante et secrète qui a quelquefois miné sourdement les plus grands états ; tel était sans doute le caractère de ces célèbres chefs de la camarilla qui depuis Philippe II, placés entre le trône, les ministres et la noblesse, punissaient ou récompensaient ; élevaient ou abaissaient à leur gré, jouissaient enfin d'un pouvoir immense sans qu'on les ait jamais vus franchir les grandes entrées ; sans que leurs noms figurassent dans l'almanach de la cour, et qui furent souvent ignorés jusqu'à leur mort ou leur disparition.

Cette sorte de personnage existait encore il y a 15 ans. La camarilla des rois d'Espagne ressemblait au pays des lotophages : une fois qu'on y était entré il devenait impossible d'en sortir. M. de Corpas, né en Grenade, avait été dans sa jeunesse consul à Taro ; des friponneries dont il se rendit coupable lui firent perdre sa place. Plus tard il fut nommé mi-

nistre résident à Hambourg, poste qu'il n'occupa jamais, et depuis il fut initié à toutes les intrigues de la camarilla de Ferdinand VII.

Il était extrêmement difficile à cette époque d'être admis aux séances secrètes qui se tenaient le soir dans un arrière-cabinet des appartements royaux. Le roi y invitait les personnes qui lui étaient désignées par son favori Ugarte ; il arrivait quelquefois qu'une personne reçue en audience particulière plût au roi par le récit d'anecdotes scandaleuses, ou par des remarques critiques sur les affaires du temps; alors le monarque l'invitait sans en prévenir son favori. Celui-ci auquel tout était permis, usait quelquefois de son côté de la même liberté. Quand tout le monde était rassemblé, Ferdinand VII arrivait en négligé, le cigare à la bouche, parlait à l'un et à l'autre des affaires d'état les plus graves, écoutait des plaintes, des dénonciations à la charge des personnes les plus éminentes; ces

dénonciations, ces plaintes restaient cachées, mais elles n'en étaient pas moins funestes aux victimes. C'est du sein de cette camarilla que surgissait le gouvernement qui régnait sur l'Espagne. Une fois l'entrée obtenue, on ne pouvait la perdre à moins d'une disgrâce !

On me raconta la manière singulière dont M. de Corpas sut se procurer cette faveur. Il s'enveloppa d'un grand manteau, mit sur sa tête un tricorne, tel que le portaient les personnes agréées qui avaient leurs entrées, se posta à la petite porte de derrière du palais et guetta leur passage; puis il se glissa à leur suite jusqu'à la porte d'entrée du cabinet. Arrivé là, en présence d'Ugarte, il lui fit un profond salut; celui-ci crut qu'il venait par ordre du roi. Lorsque Ferdinand VII arriva et que de Corpas s'approcha pour lui baiser la main, le roi le prit pour un protégé d'Ugarte. Depuis, de Corpas continua à être admis aux séances, et lorsqu'enfin on apprit son

stratagème, il était déjà parvenu à se rendre indispensable au favori.

A l'époque de la constitution il se réfugia en France avec le général Quésada. Il sut se maintenir en faveur après le rétablissement de l'ancien ordre des choses en 1825. Il obtint, par l'intervention de son protecteur Ugarte, l'ambassade de Suisse.

A l'époque de la chute de Zea-Bermudez, il perdit son poste; à son retour à Madrid Ferdinand VII refusa de le voir, et il fut exilé à Séville où il resta jusqu'à la mort du roi. Là, il se lia avec quelques notabilités carlistes et essaya de gagner l'Andalousie à la cause royale; mais, ayant échoué, il se réfugia en Portugal et plus tard en France.

Depuis quelque temps il s'était présenté sur le théâtre de la guerre. Il n'eut, il faut l'avouer, presque jamais de rapport direct avec le roi, qui méprisait son caractère. Ses partisans firent d'inutiles efforts pour lui faire donner le portefeuille des affaires étrangères.



M. de Corpas, malgré son influence, ne put jamais entrer au conseil de Charles V. Cet homme doué d'une haute intelligence et d'une mémoire prodigieuse, écrivait et parlait parfaitement plusieurs langues. Son esprit plein de finesse lui faisait saisir tous les fils des intrigues qu'il combinait et dirigeait à son gré. L'influence qu'il exerçait sur trois hommes alors au pouvoir était sans bornes.

Beaucoup de mes lecteurs trouveront sans doute l'apparition de ce mystérieux personnage un peu romanesque : il est certain, en effet, qu'un tel homme n'aurait pas trouvé place dans aucune autre partie de l'Europe ; l'Espagne faisait exception, elle qui depuis Philippe II était restée stationnaire, et dont les mœurs conservaient encore l'empreinte du moyen-âge. Les tempêtes politiques n'avaient point franchi les Pyrénées. L'Espagne n'avait pas eu cette période de transition qui succède ordinairement aux grandes secousses. Voilà pourquoi les extrêmes se touchaient

dans ce pays : le fanatisme le plus exalté, à côté de l'incrédulité la plus complète, la lutte pour le royalisme et le vertige républicain. Les gouvernements et les publicistes étrangers ont toujours eu le tort de vouloir assimiler à leur propre pays, cette terre tout exceptionnelle d'Espagne. De là tant de jugements erronés sur les mœurs et sur les actions dont la juste appréciation leur échappait faute de connaissances suffisantes des hommes et des choses. Ainsi je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, durant cette longue guerre, de véritables traîtres ni dans l'un, ni dans l'autre parti, quoique cette accusation ait été répétée jusqu'à satiété.

Si après la victoire d'Oriamendi, on avait occupé activement toutes ces têtes chaudes au lieu de perdre des moments précieux, toutes ces intrigues, toutes ces mésintelligences qui entravèrent plus tard la marche des affaires, n'auraient pas eu le temps de se développer et de démoraliser l'armée.

Le lendemain de l'affaire de Galdacana, l'infant quitta Durango et transporta son quartier général à Ascoitia, où nous nous arrêtâmes huit jours. Cette charmante petite ville est située à l'entrée d'une délicieuse vallée, au milieu de laquelle s'élevait le magnifique monastère de Loyola. On aperçoit Aspétia à l'autre côté de la vallée qui est entourée de rochers escarpés, au milieu desquels se dessinent de sombres blocs de marbre qui ont fourni les colonnes de l'église de Loyola. La grande route bordée de jolis jardins ornés de pelouses vertes traverse la ville. Les habitants passent pour être les plus beaux des trois provinces. En effet, jamais je n'avais rencontré autant de jolies femmes, et lorsque le dimanche, après l'office les habitants étaient rassemblés par centaines, sur la place et sous les arcades, je ne remarquai pas un seul visage disgracieux. Les femmes ont la taille fine et élancée, des petits pieds, des traits réguliers, de grands yeux noirs pleins d'ex-

pression, ombragés par de longs cils. Nous nous plaisions beaucoup à Ascoitia. J'habitais la maison du marquis de Narros dont l'aimable famille me reçut avec une touchante cordialité. Le palais du duc de Grenada de Ega, avait été préparé pour l'infant. Une grande salle à manger et une galerie, des fenêtres de laquelle on apercevait toute la vallée, nous rassemblaient journellement à l'heure du dîner.

L'infant, extrêmement aimable lorsqu'il voulait s'en donner la peine, et qui pendant la campagne s'était entièrement affranchi de l'ennuyeuse étiquette espagnole, recevait tous les jours à sa table sa maison militaire et les officiers supérieurs qui arrivaient au quartier général. Il était d'une grande indulgence pour les jeunes officiers qui l'entouraient et il prenait volontiers part à nos plaisanteries et à nos amusements. L'instruction de ce jeune prince est profonde et variée, chose bien rare chez un prince espa-

gnol. Il parle avec beaucoup d'élégance plusieurs langues et cultive avec succès la musique et la peinture. J'eus plusieurs fois l'occasion de remarquer en lui, au milieu des discussions les plus animées, un profond sentiment des convenances et de dignité. Jamais il ne permettait qu'on tint en sa présence des propos légers, sur la religion ou les femmes; mais il souffrait que l'on combattit franchement son opinion sur les événements et les personnes les plus éminentes, le roi excepté, pour lequel il professait une profonde vénération, et dont il ne parlait qu'avec le plus grand respect, même dans le temps où il avait des raisons de s'en plaindre. Un jour ayant engagé une discussion assez vive avec un chef, celui-ci s'oublia jusqu'à proposer à l'infant un pari, se servant de la locution familière : *Vamos que apostamos!* (Al-lons, que parions-nous). Le prince répondit en souriant : « On m'a appris à discuter et non à parier. »

Nous vivions fort agréablement à Ascoitia; des salons, des billards, rien ne manquait à notre amusement; nous aurions pu nous croire à 100 lieues du théâtre de la guerre. Pendant une promenade à cheval, j'eus l'occasion de visiter en détail le célèbre monastère de Loyola, bâti par Charles II, dernier roi de la maison de Habsbourg; ses armes sculptées en marbre blanc et en or, ornent la porte d'entrée. L'édifice arrondit sa voûte hardie sur la maison même où naquit Saint-Ignace, et la protège contre l'intempérie des saisons et le ravage du temps. On l'a religieusement conservée, telle qu'elle était du vivant du saint.

La cellule d'où tant de sublimes pensées, tant de ferventes prières montèrent au ciel, paraît bien humble à côté des voutes immenses, des salles, des escaliers gigantesques qui l'entourent. Un sens profond, une pensée touchante sont cachés dans cette vénération des disciples devenus puissants, pour la pau-

vre cellule du maître. Combien de sages préceptes et de leçons sublimes sortirent de ce modeste réduit pour aller se répandre sur toutes les parties du globe, y prendre racine et produire des fruits salutaires? En pénétrant dans ce pieux asile, les vies des Xavier, de François-Régis, de Saint-Louis de Gonzague et de tant d'autres saints qui ont illustré par leurs exemples et leurs œuvres cet ordre savant et célèbre, si injustement persécuté par la philosophie anti-chrétienne moderne, se déroulèrent devant mes yeux et mes genoux fléchirent involontairement.

Le supérieur de Loyola, don Manuel Gil, un des hommes les plus distingués de l'Espagne, était l'ami intime de l'infant. Il connaissait parfaitement la situation de la cour royale et déplorait ses querelles intestines qui en compromettaient l'existence et l'avenir. Inspiré par l'esprit de paix, l'âme du bon conseil, pour parler comme Bossuet, il n'émettait que des avis toujours conciliants et sa-

ges. Loin d'être animé de cet aveugle fanatisme que beaucoup de publicistes reprochent au clergé d'Espagne, c'était la branche d'olivier qu'il désirait voir dans la main de Charles V, et non la couronne de laurier. Malheureusement, les sages conseils, qu'il ne donnait que lorsqu'il en était sollicité, ne furent que rarement suivis.

Il ne se montra qu'une ou deux fois à la cour ; tous ses soins, tout son temps étaient consacrés à l'éducation de soixante jeunes gens, fils des premières familles des trois provinces. Quelques membres savants de son ordre le secondaient. Il y en avait un de l'Amérique du sud, un de la Belgique et un de Rome.

Depuis la mort de Charles II, le monastère est resté inachevé : Charles V fit vœu de l'achever lorsqu'il serait monté sur le trône de ses pères ; le gouvernement actuel vient de le supprimer.



Je crois que quelques mots sur le clergé espagnol seront ici à leur place.

On aura déjà pu voir dans les pages précédentes que j'envisageais l'influence qu'exerçait le parti ultra-apostolique comme pernicieuse aux affaires de l'état. Mais ceci, loin de s'étendre à tous ses membres ne concerne que quelques intrigants qui suivirent la cour et qui étaient membres de diverses juntas provinciales. En général, le clergé espagnol s'est montré le plus ferme, le plus solide appui du roi Charles V. C'est lui qui appela le peuple aux armes ; c'est lui qui inspira aux plus timides la confiance dans nos succès et foi dans l'avenir. L'existence du clergé était si intimement liée à la cause royale , que le moindre curé de village devenait éloquent, lorsque du haut de la chaire, il prêchait la croisade pour la défense de l'autel et du trône, et bénissait les armes des volontaires, confiant à leur religieux courage la destinée de leur prince et de leur pays. Et qui

pourrait nier la part immense que prit le clergé à la résistance de l'Espagne contre Napoléon ? Les paroles fulminant des anathèmes qui s'adressaient alors aux français, étaient maintenant lancées à haute voix contre les Christinos que l'on représentait comme des athées, des payens, dignes de l'exécration des siècles futurs. J'ai connu un grand nombre de vénérables aumôniers qui, au plus fort de la mêlée, s'élançaient près des mourants pour leur porter les dernières consolations ; beaucoup d'entr'eux ont été tués, blessés, faits prisonniers, ou impitoyablement massacrés par l'ennemi. Tous les carlistes se rappellent Fray Guillermo allant au feu revêtu de son froc ; le père Ramon qui fut dangereusement blessé à Oriamendi et le vieil aumônier de la première division de Catalogne Fray Ignacio qui fut fait prisonnier à Esterri et mis aussitôt en morceaux par l'ennemi. C'était un contraste touchant que ces saints pères, la veille d'un combat, faisant la prière

devant le front des bataillons, et demandant à Dieu la victoire pour leur drapeau, et le salut éternel pour ceux qui ne devaient plus voir le lendemain, tandis que les cantinières circulaient dans les rangs de l'ennemi en distribuant de l'eau-de-vie pour exciter le courage des prétendus soldats de la liberté.

Le second jour de notre arrivée à Ascoitia, on reçut la nouvelle que pendant qu'Espartero était refoulé sur Bilbao, Garcia et Zariatiegui avec la division navarraise avaient battu le général Sarsfield devant Pampelune. On apporta le soir à l'infant la liste de plus de 150 déserteurs qui s'étaient réfugiés aux avant-postes royaux. Parmi eux se trouvaient beaucoup d'étrangers de la légion d'Alger. Ce corps de 6,000 hommes avait été vendu par la France à l'Espagne, comme un troupeau sans caractère et sans destination. Un beau jour on les embarqua à Oran, et on les mit à terre sur les côtes de la Catalogne. Leur conducteur, le général Bernelle, retint une

partie de la solde de chaque soldat, et forma avec cet argent trois escadrons.

Les mauvais sujets de toutes les nations qui composaient cette troupe étaient les véritables lansquenets de l'époque. L'histoire de ces hommes, les uns déserteurs, les autres chargés de quelque crime qui les avait exilés de leur patrie, aurait pu fournir matière à un roman fécond en scènes atroces, en événements tragiques, en aventures de flibustiers. Partout, où depuis vingt ans avait sifflé une balle, sur le nouveau, comme sur l'ancien continent, beaucoup d'entre eux s'y étaient trouvés. Alger, la Belgique, don Pedro, don Miguel, la légion étrangère, le Brésil, les républiques de l'Amérique du sud, les colonies hollandaises, l'insurrection de la Pologne, les troubles d'Italie, Méhemet-Ali, la guerre de la Grèce, les troubles du Sénégal et la campagne anglaise dans l'Inde, voire même Abdel-Kader, tous les événements que ces noms rappellent avaient trouvé ou fourni

leurs représentants dans la légion étrangère, et ce que l'on pourrait citer d'épisodes de la vie de ces vagabonds surpasserait encore tout ce que l'imagination de romanciers modernes a pu créer d'horrible et d'invraisemblable.

La plupart étaient des Allemands des provinces rhénanes et de la Souabe. Je me souviens particulièrement d'un long et maigre gaillard, qui déjà au service christinos avait été condamné à être fusillé pour avoir volé dans une église un crucifix d'argent. Il me racontait qu'il n'avait pas été à son aise en faisant cette expédition, mais que le Christ était si lourd que cela lui avait rendu le courage. On reconnaissait facilement les Allemands à leurs cheveux blonds, à leur taille élancée. Ils étaient d'une humeur difficile, murmuraient sans cesse, étaient grands mangeurs, plus grands buveurs. Pendant la marche ils chantaient des chansons grivoises qu'ils disaient aux Espagnols être leurs hymnes na-

tionaux; du reste infatigables, ils n'en étaient pas moins d'utiles soldats, et ils entretenaient leurs armes dans le meilleur état. Ce que je viens de dire ici, ne se rapporte qu'aux soldats appelés Argelinos, ou légion d'Alger, dont le type a maintenant disparu de la terre, car l'Algerie et l'Espagne ont été leur tombeau (1).

La légion anglaise, en revanche, se composait de gens tout-à-fait incapables pour le service. C'était l'écume des rues de Londres; à peine savaient-ils manier leurs armes, et il fallait les griser pour les faire aller au feu. Un jour, à Saint-Sébastien, on avait fait si mal les comptes lorsqu'on leur paya la solde arriérée, que 300 hommes s'en allèrent les mains vides. Ceux-ci désertèrent à l'instant

(1) Le nom d'Argelinos était devenu, pendant les derniers temps, injurieux parmi les Espagnols; ils l'appliquaient aux étrangers qui servaient avec eux, comme autrefois le mot *galacha*, par lequel ils distinguaient les Français établis en Espagne.

et vinrent chez nous. On en était fort embarrassé au quartier-général; enfin, on en donna le commandement au colonel Merry, chambellan de l'infant, qui, d'origine anglaise, parlait leur langue. Mais trois semaines ne s'étaient pas écoulées, que cet officier vint demander en grâce qu'on le débarrassât de cette charge. Lorsqu'ils entraient dans un village carliste, leur première besogne était de dévaliser leurs hôtes. En vain Merry avait-il fait appliquer la punition la plus sévère, et faisait-il donner à un soldat jusqu'à 300 coups de fouet; ils les supportaient avec une indifférence stoïque, et recommençaient le lendemain leurs déprédations. On finit par se délivrer de cette détestable troupe, et sous escorte on lui fit repasser la frontière.

Quant aux Argelinos, je dois leur rendre justice, ils se battaient avec le sang-froid et le courage d'hommes qui ont tout à craindre, et rien à espérer. On sait que le traité de Durango, excluait les troupes

étrangères de la convention. Cette mesure a été amèrement blâmée par la presse anglaise. Je conviens qu'elle n'était pas conforme aux principes d'humanité généralement reçus; mais, que l'on se rappelle que l'année 1836 avait amené une telle quantité d'hommes sans aveu, de mauvais sujets de toutes les nations, dans les rangs ennemis, qu'il était à craindre que tous les gouvernements ne songeassent à se débarrasser, par ce moyen, de la lie de leur population. Le décret de Durango, a mis un terme à ces enrôlements. Le petit nombre d'invalides qui revinrent dans leur patrie, et notamment ceux qui, à Londres assiégeaient l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne, pour obtenir le paiement de leur solde arriérée, ont assez prouvé l'importance de cette mesure. Je n'entends pas affirmer ici, que beaucoup de prisonniers aient effectivement été fusillés, mais seulement, que le décret une fois connu, ôta à cette espèce de gens, l'envie d'entrer au service christinos.



Quant à son application, elle n'a jamais été telle que l'ont dit les journaux libéraux.

La légion auxiliaire française a péri presque entièrement sur les champs de bataille de Huesca et de Barbastro. Quant à la légion anglaise, elle a été presque entièrement victime de son intempérance.

Le 20 mars, jour anniversaire de la naissance du roi, il y eut une grande revue des colonnes mobiles ; le 31 le quartier-général fut transféré à Tolosa ; il y resta pendant un mois. On fit pendant ce temps un échange de prisonniers avec Espartero. Lorsque les 65 officiers qui faisaient partie de cet échange furent présentés à l'infant, je reconnus avec joie parmi eux, un de mes compatriotes, Bernard de Plessen, ex-lieutenant au 24<sup>e</sup> régiment de l'infanterie prussienne. Il avait été fait prisonnier à Luchana, traîné à Bilbao, et avait eu horriblement à souffrir. Ses cheveux, roux, son accent l'avaient fait reconnaître

pour étranger et mis en butte à des plaisanteries atroces et aux traitements les plus cruels. M. de Plessen, privé de tout autre vêtement, portait un manteau militaire à manche qui n'est pas de mode en Espagne. Ses gardiens trouvèrent que ce costume lui donnait un air monacal, et sous le prétexte qu'un moine ne devait pas porter de barbe, ils lui arrachèrent la sienne, en lui crachant au visage. Enfermé dans une cage de fer, le bas peuple accourait pour le voir et l'accabler de grossières injures. Cependant dans le nombre se trouvaient des femmes publiques ; ces malheureuses créatures, plus charitables du moins, que le reste de la populace, lui firent l'aumône de quelques pièces de monnaie, avec lesquelles il put se procurer de temps en temps un peu de soupe et une chemise.

Quelques jours après notre arrivée à Tolosa, l'infant me dit qu'un Allemand protestant, de la légion étrangère, voulait se faire baptiser et l'avait fait prier d'être son par-

rain. Il arrivait fréquemment que ces vauriens se faisaient baptiser ainsi plusieurs fois, pour se procurer de l'argent et des cadeaux.

Je parlai au néophyte, natif de Meiningen ; il avait successivement déserté des services Hollandais, Français, Belge, Pédriste et Christinos, et pour le moment il se trouvait être sergent. Pendant la marche à travers la Catalogne, son maître, le colonel Rahden le perdit ; il avait été fait prisonnier, mais il se sauva. En décembre 1858, je le retrouvai dans la partie la plus sauvage de la Catalogne ; il était alors chirurgien du bataillon du colonel Castels, sans posséder la moindre notion de l'art de guérir. Je crus devoir prévenir le comte d'Espagne de cet abus : il ordonna son éloignement, mais le colonel Castels supplia pour qu'on le lui laissât, ses soldats ayant la plus grande confiance en son habileté... que l'on juge d'après cela de ce qu'était le reste des chirurgiens !

Pendant notre séjour fort agréable à Tolosa, j'assistai pour la première fois à la cérémonie du *baise-main* (*besamanos*). Ceux qui ont visité les deux cours de la presque île, connaissent cette cérémonie à laquelle les espagnols attachent un grand prix et dont les époques sont marquées dans le calendrier de la cour.

Sous le règne de Ferdinand VII, le luxe d'habillement que l'on étalait en pareille occasion était prodigieux. On raconte que son favori, le marquis de la Ansenada, tout à la fois ministre des finances, de la marine et des colonies, ayant su se procurer le dessin de la broderie en soie de l'habit que devait porter le roi, fit exécuter cette même broderie en pierres précieuses sur le sien. Lorsque revêtu de ce magnifique costume, il s'approcha du monarque, le roi fronça le sourcil et lui dit : Quel luxe, Ansenada ! « Sire, répondit l'adroit courtisan en pliant le genou, « c'est aux habits du serviteur que l'on re-

« connaît la magnificence du maître. » Le roi sourit et tout fut dit.

Après avoir perdu un mois entier en pourparlers et en débats inutiles, la résolution fut enfin prise de frapper un grand coup, en pénétrant au cœur de la monarchie, et de mettre ainsi un terme à cette longue guerre.

Attestation du général Ezquiaga. — Départ de l'expédition royale.  
— Passage de l'Arca et de l'Arrogon. — Bataille de Huesca  
et de Saragossa, passage du Cinca. — Traversée de  
la Catalogne, bataille de Guissona. — Entrée à  
Barcelonne. — Des châteaux de Catalogne. — Marche  
jusqu'à l'Ebre.

De commencement de mai au 28 juin.

L'attention générale était fixée sur la grande expédition; elle comptait autant de partisans que d'adversaires; personne n'osait exprimer hautement son opinion parce que **T. I** était sûr de rencontrer une opposi- **7**



III.

Arrestation du général Eguia. — Départ de l'expédition royale.  
— Passage de l'Arga et de l'Arragon. — Bataille de Huesca  
et de Barbastro ; passage du Cinca. — Traversée de  
la Catalogne ; bataille de Guisona. — Entrée à  
Solsona. — Les chefs Catalans. — Marche  
jusqu'à l'Ebre.

*Du commencement de mai au 28 juin.*

L'attention générale était fixée sur la grande expédition ; elle comptait autant de partisans que d'adversaires : personne n'osait exprimer hautement son opinion parce que l'on était sûr de rencontrer une opposi-

tion violente. L'infant et les Basco-navarrais, n'approuvaient ni le temps, ni la manière dont on devait l'exécuter ; ils croyaient qu'il était encore trop tôt, et que lorsque le temps de porter un coup décisif serait venu, il fallait réunir toutes les forces disponibles et se diriger directement sur Madrid ; mais auparavant, il était essentiel de forcer la ligne de l'Ebre, et de battre Espartero. Pendant ce temps le roi devait rester dans les provinces : sa présence ne faisant qu'augmenter la responsabilité des chefs et retarder la marche des opérations.

Le comte de Casa Eguia, qui vivait retiré à Tolosa, s'exprimait dans ce sens avec beaucoup de véhémence. Il est probable que l'on s'en plaignait au roi, car ce vieux général fut subitement mandé à la cour, et lorsqu'il exprima ouvertement son blâme sur l'entourage du roi, il fut traité avec beaucoup de sévérité et envoyé au fort Saint-Grégorio.



Cette mesure de rigueur contre un ancien et fidèle serviteur, produisit le plus fâcheux effet. Eguia avait été lieutenant-général de la Galice sous Ferdinand VII ; ses principes monarchiques l'exposèrent à la haine des clubs révolutionnaires. On sait qu'il perdit la main droite et deux doigts de la main gauche en ouvrant une lettre remplie de poudre fulminante. Il était pénible de voir un vieux capitaine dont les sentiments de loyauté ne pouvaient laisser aucun doute au roi, être exilé dans une triste forteresse sur le sommet d'une montagne, pour quelques mots échappés à sa franchise. Punir un tel homme c'était s'aliéner les hommes sincèrement dévoués ; c'était commettre une faute irréparable.

Moréno, ses partisans, et tout ce qui appartenait au parti Castillan, hâtèrent l'exécution du plan de cette grande expédition sous le commandement direct du roi. On

faisait valoir cette tentative en la présentant sous les côtés les plus brillants.

La Navarre et les provinces Basques gémissaient depuis quatre ans, sous le poids de la guerre. Pour les soulager et pour donner une base plus large aux opérations, il était nécessaire de généraliser les hostilités. Malgré les succès qu'on avait généralement remportés sur l'ennemi, sur l'ancien théâtre de la guerre, l'on ne pouvait cependant nier que rien de marquant et de décisif n'avait eu lieu depuis Zumalacarrégui. Les résultats favorables, ne s'étaient jamais étendus sur les corps expéditionnaires, ni sur les bandes royalistes du reste de l'Espagne : la raison principale en était que l'on y doutait encore de la présence de Charles V. Il fallait que le roi se montrât, que le peuple pût le voir. Son aspect devait électriser toutes les provinces de l'Espagne et donner du courage aux plus timides. Les guérillas de la Catalogne augmenteraient le parti de Cabrera en

Arragon ; Valence et Murcie deviendraient si puissantes que ni Oraa , ni Vander Meer ne pourraient plus s'opposer à ses progrès toujours croissants. Partout le peuple, prêt à reconnaître son roi légitime , demanderait des armes pour se soulever en sa faveur. Il était urgent de seconder toutes ces dispositions. Le Gouvernement ennemi se verrait alors forcé de diviser en cent parcelles sa dernière armée, afin de combattre les nombreuses et nouvelles bandes, et les poursuivre. Madrid alors se rendrait sans coup férir au roi, la victoire et la couronne lui seraient enfin assurées.

L'expédition fut résolue et les préparatifs furent entourés du plus profond secret. Pour donner le change à l'attention de l'ennemi on transféra le 2 mai le quartier-général de Tolosa à Hernani. Il semblait que nous resterions longtemps dans cette place, car beaucoup de troupes furent rassemblées sur ce point.

Le lendemain l'infant distribua sur la plaine d'Oriamendi aux bataillons qui avaient combattu le 16 mars, les croix de l'ordre que le roi avait fondé en mémoire de cette victoire.

Espartero sembla craindre une attaque sur la ligne de Saint-Sebastien et transporta ses troupes sur ce point. Le 3 et le 4 nous étions en face de l'ennemi, et le jour suivant de petites escarmouches eurent lieu. A cette époque se présenta au quartier-général un officier prussien, le baron Guillaume de Rahden, aujourd'hui général de brigade, qui rendit son nom recommandable dans l'armée carliste, par les services qu'il ne cessa de lui rendre. Cet officier signala son début par un acte de courage qui lui mérita l'estime générale.

Le 11 mai à onze heures de la nuit on donna l'ordre de partir. Les colonnes mobiles se mirent en marche dans le plus profond silence; on prit la route de Tolosa, que l'on

traversa à deux heures ; à sept heures nous atteignîmes Betelu. Nous traversâmes le lendemain Lecumberri et le fort de los dos Hermanos, qui ferme les vallées de la Navarre, et nous entrâmes dans le Baranca de Araquil, le théâtre des premières victoires de Zumalacarregui. A midi on fit une halte à Yrurzun, après quoi la marche fut continuée par Villabona et par un pays montagneux, très pittoresque, jusqu'à Huerta de Araquil.

Le soir un courrier apporta la nouvelle qu'Espartéro ayant appris l'approche de l'infant avait embarqué, en toute hâte, ses troupes à Saint-Sébastien.

Le 14 au matin, jour de la Pentecôte, nous quittâmes la grande route pour enfiler des gorges couvertes de bois et étranglées par d'abruptes Sierras qui lient la vallée d'Estella à Baranca. Les troupes bivouaquèrent autour du village et l'infant se rendit à cheval près du roi, à Estella. Cette ville qui comptait 5,000 habitants, était la plus considérable de la

Navarre ; Durango en Biscaye, Onate et Tolosa toutes deux en Guipuscoa, et Estella, étaient surnommées en plaisantant les quatre résidences (las cuatro cortès) parceque la cour se transportait presque continuellement de l'une à l'autre.

Estella avait une place régulière, quelques hôtels, plusieurs couvents et églises ; cette ville était entourée d'une muraille crénelée, dominée par deux fortins assis sur les hauteurs voisines, et son aspect ainsi défendu ne laissait pas d'inspirer quelque respect. Cependant lorsqu'on pénétrait dans les maisons, leur extrême malpropreté contrastait désagréablement avec la propreté toute hollandaise des villes basques. La nourriture y est infiniment plus mauvaise et le vin navarrais moins bon que celui que l'on boit dans les provinces basques.

Le caractère des habitants est aussi bien différent. Les Biscayens joignent à une grande fierté aristocratique quelques idées

de liberté républicaine, et même dans les plus basses classes on rencontre une certaine urbanité que je n'ai pas vue ailleurs. Ils s'observent devant les étrangers, et savent éviter dans la conversation tout ce qui pourrait les blesser. Ils n'ont ni la fatigante et méticuleuse politesse des autres espagnols, ni la rudesse des Navarrais dont le ton, même lorsqu'ils veulent être polis, est empreint de grossièreté. Lorsqu'un navarrais vous aborde, son *Usted* (vous) sortant du fond du gosier résonne déjà comme une impolitesse. Je ne sais s'ils ont pris ces formes acerbes de leurs voisins les Arragonnais qui passent pour le peuple le moins civilisé de la péninsule : depuis la mort d'Alphonse le Batallador, c'est-à-dire depuis six cents ans, qu'ils sont séparés de l'Arragon, ils auraient bien eu le temps d'en perdre les fâcheuses habitudes.

Le 15 au soir, le roi, suivi de la cour, des ministres et de sa garde, quitta Estella et alla passer la nuit à Salénar de Oro. L'infant à la

tête de ses colonnes, quitta le 16 Abarzuza et arriva à midi à Ziriza aux bords de l'Arga. La cour était à Echauriz : c'est dans la vallée de ce nom que devaient se rassembler toutes les troupes destinées à l'expédition. Moréno avait désigné vingt bataillons, douze cents chevaux et huit pièces de gros calibre; mais soit mal entendu, soit mauvaise volonté, quatre bataillons Guipuscoans manquèrent et la grosse artillerie fut renvoyée à Estella, sous prétexte qu'elle entraverait la marche dans les contrées montagneuses. Voici l'ordre des troupes qui passèrent l'Arga le 17 : autour de la personne du roi étaient les gardes du corps, les hallebardiers, et l'escadron d'officiers sous le commandement spécial du général Simon de la Torre (qui passa à l'ennemi avec Maroto). L'infant était accompagné d'une escorte de quarante guides à cheval, commandés par le lieutenant-colonel Crespy, frère du comte d'Orgaz. L'avant-garde était commandée par le général Sopelana ; quatre



bataillons d'Arragon par le brigadier Quillez, le bataillon de grenadiers et le bataillon d'étrangers par le colonel Crayevinkel (un wallon) et le lieutenant-colonel Sabatier (un vendéen). En tout seize bataillons. La cavalerie était commandée par le général comte del Prado; les colonels Reyna, Ségovia et Martinez étaient les chefs de son état-major. Un certain nombre de soldats d'artillerie étaient adjoints pour servir les pièces que l'on prendrait à l'ennemi; M. de Plessen dont j'ai parlé en faisait partie. Une foule de généraux, d'officiers, de chefs qui avaient perdu leurs hommes, des gens inutiles, des chevaux, des mulets, des domestiques, des bagages suivaient l'armée et entravaient sa marche. A deux heures de l'après-midi, les troupes avaient traversé l'Arga. A notre départ de Ziriza, le général Elio, victime du parti dominant fut destitué de sa place de secrétaire militaire de l'infant. Il avait constamment jôui de la confiance illimitée de

son maître, auquel cette mesure causa un vif chagrin. Elio avait été l'ami, le confident du prince, qui en le perdant se trouvait presque isolé; il ne lui restait plus qu'une seule personne qui exerçait quelque influence sur lui. C'était son chapelain Fra don Antonio de Sanz. J'ouvre dans ce moment mon agenda et j'y trouve les détails suivants sur le caractère de ce digne ecclésiastique. Il possédait comme Ximenès cette pureté de mœurs, cet art de persuader l'homme; humble au milieu des grandeurs, il n'avait d'autre but que le bonheur de ses semblables. Il ne sollicita jamais de faveur pour lui-même. Possédant une grande connaissance des hommes et des choses, ses conseils étaient conciliants et sages; il fallait avoir rencontré le regard placide de cet homme pour comprendre cette âme sublime. Sa bonté était sans bornes, jamais un malheureux ne l'avait abordé sans en recevoir du soulagement à ses misères, des consolations pour ses douleurs.

La seule reconnaissance qu'il exigeait pour les bienfaits sans nombre qu'il répandait autour de lui, était qu'on ne la lui témoignât jamais et que le bienfait restât ignoré. J'en appelle ici à tous ceux qui ont connu Sanz, soit auprès de l'Infant Don Sébastien pendant la campagne de 1837, ou plus tard lorsqu'il devint le conseiller de Cabrera. Aucun d'eux, j'en suis sûr, ne démentira ces lignes.

Après une heure de marche nous bivouaquâmes près d'un misérable village appelé Paternein. Malgré les longs préparatifs qui avaient précédé l'expédition, les mesures furent si mal prises que l'on ne s'était pas même assuré de vivres pour 8 jours, quoiqu'il eût été facile de prévoir que l'on n'en trouverait pas dans le pays qu'on avait à traverser.

A Paternein, le manque se fit déjà sentir, et il devint encore plus sensible pendant les jours suivants. La faute en était au général Moréno, toujours si mystérieux, qu'il refu-

sait d'instruire les intendants militaires de la direction qu'il comptait suivre le lendemain, et souvent, après une journée fatigante, arrivées au bivouac, les troupes manquaient de vivres et les chevaux de fourrages. Rien n'avait été prévu. Il n'y avait ni armuriers, ni forges de campagne, ni pontons, mais bien une immense quantité de mulets chargés de bagages inutiles. Plus d'une fois il arriva qu'au milieu d'un étroit sentier des malles et des caisses se détachaient et tombaient à terre ; alors des colonnes entières étaient arrêtées. Instruits par ces désagréments journaliers, je m'étais procuré deux coffres de même dimension, que j'attachais au moyen de crochets et d'anneaux au bât de mon mulet. Cette excellente bête, forte et haute de taille, était de la noble race de Lampourdan, et avait les jambes aussi fines que celles d'un cheval arabe. En moins d'une minute elle pouvait être chargée et déchargée, et la charge mise en parfait équilibre des deux cô-

tés, ne se détachait jamais. Les Espagnols admirèrent beaucoup la simplicité de ce mécanisme ; je ne sache pas qu'un seul l'ait imité. Ils attachaient leurs bagages au moyen d'une infinité de cordes qui tournaient autour de la selle ; ce qui ne les empêchait pas de se détacher plusieurs fois par jour, en faisant perdre beaucoup de temps. Lorsque nous prenions quelques moments de repos, je m'empressais, pour le soulagement de mon mulet, de le faire débarrasser de sa charge, tandis que les autres restaient courbés sous le poids de la leur. A coup sûr, si selon son apparence, le mulet est un animal raisonnable, il est à prévoir que le sort du mien aura été envié par les autres.

Le 18 nous passâmes devant un grand aqueduc romain, et logeâmes la nuit à Salinas de Mont-Réal, situé sur la route de Sarragosse. Le 19 nous traversâmes une de ces plaines arides, dont le sol d'un rouge brun, coupé par de longues crevasses, annonce l'approche de l'Arragon supérieur. A cinq heures

nous atteignîmes Galipienzo, fortifié alors, et aujourd'hui abandonné, qui domine une hauteur isolée. La rivière Arragon qui coule tout auprès, marque la frontière du royaume. On avait fait sauter deux des arches du pont de pierre; nous remédiâmes fort imparfaitement à cet inconvénient, en jetant quelques poutres qui prirent la place de la partie manquante. Les chevaux furent obligés de passer un à un sur ce pont chancelant, et la troupe mit toute la nuit à le traverser. Beaucoup de désordres eurent lieu pendant ce passage, et je me rappelle que l'on y vola au curé Mérino une paire de bottes neuves. Le vieux guérillero, révééré comme un saint par l'armée, fit publier le signalement de ces bottes, avec injonction au voleur de les restituer. Deux heures après elles étaient rentrées dans le sac que portait le cheval de bagage de Mérino.

Nous campâmes sur la rive Arragonnaise, au milieu de jardins plantés d'arbres fruitiers. Les sapeurs de la Légion étrangère

construisirent, en chantant l'air des brigands de Schiller, une baraque pour l'infant. Couchés autour de grands feux, nous passâmes une partie de la nuit à causer et à boire. Le temps était doux, des milliers d'étoiles éclairaient ce ciel méridional. Les sombres eaux de l'Arragon reflétèrent les étoiles et nos feux jusqu'à ce que les premiers rayons de l'aurore eurent effacé ce tableau pittoresque, ne laissant plus apercevoir que les tons uniformes et tristes du sol de cette contrée.

Le roi passa la nuit à trois quarts de lieue de notre bivouac, au village de Caséda : tout près de là se trouvait une caserne fortifiée, et une tête de pont sur l'Arragon. La garnison forte de 70 hommes se rendit et fut immédiatement incorporée dans nos rangs. Cette facilité à enrôler les prisonniers a constamment été pernicieuse ; ils désertaient à la première occasion et exerçaient une influence fâcheuse sur l'esprit de nos troupes. Le 20 le roi et l'infant adressèrent une proclamation

bivouaquâmes.

à l'armée. Elle fut promptement imprimée et distribuée : quelques maraudeurs furent punis.

Le pays devenait de plus en plus aride : c'est une chose désespérante de traverser ces plaines désertes. Aperçoit-on enfin un village, aussitôt qu'on en approche, il s'éloigne comme un mirage, et ce n'est qu'après plusieurs heures de marche qu'on y arrive. Il était tard lorsque nous atteignîmes le misérable hameau Christinos de Casteliscar : nous étions les premiers Carlistes qui le visitaient. L'Arragon supérieur nous était en général hostile ; défendues par beaucoup de points fortifiés il était rare que les grandes plaines fussent visitées par des guérillas carlistes. Du reste le pays est trop pauvre et trop misérable pour être capable de ressentir quelque enthousiasme.

Pendant cette nuit nous continuâmes à beaucoup souffrir du manque de vivres et de fourrages. Le jour suivant on fit de la soupe à l'huile dans laquelle on mit tremper du



pain d'avoine noir et d'un goût détestable ; le peu de vin que l'on put se procurer était amer et sentait la peau de bouc, dans laquelle on l'avait transporté.

Le lendemain on se mit en marche de grand matin ; nous arrivâmes vers midi à Luna, ville royaliste dont les habitants nous reçurent avec joie ; une double ration de pain, de viande et de vin fut donnée aux troupes fatiguées qui oublièrent bientôt la disette des jours passés ; le bataillon étranger lui-même parut content, chose assez difficile à obtenir, car ces gens consumaient le triple de ce qui suffisait aux sobres espagnols.

Nous nous reposâmes le reste de la journée et le lendemain nous arrivâmes à 11 heures au bord du torrent impétueux de Callégo. La cavalerie le traversa à gué, et l'on construisit avec des charriots une espèce de pont pour l'infanterie ; nous nous arrêtâmes à Ormeza jusqu'à ce que toute la colonne eût traversé le torrent, puis nous continuâmes notre marche jusqu'à Lupinan, où nous bivouaquâmes.

Vers midi nous reçûmes avis que le général Yrribarren était à notre poursuite avec un corps considérable et avait déjà atteint Almudévar. On ajouta peu de foi à cette nouvelle.

Nous nous remîmes en marche à la pointe du jour. L'aspect du pays était changé ; le soleil brillait d'un vif éclat, et ses rayons venaient se briser sur le prisme triangulaire des bayonnettes, qui les réfléchissaient à travers les branches des oliviers.. Devant nous se montrait Huesca, l'ancienne capitale de l'Aragon supérieur, située en amphithéâtre sur une chaîne de colline. Nous entrâmes à 10 heures dans la ville; les troupes défilèrent musique en tête, devant le roi ; on apercevait peu d'habitants ; les hommes pour la plupart Urbanos (gardes nationaux) s'étaient enfuis et les femmes nous reçurent très froidement. L'évêque de Huesca, qui avait prêté foi et hommage à la fille de Ferdinand VII, se cacha dans son palais et se fit passer pour malade. Le roi ordonna qu'il ne fût pas in-

quiété, aussi quittâmes-nous la ville sans que ce prélat qui avait voté la mort du roi éprouvât le moindre désagrément. Le chapitre reçut Charles V, à la porte de la cathédrale avec un enthousiasme étudié. Le doyen entonna le *Te Deum* pour célébrer l'entrée du roi dans l'ancienne capitale de ses aïeux, mais lorsqu'il arriva au passage où le nom du souverain est placé, il begaya, et nous ne pûmes nous empêcher de sourire. Le roi seul garda son sérieux. Après la cérémonie il alla loger avec l'infant à l'évêché; nous fûmes logés dans la ville.

Les quatre bataillons Navarrais sous les ordres de Sanz formant l'avant-garde bivouaquèrent sur une hauteur près de l'ermitage Saint-Georges, pour observer les mouvements de l'ennemi. Nous étions à 3 heures à dîner chez l'infant lorsque la nouvelle arriva qu'Yrribarren était en vue de la ville: nous montâmes à la hâte à cheval et lorsque nous traversâmes le faubourg, les grenades éclataient déjà au dessus de nos têtes. L'ennemi

avait traversé les plaines avec une promptitude étonnante, et se déployait en ordre de bataille vis-à-vis du point occupé par les Navarrais.

Le général Sanz lui fit face, en s'appuyant d'un côté sur l'ermitage et de l'autre sur un monticule voisin. Yrribarren avait de 10 à 11,000 hommes d'infanterie, 1,000 hommes de cavalerie et 14 canons. Sanz avec sa faible troupe résista et supporta pendant une heure tout le poids de plusieurs charges de cavalerie et d'infanterie, jusqu'à ce que le général Sopelana avec 5 bataillons débouchant de la ville attaqua le centre ennemi. La victoire se décida en notre faveur ; l'ennemi ébranlé s'échelonna par masses pour protéger la retraite de toute la ligne. Sa cavalerie fit de grands efforts pour couvrir par des charges répétées son infanterie et son artillerie, de laquelle Yrribarren semblait être fort en peine. Dans ce moment critique, Villaréal avec trois bataillons et deux escadrons tomba sur l'aile gauche de l'ennemi et y porta le

plus grand désordre. De tous côtés l'infanterie s'enfuyait et courait se mettre à l'abri derrière la cavalerie qui, par des charges désespérées s'efforçait de la couvrir. Son chef, Diégo Léon fut renversé par un coup de lance; trois nouveaux bataillons arrivèrent alors sur le champ de bataille et achevèrent de dissiper les masses ennemies. La déroute fut complète, l'obscurité sauva les débris de l'armée vaincue. Sa perte se montait à 1000 hommes tués ou blessés; sa cavalerie surtout avait beaucoup souffert. Le lendemain on apporta un si grand nombre de cuirasses à l'infant qu'il eut l'idée de transformer un de nos escadrons en cuirassiers, mais, ce plan échoua devant l'obstination des soldats qui refusaient de se charger de cette lourde armure.

Outre la perte de 480 hommes, nous eûmes à regretter celle d'un excellent officier, le colonel de cavalerie Segovia : il recommanda en mourant ses fils au roi : tous quatre servaient dans son régiment. Au nombre des morts se trouvait aussi un officier

prussien, Otto de Rappart ; il avait été lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment de Uhlans de la garde du roi de Prusse : une balle l'avait frappé au front.

On data le bulletin de la journée de l'ermitage Saint-Georges. Ensuite on rentra à Huesca. Nous y restâmes deux jours : on a sévèrement blâmé ces deux jours d'inactivité ; l'infant aurait dû, disait-on, poursuivre l'ennemi et l'anéantir. Dans la première consternation Sarragosse aurait sans aucun doute, ouvert ses portes aux vainqueurs. La ligne de l'Ebre, la clé de Madrid serait tombée en notre pouvoir.

Cette opinion a été fréquemment émise à l'étranger. Mais elle n'est pas fondée car il n'était pas probable que les autorités d'une ville bien fortifiée perdraient la tête au point de se rendre sans résistance. Il lui suffisait de fermer ses portes pour nous arrêter et nous forcer à la retraite, car nous n'avions ni artillerie, ni pontons pour passer l'Ebre très profond dans cette saison. Tous les

ponts étaient rompus, il aurait donc été impossible de faire passer la rivière aux troupes ni de pourvoir le corps expéditionnaire de tout ce qui lui était nécessaire. Toutes ces circonstances firent prendre la résolution de s'approcher de l'Ebre jusqu'à Barbastro pour faciliter la jonction avec Cabrera.

Le 27 nous quittâmes Huesca. Tous les ânes de la ville et des environs furent mis en réquisition pour le transport des blessés. On les plaça au centre des colonnes. Si la vue d'êtres souffrants n'était pas si triste, on aurait volontiers ri des scènes comiques que ce cortège offrait. Les grenadiers surtout, faisaient une singulière figure sur leurs petites et rêtives montures du haut desquelles leurs longues jambes traînaient à terre.

Nous avons quitté Huesca à cinq heures du matin; à neuf heures nous traversions l'Alcanadre et après une marche extrêmement fatigante, nous arrivâmes la nuit à Barbastro. De grand matin, on entendit bat-

tre la générale dans les rues ; on assurait que l'ennemi pénétrait dans la ville et qu'il se battait avec nos troupes.

Don Sébastien envoya de suite des officiers dans la direction désignée ; il régnait un désordre effroyable, et il était presque impossible de parvenir à sortir de la ville. Partout les troupes se croisaient, arrêtées par le train et les équipages. On criait à la trahison ! Nous avions fait notre entrée dans cette grande ville sous l'impression de présages sinistres : pas un réverbère n'éclairait ces longues rues désertes, où l'on n'entendait que le bruit des pas de nos chevaux.

Nous nous rappelâmes cette circonstance et crûmes que Barbastro serait notre tombeau.

Le Roi revêtu de son grand uniforme de colonel de la garde et portant toutes ses décorations, se trouvait à la cathédrale. On amena son cheval à la porte de l'église ; il ne voulut pas permettre que l'office fut interrompu. Le service achevé, il monta son su-



perbe cheval nommé *el Emperador*, et se montra aux soldats malgré les efforts de son entourage qui craignait pour lui les traîtres auxquels il aurait été facile de tirer sur lui de quelque fenêtre. Lorsque les troupes l'aperçurent un cri unanime de « Vive le Roi ! » retentit dans les airs. Pendant ce temps nous nous étions rendus au galop sur une hauteur qui domine la plaine de Barbastro ; nous regardâmes de tous côtés avec nos excellentes lunettes d'approche, de fabrication anglaise, mais nulle part nous n'aperçûmes l'ennemi. Villaréal ne pouvait en croire ses propres yeux. Ce général envoya des ordonnances dans toutes les directions, nous attendions leur retour couchés sous un grand arbre qui nous garantissait de l'extrême ardeur du soleil. Après une heure elles revinrent sans avoir découvert aucune trace de l'ennemi. Malgré les perquisitions les plus minutieuses on ne put découvrir les auteurs de cette fausse alarme. Dès ce jour on plaça des avant-postes sur toutes les hauteurs, ce

que par une négligence inconcevable on avait oublié de faire jusqu'alors.

Le 29 à midi, pendant que nous fumions nos cigares sur le balcon du palais du marquis de Altasona qu'habitait le roi, une douzaine de cavaliers dans un costume étrange s'arrêtèrent sur la place. Quelques-uns montaient de beaux chevaux, d'autres de misérables bidets. Ils étaient suivis de trente à quarante hommes à pied, qui portaient de grandes couvertures drapées en toges romaines; une espèce de bonnet phrygien rouge, dont le bout pendait par derrière, leur couvrait la tête; tous portaient sur leurs épaules d'assez bons fusils. Le chef de cette troupe était un homme de cinquante ans, aux cheveux rouges, à la figure bonasse et phlegmatique, ressemblant plutôt à un bras-seur bavarois, qu'à un chef de bande espagnol. Malgré l'extrême chaleur, il portait un surtout brun, garni de fourrure et brodé sur les manches, comme les uniformes de brigadiers. Une collection de rubans et de

croix était attachée sur sa poitrine ; un bonnet de loutre en forme de melon, un large sabre et une canne montée en or, complétaient cet étrange costume. Sur la selle de son gros cheval noir, était jetée une grande peau d'ours, ornée d'une bande d'écarlate.

Lorsque ce singulier personnage fit son entrée dans la salle d'attente, nous ne pûmes nous empêcher de rire. Il se présenta avec beaucoup de gravité sous le nom de don Bartolomé Porrédon, surnommé el Ros de Eroles ! ( Le Roux d'Eroles ) brigadier du roi et chef de la première division de l'armée de Catalogne. A la nouvelle de l'approche des colonnes royales, il avait quitté les vallées d'Urgel pour venir à leur rencontre. Malgré cette pompeuse annonce, toute la division ne se composait que de 4 bataillons indisciplinés, qui ne comptait que 500 hommes chacun. Leur costume était celui des hommes que nous avons vus sur la place. Porrédon apportait des lettres de la junte de Catalogne, qui contenaient de nombreuses

plaintes contre le commandant-général Royo, et un brillant dénombrement de forces imposantes. Il était dit que 25 bataillons attendaient le roi dans cette grande et riche province dont toute la population se soulèverait en masse à sa présence. Solsona, comme chef-lieu d'un des districts carlistes, était désigné comme l'endroit du rassemblement pour tous les chefs catalans qui refusaient d'obéir à Royo, mais qui à la voix du roi s'empresseraient de joindre leurs corps à son armée. Avec cet accroissement, l'armée devenue supérieure en nombre à celle de l'ennemi, devait menacer les riches contrées de la côte ou marcher victorieusement sur l'Ebre. Par la jonction avec Cabrera, il deviendrait possible de transporter le théâtre de la guerre en Castille, au cœur de la monarchie et de menacer Madrid. Quoique ces brillants projets fussent journellement reproduits par les Catalans et leurs partisans, et qu'on n'y ajoutât pas une foi entière, ils firent entrevoir pourtant, la possibilité d'une

excursion en Catalogne. Ce projet rencontra à la cour beaucoup de partisans qui faisaient valoir la nécessité d'organiser militairement les provinces bien intentionnées,

Cabrera insistait en vain dans ses lettres, pour que l'on se hâtât de passer sur la rive droite de l'Ebre ; il désignait les points les plus favorables pour ce passage, en promettant de se trouver à heure fixe sur les lieux. On paraissait oublier Cabrera et le but principal de l'expédition. Il semblait que l'on n'avait jamais songé à se rapprocher de Madrid. L'entrée en Catalogne fut résolue après quatre jours de discussions inutiles, qui laissèrent à l'ennemi le temps de se rallier et de se mettre en marche.

Le 2 juin au point du jour sa présence fut signalée, et les deux armées se trouvèrent en présence. La colonne d'Oraa s'était réunie aux débris du corps d'Yrribarren et formait ses masses sur les hauteurs de Formilos et de Permisan. Nos troupes se portèrent sur les hauteurs et les côtes voisines de Barbastro.

Le flanc droit s'appuyait sur une colline couronnée d'une chapelle; la gauche s'étendait sur la grande route dans un chemin creux qui la traversait et sur la hauteur la plus rapprochée. — Un bois d'oliviers couvrait ses derrières. A un demi-quart de lieue de la pente opposée à Barbastro se trouvait une petite vallée traversée par un étroit ruisseau qui nous séparait de l'ennemi.

A 11 heures les travailleurs s'avancèrent jusqu'au bord du ruisseau et à midi. Oraa, appuyé par une nombreuse artillerie commença le feu sur toute la ligne. Ses forces consistaient en vingt-quatre bataillons et deux mille chevaux, le double de ce que l'ennemi avait à Huesca.

L'attaque principale se dirigeait sur notre centre, mais repoussé, l'ennemi tenta de tourner notre flanc droit. L'affaire resta indécise jusqu'à ce que nos masses se furent repliées sur le bois d'oliviers. Après cette manœuvre décisive, la cavalerie ennemie engagée dans ce bois sur un terrain inégal

fut repoussée avec grande perte, et la légion étrangère qui s'était avancée pour la soutenir fut presque anéantie, son chef, le brigadier Conrad fut tué; l'ennemi commença alors à céder. Oraa dirigea toutes ses forces sur notre gauche, mais toutes les attaques échouèrent et la garde Christinos fut dispersée au pied de la hauteur. Une nouvelle attaque sur notre centre eut le même résultat; l'ennemi, partout repoussé, battit enfin en retraite, avec assez d'ordre au commencement, mais lorsque toute notre ligne se mit à sa poursuite, la fuite devint générale. A cinq heures de l'après-midi une colonne ennemie forte de quatre à cinq mille hommes, se montra à une demi-lieue de distance, mais arrivée trop tard elle ne servit qu'à couvrir la retraite de la colonne principale, et à ramasser les fuyards.

Une heure après, l'ennemi avait disparu derrière les hauteurs. A sept heures l'infant dicta le bulletin sur le champ de bataille : notre perte se monta à cinq cents hommes

mis hors de combat ; celle de l'ennemi à deux mille.

Le combat de Barbastro passa pour la plus belle victoire de cette époque. De grandes masses avaient régulièrement manœuvré, et les deux vieux généraux qui s'étaient trouvés en présence semblaient si bien se deviner que plusieurs opérations furent plutôt esquissées que mises à exécution. Les deux partis se battirent avec un grand acharnement ; le moment, dans le bois d'oliviers, surtout, fut effroyable, lorsque les deux légions étrangères placées en face l'une de l'autre, s'attaquèrent à la baïonnette : beaucoup d'entr'eux se reconnurent, s'appelèrent en allemand et en français, et d'anciens camarades de lit se déchiraient les entrailles. Les espagnols voyaient avec une joie féroce les étrangers se massacrer mutuellement. Pour moi j'avoue que ce tableau me causa une sensation des plus pénibles.

Cette victoire fut d'une grande importance pour l'armée royale ; une défaite dont



la première conséquence eût été notre sortie de Barbastro l'aurait anéantie. Poursuivis par l'ennemi nous aurions trouvé notre tombeau dans le torrent impétueux du Cinca.

Toutes les probabilités étaient contre nous, et l'on avait fait une imprudence en acceptant la bataille dans une position aussi désavantageuse. Le résultat surpassa toutes les espérances, et plus que jamais le moment était venu de nous approcher de Sarragosse ou tout au moins de l'Ebre. Malheureusement, cette victoire augmenta encore l'aveuglement, et l'on persista dans la résolution d'aller en Catalogne. Beaucoup de gens prédirent alors le résultat funeste que le temps ne devait que trop tôt réaliser.

Le jour suivant se passa en cérémonies religieuses pour célébrer la victoire. Le 4 nous nous mîmes en marche. On transporta les blessés au-delà du Cinca, dans un dépôt catalan. A minuit les colonnes arrivèrent au bord de la rivière ; les bataillons de Parredon bivouaquèrent sur l'autre rive. Malgré

notre long séjour à Barbastro, on n'avait pris que des mesures incomplètes pour le passage des troupes. Deux grandes barques attachées à des cables, étaient destinées à transporter l'infanterie et les bagages ; ces barques ne pouvaient contenir que cinquante hommes ; aussi le passage prit-il la nuit entière tandis qu'avec un pont de bateaux il aurait pu être effectué dans une heure. Le torrent était si profond et si rapide que plusieurs cavaliers et chevaux périrent en tentant de le traverser. Je fus témoin d'un événement malheureux : le marquis de Artasona, chez qui le roi avait logé, lui avait offert son fils unique. Les parents équipèrent avec soin ce jeune homme âgé de seize ans, et il entra comme cadet dans un régiment de cavalerie. Peu d'heures après avoir quitté le toit paternel le malheureux enfant se noyait avec son cheval dans le torrent.

Les personnes de la suite s'inquiétaient plus de leurs chevaux et bagages que des soldats qui durent attendre jusqu'à ce que le

dernier porte-manteau fut passé. A deux heures du matin, le roi traversa le torrent et alla loger à un quart de lieue plus loin, à Estapa. L'infant passa la nuit au bord de l'eau. A neuf heures du matin, il restait encore à passer le quatrième bataillon de Castille (Princesa), lorsque tout-à-coup les hauteurs se couvrirent d'ennemis qui dirigèrent leur feu sur les retardataires. Villaréal plaça sur les bords quelques compagnies qui ripostèrent à l'ennemi pour le tenir à distance; mais malgré ces précautions quatre compagnies castillanes furent faites prisonnières en vue de toute l'armée après s'être défendues en désespérées, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le reste du bataillon se sauva à la nage et atteignit heureusement l'autre rive. Ce malheur aurait pu être évité si l'on avait protégé les soldats au lieu des mulets. Un cri d'indignation s'éleva de tous les rangs, et le 5 juin 1837 laissa un fâcheux souvenir dans le cœur des soldats. Depuis, les quatre compagnies du bataillon Princesa ont été cruel-

lement vengées : ce malheureux événement avait mis tout le monde de mauvaise humeur ; jusque là l'expédition avait ressemblé à une marche triomphale, personne n'avait songé à la possibilité d'un revers ; mais maintenant le charme était rompu.

Le 6 nous marchâmes jusqu'à Estupinan à travers des chemins détestables, des sentiers étroits, exposés aux rayons d'un soleil brûlant, manquant toujours de vivres. Les soldats ne recevaient que de grosses fèves, rarement un peu de poisson. Le pain était en si petite quantité que j'en payai un, trois piastres. Comme j'entrais mourant de faim et de fatigue dans mon logement d'Estupinan, je trouvai mes gens en pour-parler avec mon hôte pour en obtenir à prix d'argent, quelques vivres ; mais leur éloquence resta sans effet ; la vue même d'un doublon ne put l'engager à nous céder une poule dont on pouvait pourtant soupçonner la présence par des coquilles d'œufs qui se voyaient dans la cour. J'avais pris mon parti et j'allais me

coucher à jeun, lorsque mon ordonnance vint me dire qu'il avait entendu le chant d'un coq dans l'écurie sous un tas de fumier. On se hâta de le déblayer : une grosse pierre couvrait une ouverture ; en la soulevant, nous vîmes ; à notre grande satisfaction, une citerne à sec, qui renfermait une douzaine de volailles. Un basque qui soignait mes chevaux y descendit et leur coupa le cou ; il allait remonter chargé de son butin lorsqu'il aperçut une petite porte pratiquée dans le mur ; on l'enfonça et l'on trouva un magasin contenant plus de cent pains. Cette manière de cacher des vivres était fréquente dans cette contrée, et je ne cite ce fait, que pour montrer combien ses habitants nous étaient hostiles.

Le lendemain nous traversâmes la rivière Noguera Ribagorgana, qui sépare la Catalogne de l'Arragon ; nous fîmes encore quatre lieues dans les montagnes et campâmes à Auberola, dans une misérable contrée. Ici vint se joindre au manque de vivres, le man-

que d'eau qu'il fallait aller chercher à trois quarts de lieue dans un ravin. La nuit une pluie d'averse nous mouilla jusqu'aux os. Les chevaux se détachèrent, et il fallut beaucoup de temps pour les rattraper, Les hommes souffraient de la faim, l'insubordination se répandit dans leurs rangs. Si le soldat espagnol n'était pas l'être le plus sobre qui existe, les suites de cette situation auraient pu devenir très graves.

Le 8 nous traversâmes le village de Fartaren, où la cour avait passé la nuit. Ici nos privations paraissaient devoir finir, car nous entrions dans un pays de montagnes délicieux ; les hauteurs étaient cultivées jusqu'à leur sommet. Les catalans sont le peuple le plus industriel de la péninsule ; là où la charrue ne peut fonctionner, la main de l'homme la remplace, et la bêche retourne le moindre petit morceau de terrain. Toutes ces vallées avaient eu beaucoup à souffrir de la guerre ; nous en traversâmes plusieurs jusqu'à la petite ville d'Avellanès où l'on son-

gea à pourvoir à nos besoins les plus pressants. Le lendemain nous franchîmes trois montagnes, ensuite le Nogueras Pallaresa. Cette marche avait été des plus fatigantes, et le soir nous arrivâmes harrassés à Alos, au bord du Sègre. Un acte inoui d'insubordination vint nous effrayer ici. Un cadet tira un coup de fusil sur un officier et le tua. L'infant fit sur-le-champ assembler un conseil de guerre, et une heure après, le coupable fut fusillé, sur la place même où le crime avait été commis.

Pendant la nuit on construisit un pont, et le 10 nous poursuivîmes notre marche. On continuait à bercer le roi d'illusions malgré notre position critique. En traversant le pont, l'Infant me dit ; Figurez-vous que l'on a fait accroire au roi, qu'ici, sur ce pont, la moitié de la campagne serait terminée.

Le paysage entre le Nogueros et le Sègre est romantique et rappelle les vallées du Tyrol. Mais les privations de tous genres, dont nous avions à souffrir nous rendaient

peu sensibles aux beautés de la nature. Le pays était ruiné par la guerre et par une grande sécheresse. Les troupes épuisées de faim et de fatigue souffraient visiblement ; elles avançaient avec peine : on n'entendait plus ces chants joyeux que répétaient les échos des montagnes basques lorsque leurs fils les traversaient ; beaucoup de chevaux périrent : leurs cavaliers suivaient tristement à pied leurs escadrons traînant péniblement leurs selles, jusqu'à ce que la fatigue les forçât à les jeter. Sans avoir éprouvé de défaites le corps expéditionnaire était près de sa destruction. Malgré ce fâcheux état de l'armée, peu de nature à inspirer beaucoup de confiance, le roi fut reçu dans les districts bien pensants avec un enthousiasme qui rappelait celui des fidèles provinces basques ; les habitants venaient à de grandes distances à sa rencontre ; les plus pauvres villages faisaient sonner leurs cloches et illuminaient leurs maisons. Les hommes à genoux étendaient leurs manteaux sous les pieds du che-



val du roi. Mais tout cela ne nous empêchait pas, quand toutes ces brillantes démonstrations étaient passées, de nous coucher sans souper.

Le 10 au soir nous nous arrêtâmes à Tudela de Cataluna. Le 11 nous continuâmes notre marche jusqu'à Agramunt, endroit fortifié qui avait cent hommes de garnison. Là, nous attendait l'armée ennemie, la même que nous avions combattue à Huesca et Barbastro et sur le Cinca, mais renforcée par le corps du baron de Meer, capitaine-général de Catalogne. Nous laissâmes Agramunt et prîmes à gauche la direction de Cervera. L'ennemi changea ses positions, nous suivit et harcela sans relâche notre arrière-garde. Le terrain défavorable où nous nous trouvions, (nous traversions un des grands plateaux de la Catalogne) nous obligea à une marche forcée. A minuit nous atteignîmes Concabella. Le roi logea à une demi-lieue de là, à la Gra. L'ennemi qui nous avait suivis, s'était arrêté à Sesma, place fortifiée.

Après avoir longtemps discuté sur notre position critique, il fut résolu de la quitter de grand matin pour éviter une rencontre avec l'ennemi dans cette plaine et de gagner au plus vite les montagnes des environs de Cervera ; malheureusement ce plan ne put être exécuté : nous nous couchâmes avec de tristes pressentiments. On ne put rassembler que peu de vivres et presque pas de fourrages ; le lendemain, hommes et chevaux quittèrent presque à jeun le bivouac : on distribua les dernières cartouches.

Le 12 juin à 10 heures du matin, l'ennemi au nombre de vingt mille hommes déploya ses forces sur un mamelon qui regarde Concabella et Gra où nous étions, A 11 heures et demie toute son artillerie placée à son centre commença le feu. Moréno dirigea nos forces principales sur ce point qui fut attaqué et défendu avec acharnement ; déjà la victoire semblait se déclarer pour nous, lorsque Oraa poussa toute sa cavalerie contre notre aile droite qui s'étendait le long d'un

petit bois. Cette aile se composait de catalans commandés par Porredon qui, peu exercés à combattre en ligne rangée, ne purent soutenir le choc. Dans un instant nous fûmes enveloppés par des masses de cavalerie. Le désordre dans lequel les Catalans se jetèrent dans nos rangs, désorganisa la colonne principale ; la déroute devint générale, le bataillon de grenadiers du colonel Solana opposa seul pendant une demi-heure, une résistance désespérée à l'affluence de l'ennemi ; pendant ce temps nos troupes passèrent un large fossé rempli d'eau. Deux bataillons d'Alava avaient été coupés par les grenadiers à cheval ; ils parvinrent à se faire jour à travers des rangs ennemis avec une bravoure admirable. On réussit à railler sur l'autre côté du fossé quelques escadrons qui couvrirent la retraite et occupèrent l'ennemi pendant deux heures. Sans ces escadrons la moitié de nos troupes serait tombée en son pouvoir. La colonne royale gagna les montagnes et bivouaqua quatre heures à Yborra,

où l'on parvint à remettre un peu d'ordre dans les rangs, et où l'on put apprécier nos pertes ; elles se montaient à quatre cents hommes ; parmi les morts se trouvait le capitaine Bernard de Plessen, un boulet lui avait enlevé la tête.

Le 13 nous marchâmes jusqu'à Biosca, petite ville située au milieu de la Sierra de Cadis où nous trouvâmes d'abondantes provisions, entr'autres quatre mille rations d'orge, cachées dans un puits. Le commandant-général de la Catalogne, Royo, vint ici joindre le roi avec quatre bataillons et un escadron. Ses troupes étaient mieux disciplinées, mieux armées et mieux habillées que celles de Porredon, et en plusieurs occasions elles se sont bien battues. Dans l'état-major de Royo, se trouvaient plusieurs officiers distingués, entre autres le colonel vicomte de Rochemore, royaliste français.

On reçut ici des nouvelles de Cabrera ; deux de ses aides de camp, les colonels Arnaut et Gaïta, rapportèrent que leur général

était occupé d'une expédition, lorsqu'il reçut de Barbastro l'ordre de se rapprocher de l'Ebre, pour faciliter le passage de la colonne royale, ordre auquel il avait obéi sur-le-champ.

Le 14 au soir, nous quittâmes Riosca et traversâmes un charmant pays. Les troupes bivouaquèrent entre l'ermitage de Torre de Nagro et le couvent de Milagro, dont les moines avaient été chassés comme dans tout le reste de l'Espagne ; le quartier général fut établi dans ces vastes bâtiments déserts. Le roi et l'Infant logèrent dans la maison du prieur ; elle était ornée d'un balcon d'où l'on jouissait d'une vue ravissante. Après quelques heures données au repos, nous remontâmes à cheval et suivîmes le roi et l'infant à Solsona. Les troupes restèrent au bivouac. A neuf heures nous atteignîmes la ville, située au bord du Rio Negro. Ses fortifications sont insignifiantes, mais elle est défendue par un château-fort, point principal de l'occupation des carlistes en Catalogne. Solsona, prise et

reprise plusieurs fois à l'ennemi, avait eu beaucoup à souffrir ; des rues entières étaient inhabitées ; les portes et fenêtrés manquaient aux maisons ; partout des ravages de la guerre. Le roi fut reçu à l'entrée de la ville par le président de la Junte ; le brigadier Ortea. Les bataillons catalans formaient la haie, dans les rues, le peuple faisait éclater sa joie par des acclamations bruyantes. Les évêques de Solsona et de Lérida, attendaient avec tout leur clergé, le roi à la porte de la cathédrale, où ils lui donnèrent la bénédiction et le conduisirent au palais préparé pour sa réception.

Ces deux prélats jouissaient d'une grande influence sur les peuples des montagnes et de la Catalogne. Un troisième évêque, celui de Seu d'Urgel, avait été obligé de se réfugier en France. Celui de Lérida s'était retiré près de celui Solsona, de là ils appelaient les Catalans aux armes pour la défense de l'hôtel et du trône.

Je réserve l'histoire des guerres de la Ca-

talogne pour une époque plus éloignée, celle où j'eus l'occasion de faire un séjour plus long dans ce pays; Je dois cependant dire en ce moment un mot de l'état où se trouvaient les choses lorsque le roi fit son entrée à Solsona. Royo était le quatrième commandant général, nommé par le roi, et il n'avait pas mieux réussi que ses prédécesseurs à rétablir l'ordre et l'union parmi les nombreuses bandes qui parcouraient le pays dans tous les sens. Son autorité plus nominale que réelle se bornait à rassembler les rapports sur les diverses expéditions entreprises par les chefs de bandes. Privé de troupes dont il pût disposer directement, il se joignait tantôt à l'un, tantôt à l'autre guérillas. La plupart du temps il demeurait entouré d'une petite escorte à Borrada. Toujours en querelle avec la junte il ne visitait que rarement Solsona. Cette junte composée de moines et d'avocats contrariait sans cesse ses efforts, empêchait la perception des impôts, ou se l'appropriait, en partageant les revenus avec

les amis qu'elle avait à la cour où elle intriguait sans cesse.

La seule mesure que Royo pût faire exécuter fut que chaque bande, commandée par un chef, prît le nom de bataillon. Avant cela chacune d'elles n'était désignée que par le nom de son chef qui appelait ses soldats (La gente) mes gens. L'habitude qu'avaient les chefs catalans de prendre un nom de guerre augmentait encore la confusion : Porredon, Pons, Ybanès, Sobrevias, Tristany, signaient leurs rapports de leurs noms, mais les guerillas s'appelaient les gens de Ros de Eroles (Barberousse d'Eroles) Bep del Oli (Joseph de l'huile, pays des olives), Llarj de Copons (le long de Copons) Muchacho (le gamin) Mossom Benell (l'abbé Benoît) C'était au point que les soldats ignoraient les véritables noms de leurs chefs. Cet abus rendait impossible la punition ou la destitution de ces chefs. Pour y remédier, Royo avait formé vingt-trois bataillons, mais ils étaient fort inégaux en nombre ; quelques-uns ne



comptaient que deux cents hommes, d'autres, comme celui des guides des plaines de Tarragone, neuf cents. Cet arrangement défectueux avait induit le roi en erreur à Barbastra et avait beaucoup contribué à la malheureuse expédition de la Catalogne où l'on comptait trouver des bataillons complets que l'on pourrait concentrer sur un même point. A Solsona, on connut, mais trop tard, le véritable état des choses. A la vérité, beaucoup de chefs vinrent fléchir le genou devant le roi, mais la plupart n'avaient que peu ou point de troupes ; le but principal était d'obtenir pour eux et leurs officiers de l'avancement et des décorations. Tous les matins les salons de l'évêché se remplissaient des figures les plus originales ; tous prétendaient être des héros, tous voulaient commander et pas un obéir ; de tous côtés des plaintes amères se faisaient entendre. Au lieu du tableau flatteur qu'on nous avait fait à Barbastro nous nous trouvions au milieu d'une anarchie complète. Les évêques de Solsona et de Lérida

conseillaient au roi d'ôter le commandement à Royo, et d'ordonner au chef le plus puissant don Bénito Tristany (connu sous le nom de Mossom Bett) ci-devant chanoine, de venir le joindre. Celui-ci, ennemi déclaré de Royo, parcourait avec cinq bataillons les plaines qui entourent Barcelone. Il s'empressa de se rendre à l'invitation flatteuse et pressante du roi ; il amena quelques rations de pain et un troupeau de bestiaux pour les troupes de l'expédition. Tristany passait pour le plus farouche guérillero et le plus franc brigand de l'Espagne. On raconte de lui des choses épouvantables : On dit que lorsqu'il avait besoin d'argent, il s'emparait de quelques riches bourgeois ; lorsque ceux-ci refusaient de donner la somme que Tristany exigeait, ils étaient suspendus au-dessus d'un puits, jusqu'à ce qu'elle fût payée. La figure franche et ouverte de Tristany n'était pas en harmonie avec sa réputation. Malgré son changement de vie, ses manières laissaient encore deviner son ancienne profession. C'é-

tait un singulier mélange du prêtre et du soldat. Sa tête qui portait encore les traces de la tonsure, était couverte d'un bonnet de police bleu ; son costume consistait en un spencer brun, une veste rouge, un large pantalon ; d'énormes éperons étaient fixés à ses sandales, une paire de pistolets et un grand sabre attachés à sa ceinture. C'est dans ce costume qu'il se présenta à l'audience. Il témoigna le plus profond respect au roi, qui le nomma maréchal de camp et second commandant-général de la Catalogne. — Tristany fut si flatté de cette distinction qu'il promit de joindre ses troupes à la colonne royale. Lorsque plus tard il lui arriva d'entrer dans les maisons habitées par le roi, il ne put cacher sa surprise de ce que tout ce que prenait la cour était payé argent comptant. « Pour moi, disait-il naïvement, je me faisais donner ce qu'il y avait de meilleur, et je ne payais que par un *à Dios* » Il est inutile d'ajouter que la plupart des autres chefs en agissaient de même : j'en excepte

toutefois Moréno, Villareal, Zazatiégui et le comte d'Espagne. On estimait la fortune de Tristany, fruit de ses rapines, à quarante mille onces (trois millions de francs) qu'il avait, à ce qu'on prétend, enfouie dans des cavernes. Il avait aussi fait une grande provision de drap que l'on retrouva cachée dans un trou creusé dans des rochers, mais il était avarié, au point de ne pouvoir être d'aucun usage.

Notre départ fut fixé au 19 : la moitié de la suite du roi devait rester à Solsona, avec le ministre Sierra qui était malade. Les blessés furent confiés aux soins de la Junte. A quatre heures du matin nous quittâmes Solsona et montâmes au sommet le plus élevé des montagnes qui se trouvent à l'ouest de la ville et qui, depuis l'Urgel jusqu'à l'Ebre, traversent tout le pays. Pendant huit heures nous gravîmes des sentiers plus accessibles aux pieds du chamois qu'à ceux de l'homme ; arrivés au point le plus élevé, nous vîmes se dérouler devant nous une immense plaine, bornée

par la mer. Nous distinguions aussi à l'œil nu, deux forteresses du premier ordre, Cardona et Maurésa, et plus loin les pics du Montserrat, couronnés de cent ermitages et dont les découpures bizarres le font ressembler à une main immense levée vers le ciel ; on l'aperçoit dominant toutes les Sierras de tous les points de la Catalogne.

Nous passâmes la nuit suivante au bord du Cardenet. Le 20 nous nous arrêtâmes quelques heures à une maison de cure isolée (Rectoria de san Sadurni de Callus) dont le village est disséminé dans les ravins, et le soir nous bivouaquâmes devant Saint-Fructuos, sur la route de Maurésa. Une petite place fortifiée appelée San Pedro, fut sommée de se rendre, et sur son refus nous tirâmes sur la garnison, avec notre seul canon fondu par Tristany. Après le huitième coup la pièce creva, et emporta deux doigts au colonel du génie, Cordillo qui fut reconduit à Solsona. On confia le commandement de son arme au colonel de Rahden. Une nouvelle atta-

que contre les rues barricadées, fut repoussée. Mais cette attaque n'était pas sérieuse ; il s'agissait de donner le change à l'ennemi, sur la direction que nous allions prendre effectivement. Van Meer croyant que la colonne allait passer par Maurésa et pénétrer dans les plaines de Barcelone ou du Lampourdan dirigea ses forces vers ces points. Aussitôt que nous reçûmes ces nouvelles nous renonçâmes à la prise de Saint-Pédro et retournâmes à Suria, d'où nous nous mîmes en marche le 24, et traversâmes à la hâte les montagnes. Le Monserrat, Cardona, la grande plaine parsemée d'innombrables villages, la mer, et dans un grand éloignement, un petit point noir, Majorque, tout cela s'étendait sous nos pieds comme une immense carte géographique. Mais nous étions si pénétrés de l'importance de notre marche que nous ne pûmes nous livrer à l'admiration que méritait un pareil tableau. Nous traversâmes Pradès, Puig-Pralat, Castell-Fullit et Yborra, jusqu'à Tarroje, sans nous arrêter. Nous avions

marché depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Nous avons fait neuf lieues d'Espagne (dix-sept au degré.) Après douze heures de repos nous quittâmes Torroje et atteignîmes le plus grand plateau de la Catalogne, la Pla d'Urgel. L'ennemi était si loin derrière que nous n'avions pas d'attaques à craindre; cependant il fallait encore faire une marche forcée. Nous traversâmes après deux heures passées à Claravalles, la grande route de Barcelone à Madrid. Lorsque nous arrivâmes à Vallbona, nous avons encore fait neuf lieues. Cette jolie ville située dans une profonde vallée, entourée de hautes montagnes, nous offrit un bon gîte. L'ennemi, pendant toute la durée de la guerre, n'avait osé risquer d'y venir à cause de sa situation et des guérillas qui la protégeaient. Un vaste bâtiment y servait de demeure aux religieux de Barcelone et à d'autres communautés de la Catalogne qui étaient venues chercher un refuge à Vallbona. On sait que le roi et les

princes de sa famille, ont le droit d'entrer dans tous les monastères ; j'eus ainsi l'occasion de visiter à la suite de Sa Majesté, l'intérieur d'un couvent de femmes : l'abbesse, à la tête de ses religieuses, reçut le roi à l'entrée de la grille, lui fit traverser diverses salles et le conduisit au réfectoire où un déjeuner avait été préparé. Les bonnes sœurs étaient pleines de joie et nous pressaient d'user de toutes les bonnes choses qu'elles avaient préparées pour nous.

Elles étaient fort nombreuses ; il y en avait de tout âge, et leur costume variait selon l'ordre auquel elles appartenaient. Je remarquai celui des chanoinesses de Barcelone ; il était blanc, et un médaillon émaillé était attaché par un ruban orange sur leur poitrine.

A midi, nous dûmes quitter Vallbona, on annonçait l'approche d'une colonne ennemie ; nous traversâmes Omells et Fullea, et campâmes au village de Vinaiye. Pour écarter l'attention de l'ennemi de la colonne royale,



Tristany avec ses bataillons, se sépara de nous. A la demande de la junte, le roi nomma le brigadier Urbiztondo sous-chef de l'état-major, commandant-général de la Catalogne à la place de Royo.

Le 27, nous continuâmes notre route jusqu'à Margalèf; nous n'étions plus qu'à quatre lieues de l'Ebre. Les troupes, à cette nouvelle, firent éclater une grande joie. Le vieil esprit belliqueux des Basques et des Navarrais semblait se réveiller; ils demandèrent à grands cris d'aller en avant; mais on les obligea, à prendre quelques heures de repos. Quelques bataillons allèrent à deux lieues plus loin, garder le défilé de Cabazès que la colonne principale traversa le lendemain. A six heures nous passâmes Lafiguera et Molo; deux heures plus tard, lorsque nous traversâmes Garcia, la forteresse ennemie de Mora, signala par des coups de canon, notre approche. Des hauteurs de Garcia, nous aperçûmes les larges vagues de l'Ebre, descendant majestueusement vers la mer.

Tout le monde fut vivement ému, à la vue de ce fleuve, prix de tant d'efforts! Combien de nous étaient partis sans pouvoir l'atteindre, et combien le traverseraient qui ne reverraient jamais leurs foyers! Mais une seule pensée dominait toutes les autres, nous savions que l'Europe avait les yeux fixés sur nous!...

Cabrera et arriver pour protéger les communications  
vers les sources des communications et débiter  
notre position d'attente dans les crues, puis  
pour l'opération de passer de l'une à l'autre.

IV.  
L'heure la générale. L'heure de l'opération  
dans cette position de l'opération de l'opération  
les forteresses par les forteresses indiquées  
nous continuons notre marche jusqu'à

Passage de l'Ebre. — Combat de Tortosa. — Cabrera. — Valence. —  
Retour dans les montagnes. — Combat de Chiva. — Excursions  
dans l'Arragon inférieur. — Bataille de Herrera et Villar  
de los Navarros. — Marche au travers de la Castille,  
jusqu'aux portes de Madrid.

( Du 29 juin, jusqu'au 12 septembre 1837. )

Lorsque la première émotion fut calmée,  
nous songeâmes aux difficultés du passage.  
Tous les ponts étaient rompus, et deux for-  
teresses ennemies, dominaient en aval et en  
amont du fleuve notre position. Une colonne  
Christinos (Cazadorès di Oporto) parcourait  
le royaume de Valence et pouvait empêcher

Cabrera d'arriver pour protéger notre traversée. Toutes ces circonstances rendaient notre position d'autant plus critique, que si nous tardions de passer de l'autre côté de l'Ebre, le général Van Meer, qui nous suivait, ne manquerait pas de nous attaquer dans cette position défavorable.

Tourmentés par ces pensées inquiétantes nous continuâmes notre marche jusqu'à Ginestar. Les canons de Mora, tirèrent sur nos colonnes; la faible garnison, qui occupait l'église fortifiée de Ginestar se rendit; on démolit les fortifications et l'église profanée, fut rendu à sa première destination.

Le jour suivant, les colonnes gravirent les hauteurs qui dominant la rive gauche de l'Ebre, vis-à-vis de Xerta et de Tortosa. Rapprochés du rivage, nous entendîmes le bruit d'une vive fusillade. Quelques officiers étant montés au sommet d'une montagne, aperçurent des nuages de fumée sur la grande route de Tortosa. C'était Cabrera qui se battait avec Borso. L'infant ordonna aux

troupes les plus rapprochées, qui étaient les guides de Navarre, d'aller au secours de Cabrera ; mais l'embarras était de traverser la rivière : enfin, après avoir longtemps cherché, on découvrit dans une petite anse, cinq ou six barques dont chacune pouvait contenir, tout au plus vingt hommes. Les chevaux furent laissés sur le rivage. — Villaréal et le comte de Madère, sautèrent dans une barque : les autres se remplirent de soldats. C'est ainsi que nous traversâmes l'Ebre le 29 juin 1837 à midi ; au milieu du bruit de décharges nombreuses.

Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous nous hâtâmes de rejoindre Cabrera. L'ennemi battait déjà en retraite. Borso avec trois mille cinq cents hommes d'infanterie, deux mille cinq cents cavaliers, avait tenté de repousser Cabrera ; si son entreprise eût réussi, notre passage serait devenu impossible. Lorsque nous arrivâmes, l'ennemi forcé de toutes ses positions s'était replié jusqu'à Aldorel à moitié chemin de Xerta et de Tor-

tosa. Un demi bataillon, en tirailleur suivait l'ennemi qui se retirait avec beaucoup d'ordre.

Sur le point le plus avancé, l'on voyait un petit groupe de cavaliers ; à leur tête un tout jeune homme aux cheveux et sourcils noirs, au visage moresque, monté sur un petit cheval blanc, il se tenait courbé sur sa selle. C'était Cabrera. Ses grands yeux noirs brillaient d'une sombre ardeur ; ses lèvres, entr'ouvertes laissaient voir deux rangées de dents admirablement belles. Son menton à peine couvert d'un léger duvet, sa petite stature, ses membres délicats mais parfaitement proportionnés lui donnaient une apparence si jeune, que l'on ne reconnaissait le hardi chef, qu'au respect et à l'enthousiasme aveugle, que lui témoignait son entourage. En l'examinant de plus près, on découvrait en lui toutes les qualités qui constituent un chef puissant de parti ; mais il fallait une étude approfondie, pour comprendre cet amalgame de qualités, souvent contradic-

toires, qui ont fait, que lui seul, entre tous les Guerilléros espagnols, est monté, du rang d'un simple chef de bande, à celui de grand capitaine. Cabréra avait commencé sa carrière militaire avec quinze hommes; il l'a terminée après cinq ans, étant vice-roi de trois royaumes! Le sentiment de sa dignité augmentait en lui, en proportion de ses victoires. Il savait bien qu'il occupait une place trop importante dans l'histoire de son pays, pour pouvoir se retirer inaperçu. Lorsque le poison et la tentative de trahison, l'empêchèrent d'accomplir sa grande œuvre; lorsqu'il ne pouvait plus vaincre pour son roi, il voulut garder intacte sa grande renommée, ce général préféra quitter la scène que redevenir simple chef de bande. Je n'ai pas l'intention de retracer ici, l'histoire merveilleuse de Cabréra. Un de nos compagnons d'armes le général de Rahden, a rempli si bien cette tâche difficile, que je renvoie mes lecteurs à son ouvrage.

Cabréra nous donna des chevaux : je mon-

tai celui du colonel Cubells qui venait d'être blessé, et nous poursuivîmes l'ennemi jusque sous les murs de Tortosa. Le brigadier Torcadell, se tenait à côté de Cabrera; c'était un homme de cinquante ans, à la figure ouverte et réjouie : il semblait avoir une grande prédilection pour les couleurs éclatantes. Son spencer bleu de ciel, son pantalon rouge, son béret vert, faisaient un singulier effet, sur son superbe cheval andalou, brun, tigré de blanc.

Cabrera portait un boïna blanc, avec un gland d'or; un surtout vert très court; un pantalon écarlate garni de bandes en argent; des souliers de cuir brut : il n'avait ni éperons, ni sabre; quelquefois ce dernier était attaché à sa selle, mais jamais à son côté. Sa chemise ouverte, laissait voir son cou nerveux; deux longs pistolets étaient attachés à la selle que recouvrait une peau de loup. Depuis que Villaréal lui avait fait cadeau d'un pistolet sorti des fabriques basques de Eybar, il en portait trois à sa selle. Cabrera souf-



frait alors d'une blessure qui l'empêchait de s'asseoir, et qui le forçait de se tenir courbé sur son cheval. Pendant les marches suivantes il l'échangea contre un petit mulet sur lequel il se plaçait en travers. C'est ainsi qu'il chevauchait à côté du roi, qui s'entretenait avec lui familièrement. Mais bientôt, il nous quitta pour aller à la rencontre du roi; nous le suivîmes à petites journées avec les troupes.

Cependant on s'était procuré deux grands bateaux à voiles, qui pouvaient contenir chacun cent cinquante hommes; elles servirent à transporter le reste des troupes. Les chevaux furent dessellés et passèrent à la nage. Le lendemain matin tout était entré à Xerta : quelques heures plus tard la rive gauche de l'Ebre se couvrit d'ennemis. Van Meer nous avait suivis avec une telle célérité que sans les deux barques à voiles, la moitié de la colonne royale aurait été perdue. Il se contenta de nous envoyer quelques bombes de l'autre côté de la rivière et se retira.

Le passage de l'Ebre fut regardé comme un évènement si important, que le roi crut devoir en faire part aux cours étrangères qui lui portaient intérêt. Le comte de Orgaz, fut envoyé en Italie, le marquis del Monesterio à la Haye, Vienne et Berlin, et le marquis de Villafranca à Saint-Pétersbourg. L'idée de ces missions fut inspirée par un homme qui commençait à jouer un rôle à la cour. Il a été d'un trop grand poids dans la cause de Charles V, pour que je garde le silence sur son début politique. Quiconque a suivi la marche des affaires en Espagne pendant ces dernières années a déjà deviné qu'il s'agit du fameux don Josué Arias Teyero, dont l'influence momentanée et l'importance éphémère sont une des plus frappantes et des plus tristes preuves, de l'état maladif et du delabrement moral de la cause royale. Don José Arias Teyero, doit le jour à un petit seigneur de Galice; à peine sorti de l'adolescence, il se rendit à Madrid, comme tous les jeunes gens de sa province pour y chercher

fortune. C'était dans les dernières années du règne de Ferdinand VII, lorsque le parti libéral commençait à prendre le dessus. Bientôt il se distingua dans les clubs et dans les cafés par la violence de ses diatribes, contre le clergé et la monarchie. Il n'en fallait pas davantage pour lui rendre impossible le séjour de la capitale. Il retourna dans sa province, où il parvint à obtenir une place au tribunal de Sant-Iago. Il n'y fut pas longtemps, sans devenir nécessaire aux conseillers nonchalants qui se reposaient de tout sur son assiduité et son activité infatigable. Mais aussi l'exaltation de ses idées le fit signaler comme un homme dangereux, et son emploi lui fut retiré. Revenu à Madrid, afin d'y chercher une occupation, il fut éconduit, ce qui le détermina à se rendre auprès de Charles V, peu de temps après l'apparition du prince dans les provinces basques. Son oncle était valet de chambre du roi, et se chargea de le présenter. Il fut employé par l'évêque de Léon, dont il gagna les bon-

nes grâces par son ardeur au travail. Cependant le prélat ne pouvait se rendre maître de ce caractère, et se sentait, malgré lui, influencé par le jeune homme : voulant se délivrer de cette obsession, il saisit la première occasion de l'éloigner de sa personne. Son grand âge et son état de faiblesse ayant empêché l'évêque d'obéir à l'ordre donné par le roi, à l'ouverture de la campagne, à tous ses ministres de le suivre, il pria S. M. d'agréer Arias à sa place dans l'administration de la justice. Le jeune homme fit une cour assidue au roi ; à l'aide de son oncle, il obtint la faveur de l'entrée libre des appartements ; enfin, lorsque M. de Pierra tomba malade à Solsona, il hérita de son emploi à la stupéfaction générale.

Il aurait été difficile de faire un plus mauvais choix. Cette nomination contrariait vivement le parti puissant qui poussait M. de Corpas au ministère, et fut le signal d'une guerre ouverte entre les deux opinions.

Le 2 juillet nous quittâmes Xerta et en-

trâmes dans une contrée si belle que lorsqu'on l'a parcourue on ne peut en perdre le souvenir. Des jardins fleuris, des pelouses dont l'éternelle verdure était entretenue par de nombreux ruisseaux ; des bosquets d'orangers, de figuiers, d'alcaroubiers au milieu desquels s'élevaient des groupes de dattiers. Le long des chemins, des haies de grenadiers et de mûriers, formaient un aspect ravissant. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on voyait les terres bien cultivées, couvertes des plus beaux arbres. Les champs étaient coupés par de nombreux canaux ; à travers des touffes d'oléandres et d'amandiers, on apercevait de jolies habitations, dont les fenêtres ouvertes laissaient voir des parquets de couleurs variées. C'était le pays des romances et légendes espagnoles ; celui que célébraient les chants moresques. Chaque tour en ruine ; chaque vallon pittoresque rappelait des souvenirs romantiques. Ruy Diaz de Bivar ; le cid Campeador et son épée merveilleuse, Boadilla et l'histoire des Zégris

et des Abanserages se déroulaient à l'imagination : nous songions aux croisades du chevalier Pascal Vivas de Gormaz ; à Saint-Georges qui lui vint en aide avec quatre ordres de chevaliers et leurs novices, qui reçurent le baptême de sang, ainsi qu'à tous ces héros, que notre imagination reproduisait à nos yeux. Nous croyions faire un rêve, quand nous nous rappelions les plaines arides de l'Arragon ; les sierras sauvages de la Catalogne ; toutes nos misères passées. J'en appelle à tous ceux qui ont traversé ce pays enchanteur ; ils comprendront mon enthousiasme.

Nous continuâmes notre marche au milieu de la joie et de la gaieté, guidés par Cabrera et sa division qui nous précédaient.

Après une halte de quelques heures pendant la plus forte chaleur du jour à Galéra, nous continuâmes notre route jusqu'à Uldecona. Le 3, nous traversâmes la rivière de Cenia qui forme la frontière politique du royaume de Valence, quoique la nature et le

climat l'étendent jusqu'à l'Ebre, Le lendemain le quartier-général s'établit à Mattéo, où nous restâmes deux jours.

Le 6, nous allâmes jusqu'à Cabanas; le 7, nous passâmes devant le château fortifié de Castellon de la Plana. A une petite distance, deux frégates anglaises se berçaient sur la mer; elles transportaient les troupes de Borso, de l'embouchure de l'Ebre au port de Valence. L'après-dînée nous passâmes le Mijarès sur un beau pont de pierre; (objet devenu rare pour nous, qui n'avions depuis longtemps rencontré que des ponts ruinés ou des gués). Le soir nous entrâmes à Villaréal de los Ynfantès, une des plus jolies villes de la plaine de Valence. Les troupes furent parfaitement logées; on leur paya la solde arriérée. Le marché était abondamment pourvu de tout.

On punit quelques maraudeurs et l'on rétablit autant que possible la discipline parmi les troupes.

Après une tentative infructueuse sur Cas-

tellon de la Plana, on continua, le 9 au matin, la marche. Au moment du départ on reçut la nouvelle que Ségorbe et Liria s'étaient rendues à Cabréra.

Le quartier-général fut établi cette nuit-là, à Nules; le 10, nous quittâmes la grande route près d'Almenara, mais nous gardâmes toujours la mer en vue. Une heure après nous vîmes Muviedro l'ancienne Sagunte qui, du haut d'un rocher, domine toute la contrée. Nous avons fait un détour pour rester hors de la portée de ses canons. Qui ne se serait rappelé ici, le (*perit Saguntus*) d'Annibal et les guerres de son temps. La fière Sagunte trône si majestueusement, qu'elle semble commander à la terre et à la mer.

Après avoir passé le canal, nous entrâmes dans le huerta de Valencia (jardin de Valence). On appelle ainsi le délicieux pays qui, à plusieurs milles de distance, entoure la ville comme un riant jardin. La beauté et la fertilité de cette terre favorisée du ciel, sont impossibles à décrire. Il n'y a aucune capi-



talé de l'Europe dont les environs puissent rivaliser ou être comparés à ceux de Valence.

La cour resta à Albalata; les troupes bivouaquèrent près d'Estibella, proche de la grande route de Valence à Sarragosse. Le 11 le quartier-général s'établit à Burjuzot. De la terrasse de l'habitation de l'infant nous apercevions Valence la royale, avec soixante-dix tours et dômes, ses touffes de palmiers qui la font ressembler à une ville orientale, et la *huerta* qui l'entoure comme une immense guirlande, L'horizon était borné par la mer sur laquelle cinglait à pleines voiles l'Escadre anglaise qui semblait régler sa marche sur la nôtre.

Le jour suivant Cabrera tenta avec quelques compagnies de s'approcher de la ville. Après avoir culbuté un bataillon de gardes nationaux, il pénétra jusqu'à la porte principale de Valence du côté de la Puerto del Rio. Mais cette porte se ferma et nous nous retirâmes jusqu'à Burjayot, pendant que Borso mettait ses troupes à terre. Si l'on avait

occupé le chemin de Valence à la mer, ce débarquement n'aurait pas pu s'effectuer. La ville elle-même n'avait qu'une faible garnison. L'artillerie était gagnée; nous avions de nombreuses intelligences dans la place; il est incompréhensible et impardonnable que l'on n'ait pas tenté une attaque sérieuse dont le succès était assuré d'avance. Il est inutile de dire de quelle importance matérielle et morale, la prise de Valence aurait été pour la cause royale. Il est même probable que la possession d'une des capitales du royaume, et d'un port considérable aurait fait reconnaître Charles V par plusieurs cours étrangères. Au lieu de cela, on perdit un temps précieux, jusqu'à ce que la nouvelle arrivât que Borso et toute sa division étaient entrés dans la ville et que d'un autre côté Oraa et Noguéras s'approchaient avec l'armée du nord et avaient déjà atteint Muviédro et Livia.

Malgré les instances de Cabrera qui pressait le départ, ce ne fut que six heures après

que ces nouvelles étaient arrivées que l'on se mit en marche par Manizès et Quartu jusqu'à Chiva sur la grande route de Valence à Madrid. Au lieu de profiter de cette avance et d'atteindre les Sierras qui forment la frontière entre la Castille et la Valence, on passa la journée du lendemain très tranquillement à Chiva.

Cet endroit est situé sur une colline qui termine la chaîne des montagnes ; à ses pieds coule une étroite rivière sur laquelle est construit un pont en pierre. Cette position eût été assez favorable pour attendre l'ennemi, si les munitions et l'artillerie n'avaient pas manqué. Cabrera avait promis d'en faire venir de Cantaviéja, mais seulement quelques mulets chargés de cartouches étaient arrivés. Les balles fabriquées avec du métal d'orgue, étaient trop légères pour la quantité ordinaire de poudre, Cabrera peu familiarisé avec les lois de la gravitation, avait cru que les balles étant plus légères la quantité ordinaire devait être diminuée, mais

aussitôt que Moréno lui en fit l'observation, il ordonna de refaire les cartouches disant qu'un aussi vieux général devait s'y entendre mieux que lui.

Le 15 au matin on signala l'approche des colonnes ennemies ; quoique l'on ait dû s'attendre à cela, rien n'avait été prévu. Les avant-postes furent surpris au moment où les soldats étaient occupés à nettoyer leurs armes ; leurs fusils étaient démontés : la plupart des guides de Navarre qui en faisaient partie purent se sauver ; mais trois compagnies furent faites prisonnières. Lorsqu'à huit heures du matin on battit la générale dans les rues de Chiva, la colonne ennemie était déjà en vue. Le roi avec sa garde se plaça sur une hauteur derrière la ville ; le centre de la colonne royale occupa la grande route devant et au-delà du pont. A neuf heures les masses ennemies se dirigèrent sur l'aile droite commandée par Cabrera. Celui-ci s'avancant avec trop de précipitation, rompit la jonction des deux ailes,

de sorte que l'ennemi, plongeant avec toutes ses forces sur notre centre, menaça de couper notre ligne de bataille. Le roi et sa suite couraient un grand danger, lorsqu'Arnau, aide-de-camp de Cabrera, par une charge brillante à la tête de ses ordonnances, nous donna le temps de nous railler. Nous nous repliâmes sur le pont, retirâmes notre flanc gauche, et tâchâmes de prendre position entre le fleuve et la ville. Ici le manque de munitions se fit amèrement sentir; des compagnies entières étaient privées de cartouches, et comme nous étions à découvert et exposés au feu de l'ennemi, Moréno, persuadé que notre position n'était pas tenable, ordonna la retraite. La cavalerie, sous Jean Belengero nous poursuivit pendant deux heures; malgré cela la retraite s'effectua avec assez d'ordre. Bientôt nous quittâmes la grande route et atteignîmes les montagnes: après huit heures de marche, nous bivouaquâmes à Jete de Sot. Notre perte dans cette affaire qui n'avait duré que quelques

heures, était peu sensible, mais l'effet moral qu'elle produisit fut d'autant plus fâcheux que nous fûmes forcés d'abandonner un pays fertile, pour nous jeter de nouveau dans les montagnes.

Pour remédier à notre manque de munitions, il était nécessaire de nous rapprocher de Cantaviéja où Cabrera, de gré ou de force, faisait travailler tous les ouvriers du pays. Le 18 juillet, nous nous mîmes en marche sous la conduite de Cabrera. Les Sierras que nous eûmes à traverser, forment un pays aussi aride et pauvre que celui que j'ai décrit au commencement de notre expédition. Nous gravâmes par des sentiers détestables, une montagne, puis une autre, jusqu'à ce que enfin nous arrivâmes à Cheloa, ville assez considérable, située sur un bras du Guadalaviar. Elle avait été fortifiée par l'ennemi, et Cabrera s'en était emparé depuis peu. Ici nous eûmes des vivres et nous trouvâmes deux cafés qui avaient de la glace, rafraîchissement délicieux, après huit heures de

marche sous une température de vingt-huit degrés. Je me procurai un mulet, mes chevaux étant tellement harrassés, qu'il fallait les conduire à la main. Depuis lors je me suis constamment servi de cette monture, qui est infiniment plus sûre et plus agréable dans les pays de montagnes. Je réservais mes chevaux pour les jours de bataille.

Le lendemain notre repos fut troublé par l'approche de l'ennemi; nous voulions l'éviter, mais nous avons été si mal informés par nos espions, qu'au lieu de nous en éloigner, il se trouva, après une heure de marche, que nous allions à sa rencontre. Il fallut subitement prendre une direction opposée. Nous eûmes à gravir une montagne tellement escarpée, que les chevaux ne purent suivre qu'un à un. Arrivés au sommet après quatre heures de marche, nous aperçûmes les feux du bivouac de l'ennemi. Après une courte halte, nous continuâmes à marcher pendant sept heures de nuit jusqu'à ce que nous atteignîmes la Yesa. On n'avait pas

songé à emporter des provisions de Chiva, aussi fallut-il se contenter, pour toute nourriture, de petits pains noirs si durs, qu'on ne put les manger qu'après les avoir trempés, et de quelques tomates et cornichons (Pimentones) que nous prenions dans les champs. Une si chétive nourriture produisait constamment sur moi un accès de nostalgie ! Une pluie fine nous mouilla toute la journée. Nous marchâmes silencieusement pendant sept heures, et nous arrivâmes à Mauzanéra où nous passâmes la nuit. Nous avions franchi la frontière et nous étions entrés dans l'Arragon inférieur. Le lendemain, on continua la marche ; le temps et le pays n'étaient point changés. Nous croisâmes près d'Aventosa la grande route de Valence à Sarragosse, trouvâmes le Alijarès et arrivâmes après sept heures de marche à Rubiélos de Mora. A ce nom, je me rappelle une histoire horrible ; elle s'était passée dans la maison que j'habitais, peu de temps avant notre entrée dans cet endroit. Je la raconte telle qu'elle



me l'a été dite par plusieurs habitants. Une colonne ennemie, appartenant au corps d'Espartéro, était entrée à Rubielos ; la disette était si grande que les soldats ne purent avoir de rations ; les hommes avaient fui, il ne restait que des femmes et des enfants dans la ville. Des soldats entrèrent dans une maison et forcèrent une pauvre femme d'en sortir pour aller dans les champs leur chercher quelques légumes : lorsqu'elle revint, elle trouva les soldats attablés autour d'une marmite fumante : ce ne fut qu'après leur départ, que la malheureuse femme découvrit que ces cannibales avaient dévoré son enfant, dont ils avaient caché les débris sanglants dans un fumier.

Pendant la nuit, quarante-cinq mulets portant chacun deux caisses, contenant mille cartouches arrivèrent de Cantaviéja ; le lendemain nous quittâmes Rubielos et marchâmes jusqu'à Linarès, berceau d'une famille établie aujourd'hui en Prusse. Le manque de vivres força de diviser la colonne ;

c'est alors que l'on pût s'apercevoir combien la fatigue, les privations et les combats avaient diminué le nombre des soldats. La légion étrangère surtout, avait cruellement souffert ; de quatre cent cinquante hommes qui avaient traversé le 19 l'Arga, il n'en restait que soixante-quatre. Ils n'avaient pu désertter, car ils auraient été fusillés à l'instant par l'ennemi. Ils étaient donc morts ou languissaient dans les hôpitaux de la Catalogne. Le nombre de leurs officiers, presque tous français, était aussi bien diminué. Je me souviens de plusieurs d'entre eux qui avaient combattu dans la Vendée et tenaient leurs brevets d'officier de la duchesse de Berry ; entre autres les capitaines Tandiet et Granier, le lieutenant Hubert Reignier, le commandant Sabatier. Tous étaient de vaillants soldats qui se sont admirablement battus, et sous ce rapport, la légion étrangère a mérité les plus brillants éloges.

Pendant les marches suivantes, l'armée fut divisée en deux corps séparés, suivant une

ligne parallèle, vers Cantaviéjà. Le roi établit, avec l'infant et huit bataillons, son quartier-général à Mosqueruela, et le lendemain à Yglesuela del Cid, situé à deux lieues de Cantaviéja. Le quartier-général y resta huit jours. Les soldats reçurent quelques habillements, des souliers dont ils avaient un besoin urgent, et des munitions. L'infant visita la forteresse de Cantaviéjà, placée sur une montagne; sa situation est telle qu'elle ne peut avoir d'importance que dans une guerre du genre de la nôtre; les sentiers impraticables qui l'entourent rendent l'accès de la grosse artillerie impossible : c'est à cela qu'elle doit sa sécurité, car elle est dominée par les hauteurs voisines. Elle servait à garantir d'un coup de main, les fabriques d'armes de Cabrera; celles-ci étaient si imparfaites et dirigées avec tant d'incurie, que nous vîmes une vingtaine de soldats occupés à confectionner des cartouches en fumant leurs cigares : à quelques pas plus loin, de la poudre séchait sur des planches.

A Yglesuela, il n'y avait que deux grandes maisons habitées par le roi et l'infant; les troupes étaient logées dans de misérables baraques remplies de vermines. Le général Cuevillos, qui, depuis, passa avec Maroto à l'ennemi, perdit, après avoir donné de nombreuses preuves d'incapacité, le commandement des bataillons castillans. Le général Garcia, connu sous le nom de don Basilio lui succéda. Cet événement et l'arrivée d'un correspondant du *Morning-Post*, M. Gruneisen sont les seuls faits qui se passèrent pendant notre séjour à la Yglesuela.

Le 29, l'ennemi attaqua la seconde colonne sous les ordres du général Sopelana, mais il fut repoussé après quelques escarmouches. Le lendemain tout le corps expéditionnaire quitta les environs de Caulaviéja, et passa de nouveau les frontières du royaume de Valence. Aussitôt que nous les eûmes franchis, nous remarquâmes une notable différence dans le climat et la culture du pays. Nous retrouvâmes ici le caroubier (Algorralea de

In dias) dont les fruits donnèrent une excellente nourriture à nos chevaux, mais cette nourriture est si forte qu'on est obligé de les saigner lorsqu'on la substitue au maïs qui est leur nourriture habituelle dans le nord de l'Espagne. La même chose a lieu lorsque des chevaux français habitués à l'orge, viennent en Espagne et qu'on les nourrit de maïs, tant les végétaux du royaume de Valence sont riches en parties nutritives.

Le 1<sup>er</sup> août, le quartier-général s'établit à Zurita sur les bords du Brigantes. J'ai toujours ignoré la raison de cette marche, qui plaça l'armée dans une position fort dangereuse dans un pays à découvert entre deux colonnes ennemies dont l'une nous suivait de près. On se hâta de quitter la position et on retourna par le chemin le plus court à Mirambel où nous restâmes cinq jours.

Le 3 août, je rassemblai chez moi tous les officiers allemands, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de notre roi Frédéric Guillaume III. La disette était si grande, qu'à

peine nous pûmes nous procurer une outre de mauvais vin pour boire, si loin de nos foyers, à la santé de notre royal maître. Nous souhaitâmes à Charles V autant de fermeté dans le malheur qu'en avait montré notre roi, et une aussi belle couronne de laurier que celle qui ceint sa tête vénérable.

Le capitaine Heningsen arriva d'Angleterre au quartier-général, il était porteur de lettres de plusieurs notabilités tories, qui demandaient la revocation du décret de Durango.

Le 8, nous quittâmes Mirambel et nous dirigeâmes vers les sierras de Pene Colosa. Après sept heures de marche nous arrivâmes à Fortanete où nous reçûmes la nouvelle qu'Espartéro se trouvait à Daroca, et Oraa à Castelon de la Plana. Le soir on se remit en route, et nous passâmes la nuit à El Povo, où nous nous arrêtâmes deux jours; je me rappelle la conversation que j'eus alors avec Cabrera qui était venu me faire visite. Il se plaignit amèrement de quelques personnes

de l'entourage du roi qui ne cessaient d'intriguer contre lui : « Je sais bien que l'on dit  
« au roi, que je ne suis pas assez pieux, dit-  
« il; cela peut être, mais je ne suis pas un  
« saint; cependant je fais des miracles (Yo  
« no soy un santo, pero ago milagros). »  
Ces paroles ont eu du retentissement en Espagne.

Le 12, on retourna par la même route et le quartier-général s'établit à Camarillas, à trois quarts de lieue d'El Povo. Oraa s'était avancé avec son corps à Ternel et observait les colonnes royales. Les troupes éparpillées le long du Guadalupe, furent réunies autour de Camarillas. J'eus ici, le plaisir de retrouver un cheval excellent qui m'avait sauvé la vie à Guisona, et qui, lors de la traversée de l'Ebre s'était égaré. Les militaires comprendront combien cette perte m'avait été sensible.

Le 17, le quartier-général fut transféré à Aliaza; le 18, nous allâmes à cinq lieues plus loin, à Ejulbe; le 20, toute la colonne fran-

chit les montagnes jusqu'à Estercuel, et après quelques heures de repos, elle continua sa route jusqu'à Oliète. Le 21, nous traversâmes une vaste plaine : Cabrera se sépara de nous avec ses troupes après une longue conférence avec l'infant et Moréno, et il retourna à Chelva. Le 22, nous marchâmes jusqu'à Villar de los Navarros. Les trois colonnes ennemies occupaient le plateau supérieur : Espartéro était à Calatayud ; Oraa qui nous tenait toujours en échec à Daroca, et Buerens, qui était sorti de Saragosse, occupait Carinena. Nos avant-postes, placés sur la chaussée de Héréra, se replièrent jusqu'à Villa de los Navarros lorsque Buerens entra le 23 à Héréra. Nous sûmes que les trois colonnes ennemies avaient formé le plan de tourner notre corps expéditionnaire ; il devint donc urgent d'attaquer Buerens avant qu'il ait pu se réunir à Oraa.

Le 24, nous montâmes à cheval de bon matin ; le soleil resplandissant, éclairait ce beau jour, le plus beau pour les armes car-



listes depuis la mort de Zumalacarrégui. A dix heures, nos troupes étaient postées sur les hauteurs qui dominant Villar de los Navarros dans la direction de Héréra. Devant nous était une étroite vallée (Canada de la Cruz) qui s'étend jusqu'à Héréra; les collines en face de nous étaient également occupées par nos troupes. Les navarrais, les grenadiers et les deux bataillons d'Arragon, formaient le centre de l'aile droite. Un bataillon de navarrais était déployé en tirailleur : dans le centre couvert par un escadron, se trouvaient quatre pièces de quatre, amenées de Cantaviéja : c'était toute notre artillerie. Les alavais formaient notre aile gauche, et les castillans le second rang. A midi nous aperçûmes la colonne ennemie; elle se composait de six mille hommes d'infanterie, de huit cents cavaliers et de six pièces d'artillerie. Une heure après, elle était en face de nous, rangée en ordre de bataille. Aucun des deux partis ne semblait vouloir attaquer le premier. Les escarmouches de tirailleurs du-

raient depuis une heure, lorsque des officiers s'avancèrent et mirent quelques escadrons en mouvement; ils chargèrent les Navarrais et en peu d'instants le combat devint général. Il était trois heures, le centre ennemi s'avança jusque dans la vallée et essaya, à plusieurs reprises de culbuter notre aile droite. Le moment fut si critique que le comte de Madère qui se trouvait à côté de l'infant en qualité de son adjudant-général se mit à la tête des ordonnances et chargea quelques bataillons qui étaient sur le point de couper notre aile gauche au centre. Dans cet instant décisif, Villaréal ordonna au général Sopelana, d'attaquer avec les quatre bataillons d'Alava, l'aile droite de l'ennemi; celui-ci se replia jusqu'à l'entrée de la gorge étroite dont il a été parlé plus haut. Sopelana chargea alors à la baïonnette le centre de l'ennemi en l'attaquant par le flanc, tandis que toute la cavalerie débouchait par cette même gorge, de Canada, de la Cruz, et tombait sur l'aile droite qui se repliait. Des trois

officiers supérieurs qui commandaient cette brillante charge, deux restèrent sur la place, c'étaient le brigadier Quiler et le colonel Mannelin ; l'ennemi ne put résister à ce choc violent et fut culbuté sur tous les points. Un bataillon d'infanterie de la garde et le bataillon provincial de Centa rendirent les armes. Artillerie, train, équipages, tout tomba dans les mains de notre cavalerie qui s'avança au galop jusqu'à Héréra : lorsque le premier escadron royal entra dans la ville le général-commandant Buerens, s'en sauva, suivi seulement de vingt cavaliers. Une petite garnison qui occupait l'église opposait une résistance opiniâtre, mais après un assaut, la porte principale fut enfoncée, et presque toute la troupe fut sabrée.

A sept heures du soir, la victoire était décidée. On fit cinq mille prisonniers parmi lesquels se trouvaient le chef de l'état-major, le général Solano et près de trois cents officiers. Le reste de l'armée était complètement dispersé. Pendant la nuit, des paysans ame-

nèrent des fuyards qui avaient jeté leurs armes. A neuf heures l'infant établit son quartier-général à Héréra et le lendemain le roi créa un ordre militaire en mémoire du 1<sup>er</sup> août 1837. Il ne reste que peu d'officiers qui le possèdent. Il établit comme une espèce de confraternité entre eux.

La victoire de Villar de los Navarros était si complète, si décisive qu'elle rendit à la cause royale tout son lustre, toute sa prépondérance. Elle vengeait d'une manière terrible les journées de Guisona et Chiva. Pour la seconde fois depuis six mois les combinaisons, les espérances de l'ennemi avaient été anéanties. Un de leurs corps avait été détruit au cœur même de la monarchie et les deux autres paralysés. Une terreur panique régna à Madrid à cette nouvelle : comme après la victoire d'Oriamendi, les carlistes au moment même où on les croyait perdus se montraient plus menaçants que jamais et plus rapprochés de la capitale. Si alors, il avait été possible de secouer cette

inaction léthargique qui neutralisa la victoire et en déroba les fruits. Si seulement les huit jours qui la suivirent avaient été utilement employés, la couronne aurait été assurée à Charles V. — Tous ceux qui furent sincèrement dévoués au roi, qui ne se laissèrent pas égarer par de trompeuses illusions, ne se rappelleront qu'avec un profond chagrin les huit jours passés à Héréra. Chaque heure qui nous éloignait du grand but, était une perte irréparable. Lorsqu'enfin on prit la résolution de poursuivre la marche, l'effet moral qu'avait produit une victoire brillante, était déjà affaibli : l'ennemi avait une colonne de moins ; nous quelques milliers de prisonniers en plus : notre corps expéditionnaire était considérablement diminué. Voilà tout le résultat que produisit le mémorable combat de Villar de los Navarros. Personne n'a pu comprendre pourquoi le lendemain de la bataille on ne se soit pas mis à la poursuite d'Oraa, qui, se trouvant isolé par l'évènement de la veille, aurait irrévocable-

ment été battu. Fort d'une double victoire, on se serait placé en face d'Espartéro, avec lequel on aurait pu traiter, ou que l'on aurait vaincu. Les troupes d'Espartéro et d'Oraa, étaient trop occupées sur le théâtre de la guerre pour pouvoir venir à leur secours. Van Meer avait à combattre les bandes de la Catalogne. Borso était en face de Cabrera et nous étions instruits que Zaraliégui et Elio avaient traversé l'Ebre avec neuf bataillons, avaient battu les portugais et s'étaient emparé de Ségovie. Dans de pareilles circonstances on perdit le jour!!!!

Quatre années se sont écoulées depuis cette époque mémorable; ce drame sanglant est terminé. Toutes nos espérances ont été anéanties; et à peine si aujourd'hui on se souvient encore de ce grand épisode. Une destinée implacable a rendu vaine cette lutte héroïque, ces actions chevaleresques. — Le 24 août 1857, fut une de ces journées qui décident du sort d'une monarchie; il a fallu une inconcevable fatalité pour qu'il en fût

autrement. Je dois respecter les cendres du vieux Moréno, assassiné à soixante-douze ans, je ne veux pas juger la cause des vivants sur la tombe des morts, cependant il est certain qu'il aurait pu malgré la vive opposition qu'il rencontrait souvent dans le conseil, empêcher l'immense et impardonnable faute qui a été commise, et dont la suite déplorable fut la perte de la cause royale.

Le 30 août, nous quittâmes enfin Villar de los Navarros et marchâmes pendant trois heures dans la direction de Fuenbuena, où les troupes bivouaquèrent la nuit. Le lendemain, nous changeâmes subitement de direction et prîmes celle du sud, le long des rives de l'Huerba, ce qui nous prouva qu'il ne s'agissait point de chercher l'ennemi, mais bien de pénétrer dans la Castille.

Le 1<sup>er</sup> septembre, nous traversâmes une vaste plaine et nous atteignîmes Calamocha, ville assez considérable qu'un corps de partisans ennemi avait quitté la veille. Nous

fûmes parfaitement bien logés : pour ma part, je m'établis dans un grand palais qui avait l'air très imposant mais qui était entièrement désert. J'étais plongé dans un profond sommeil, lorsque mon ordonnance vint m'annoncer un étranger qui ne parlait pas une langue chrétienne (que no habla cristiano). Je reconnus dans ce monsieur qui portait sous le bras un parapluie, une de mes anciennes connaissances de Silésie, M. de Keltsch, ex-lieutenant d'artillerie au service de...

Il arrivait de Barcelone et de Valence, et il était parvenu, non sans peine, à franchir les lignes et l'armée ennemies, ayant essuyé maintes aventures avant d'arriver jusqu'à nous. Je le présentai le même soir au roi et à l'infant, qu'il suivit jusqu'à la fin avec beaucoup de distinction. J'aurai occasion de reparler de lui.

Le 2, nous nous mîmes en route à cinq heures du matin, en suivant la même direction, traversant le Xiloca, Elpoyo Camin



Réal, jusqu'à Monréal del Campo, où nous nous arrêtâmes à midi. Le 3, nous quittâmes la plaine et après quatre heures de marche, nous atteignîmes Pozondon : nous gravâmes ensuite la Sierra de Albaracin, et allâmes jusqu'à N. S. de la Tremendal, lieu de pèlerinage, situé sur le penchant de la Sierra di Molina.

La colonne royale bivouaquait depuis deux heures devant la ville, lorsque nous aperçûmes l'ennemi. Espartéro avait quitté Daroca pour suivre nos mouvements. Ses tirailleurs engagèrent une petite escarmouche avec nos avant-postes, mais ils se retirèrent à l'entrée de la nuit. L'ennemi occupait la vallée, nos troupes les hauteurs. Les deux camps n'étaient qu'à un quart de lieue de distance. A quatre heures du matin, nous quittâmes dans le plus profond silence le bivouac, sans éteindre les feux ; après une heure de marche lorsqu'il commençait à faire jour, l'ennemi aperçut notre colonne et nous entendîmes le son de la diane. Les quatre bataillons Ala-

vais du général Sopelana, et un escadron de cavalerie commandé par le comte de Madère, formaient l'arrière-garde. Après une demi-heure elle fut attaquée par l'ennemi mais elle le repoussa sur tous les points. Espartéro se borna à nous harceler jusqu'à ce que nous eûmes atteint les gorges des montagnes, où il n'osa pas nous suivre. Nous traversâmes les défilés de la Sierra de Molina, et après cinq heures de marche dans un pays montagneux, nous arrivâmes à Frias, petit village, situé entre la branche de la Sierra de Albaracin et le mont Collado de la Plata. Notre train s'était égaré pendant la route et avait été poursuivi par l'ennemi. Les mulets qui le portaient durent franchir, à la hâte, des ravins et des précipices : nous les crûmes perdus lorsqu'ils nous rejoignirent heureusement à Frias.

Le 5, nous mîmes pour la première fois le pied sur le sol de la Castille : tout le monde entourra le roi pour le féliciter lorsqu'il franchit la frontière de la plus considérable pro-

vince de son royaume. Nous passâmes la nuit à Salvacanete ; le 6, nous atteignîmes après sept heures de marche Villar del Humo, sur la grande route qui mène de Cuenca à Valence. Nous allâmes encore à trois lieues plus loin, jusqu'à Cardonete. Après cette marche effectuée dans l'ordre le plus parfait, sans laisser un seul maraudeur en arrière, et qui avait duré depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir, on laissa les troupes se reposer jusqu'au lendemain à midi.

Le pays était riche ; nous traversâmes des champs fertiles, des villages très opulents qui n'avaient pas souffert de la guerre. Aussi nos soldats ne manquèrent-ils de rien. La Manche me rappelait une contrée de la Moravie appelée la Hanna. C'étaient non-seulement les mêmes champs à perte de vue, mais encore la même manière de construire les maisons dans les villages, et de conserver les grains et la paille en formant de grandes meules terminées en pointe. Il n'y a que les habitants qui n'ont aucune resse blanche

avec ceux de la Moravie. L'étranger est frappé de divers usages du pays ; ainsi, par exemple , on trouve sur la table dans chaque habitation une assiette contenant des amandes, des raisins secs et des graines de chanvre ; chaque arrivé en prend une poignée sans cérémonie. Les habitants de la Manche ont une prédilection pour cette graine qu'ils se lancent dans la bouche avec une adresse toute particulière. Pour mon compte je n'ai jamais pu y prendre goût.

Le 7, nous quittâmes la grande route et marchâmes au travers jusqu'à Campillo de Altobuey, sur un sol ondulé et bien cultivé. Nous nous trouvions maintenant au cœur de la Manche, et notre première pensée se reporta sur le Ingenioso Hidalgo (don Quichotte) qui, du reste, est encore aujourd'hui le héros favori du peuple, qui prendrait en très mauvaise part les plaisanteries que l'on se permettrait sur son compte. Un jour que je m'avisai d'en faire l'objet de quelques railleries, je fus vertement tancé par mon hô-

tesse. Nous étions bien logés, les troupes avaient du vin en abondance; les habitants étaient bons et gais : la certitude que nous approchions de Madrid, tout cela nous rendait heureux, car les plus belles espérances remplissaient notre âme. A Campilla nous trouvâmes des journaux, chose fort rare; ils contenaient deux nouvelles fort importantes pour nous. Celle que Zusatiégui s'était portée en avant jusqu'à la Sierra de Guadarama, ce qui causait de vives inquiétudes à Madrid, et le meurtre de Sarsfield, assassiné à Pampelune par ses propres soldats. Dans ce temps là, notre cause n'avait pas encore été tachée de pareils crimes, et l'horreur qu'une telle action causa parmi nous, était générale. A Campilla la quantité de melons que l'on apportait au marché était si grande, et ils étaient à si vil prix, que Moréno se vit obligé de les prohiber, car ce fruit délicieux était extrêmement nuisible à la santé des soldats. Nous avions déjà une triste expérience de ce genre dans le royaume de Valence, en tra-

versant des forêts de figuiers. A huit heures du matin nous quittâmes ce charmant Campilla ; j'avais logé chez deux ecclésiastiques qui eurent toutes sortes de prévenances pour moi. Après nous être reposés quelques heures à Valverdeja, nous allâmes jusqu'à Buerache de Alarcon sur la grande route de Valence à Madrid. Ici nous nous réunîmes à Cabrera qui depuis notre séparation à Munnies, avait concentré ses forces près de Chiva, et par suite de la conférence secrète dont j'ai parlé, s'était avancé sur la grande route qui mène à Madrid. Ce jeune général était aussi inébranlable dans tout ce qu'il regardait comme juste et de son devoir, qu'il était obéissant aveuglément envers le roi ; et il ne s'est pas démenti un seul instant. Investi d'un pouvoir presque souverain il exécutait les ordres qu'il recevait souvent à de grandes distances avec la plus grande exactitude : pour lui rien n'était impossible lorsqu'il s'agissait d'obéir à son royal maître : il en fit de même encore ici. Lorsque nous en-

frâmes à Buenache ses avant-postes étaient à Tarancon, situé à 12 lieues de Madrid, ses lieutenants Forcadell, Langostèra, Tallado, Ladosa, étaient échelonnés le long de la route avec douze bataillons et huit cents chevaux. Il n'avait laissé derrière lui que ce qui était nécessaire pour la conservation de sa position à Valence et des places du bas Arragon. Les forces royales réunies dans ce moment sur la route de Madrid, se montaient pour le moins à seize mille hommes d'infanterie et à deux mille hommes de cavalerie.

Le 9, nous traversâmes la Xucar, et après une marche de six lieues, nous arrivâmes à Villars de Canas. Les campagnards accoururent de plusieurs milles à la ronde pour voir le roi ; on entendait souvent le mot « Paix. » Parmi les mille et mille cris de : *Viva el Rey el Liberador !* Tous croyaient que cette longue guerre, allait enfin cesser, et que leur malheureux pays allait refleurir sous un gouvernement paternel.

Le clergé reçut le roi avec la croix et la bannière à l'entrée de chaque endroit. Les hommes venaient processionnellement à sa rencontre, ayant à leur tête les *Ayuntamientos*, qui déposaient aux pieds du cheval royal les clés de leur ville, et les titres de leurs privilèges qui furent renouvelés par Charles V. Les fenêtres et les balcons étaient ornés de femmes qui jetèrent des couronnes de fleurs et de lauriers sur les troupes qui défilaient : chaque maison était pavoisée et tendue de tapisseries, des guirlandes entrelacées d'arbre en arbre voltigeaient dans les airs ; les rues et les toits paraissaient se mouvoir ; on avait érigé des estrades pour contenir les spectateurs qui se pressaient en foule pour saluer, par des transports d'une joie bruyante, chaque bataillon qui passait. De larges cuves, remplies de vin, étaient placées devant chaque porte ; des vivres de toutes espèces, des paniers pleins d'excellents fruits furent distribués aux troupes ; à chaque halte les jeunes filles et les femmes fendaient



la foule pour donner à manger aux soldats. Personne, alors, ne croyait à la possibilité d'une retraite, ou, ce qui plus est, d'un désastre. On comptait les heures et les jours, jusqu'à l'entrée à Madrid, et ce ne fut qu'avec peine qu'on put retenir toute cette population, femmes, enfants, vieillards, de se joindre à nous, et de faire suite, dès ce moment, à cette marche triomphale. Tout semblait présager les plus heureux succès ; les journaux de Madrid contenaient la nouvelle de la prise des forts de Lerin et Penacerrada, faite en Navarre par le capitaine-général Urangua-Zariotegui et Elio qui avaient établi leur quartier-général dans l'Escurial. Leurs avant-postes étaient placés sur les bords du Guadarama ; don Vincent Rugieros, (dit Paillos), l'intrépide chef de nos forces dans la Manche, s'était avancé jusqu'à Ciudad Real, avec huit cents cavaliers ; il occupait la grande route d'Andalousie pour couper toutes relations avec Madrid. Espartéro se trouvait à Cuenca, bien loin en arrière ; nous n'a-

vions à craindre d'aucun côté. Celui qui, dans ce moment, aurait parlé d'une prolongation de la guerre, ou de la possibilité de nouveaux désastres, aurait passé pour fou.

C'est sous ces impressions, dans un ravissement et des transports de joie continuels, que la colonne royale avança par Montalvo, Saelices, Villarubio, en passant par Uclès, près du célèbre couvent des chevaliers de Santiago, où l'on rassembla toutes les troupes. Le pont du Tage, qui coule à trois lieues de cette ville, était rompu, le fleuve large et profond, et l'on sait que nous n'étions jamais munis de pontons. Cette circonstance aurait pu nous retarder, mais même les événements de la nature semblaient vouloir sortir de leur ordre habituel pour faciliter notre entrée à Madrid. Lorsque le colonel de Rahden, envoyé par l'infant arriva de nuit aux bords du Tage, il ne put découvrir aucuns matériaux au moyen desquels il aurait pu construire un pont. Lorsque tout-à-coup, vers les quatre heures du matin, il vit des-

cedre, avec le courant, du bois, en si grande quantité, et de si bonne qualité, qu'en très peu de temps nous eûmes construit un pont flottant.

Le 11, à cinq heures du matin, l'armée le passa, vis-à-vis de Fuentiduena. Le dernier homme avait à peine mis le pied sur l'autre rive, que nous vîmes de l'autre côté de la rivière et à une petite distance l'avant-garde d'Espartéro, qui nous avait poursuivis à marches forcées, sans bagages, avec l'élite de ses troupes; son infanterie était placée dans des voitures, ou en croupe des cavaliers.

M. de Rahden fit détacher à la hâte les clefs de la charpente du pont, qui par ce moyen, ne se trouvant plus retenu, continua son chemin comme il était venu, en flottant par poutres séparées. Cet événement presque miraculeux s'explique facilement : les bois que l'on tire pour la construction navale des forêts de Molina et Cifuentès sont jetés dans le fleuve et abandonnés à son cours : il

pârait que plusieurs jours auparavant, ils s'étaient amassés et arrêtés plus haut; ils avaient repris leur cours cette nuit même, et s'étaient de nouveau arrêtés à l'endroit où nous bivouaquions.

Lorsque les premiers soldats ennemis arrivèrent au bord du Tage, il ne s'y trouvait plus un seul morceau de bois, et rien ne troublait la surface claire et limpide du fleuve.

Au bout de deux heures nous continuâmes notre marche, en passant par Tajuna, devant Pualès, où se fit la halte du quartier-général pour cette nuit. Le 12, nous nous remîmes en marche à six heures du matin, et au bout de trois heures nous fîmes notre entrée à Arganda, ville assez considérable, à trois lieues de Madrid. L'enthousiasme avec lequel nous y fûmes reçus, dépassait encore tout ce que nous avions vu jusqu'alors. Ces moments resteront éternellement gravés dans ma mémoire, quoique je ne saurais trouver de paroles pour les décrire, car des

souvenirs tristes se rattachent aussi à ce tableau enchanteur. Chacun de nous paraissait un nouveau messie à ce peuple accouru par milliers : on se disputait l'honneur de nous conduire dans nos logements, de nous mettre à notre aise et de nous servir,

Dans chaque maison on avait préparé un festin ; dans celle où j'étais logé, quatre jeunes femmes rivalisaient à qui nous servirait le mieux : je ne sais laquelle était la plus belle.

A onze heures, le roi entra à Arganda, porté pour ainsi dire par le peuple, plutôt que monté sur son cheval, aux pieds duquel ils se jetaient, couvrant de baisers les mains et les pieds du roi en les trempant de larmes de joie. Les places et les rues étaient tellement remplies que ce n'était qu'avec peine que l'on parvenait à se frayer un passage. La division de Cabrera avança sans obstacle et s'empara de Vallécos, à une lieue de Madrid : deux heures après, l'infant monta à cheval et, suivi d'un escadron, s'élança au

galop vers la capitale. Nous rejoignîmes Cabrera à Vallécas, et montâmes, bride abattue, sur une petite colline; alors nous vîmes à nos pieds cette fière Madrid silencieuse et morne. Un cri unanime, semblable à celui du pèlerin qui, après avoir erré longtemps dans le désert, aperçoit enfin la terre promise, sortit de nos poitrines. Madrid paraissait si abandonnée, si humiliée, si peu défendue, que nous n'avions qu'à en ouvrir les portes pour en devenir les maîtres. La division de Forcadell, occupa les hauteurs qui forment un amphithéâtre autour de la capitale et la dominent. Quelques escadrons de Cabrera s'avancèrent sur la chaussée jusqu'à environ mille pas de la porte d'Atocha, prirent possession du bureau de la Douane, appelé Cadena del buen retiro. Tout restait encore tranquille; la porte resta fermée, et la ville comme ensevelie dans un profond sommeil. L'air était pur et calme; ce grand tableau était admirablement encadré par la Sierra de Guadarama, des pentes de laquelle le

colossal Escurial semblait contempler l'héritier de son auguste fondateur. Tout à coup les toits, les terrasses de Madrid se peuplèrent, non de soldats, mais d'habitants pacifiques des deux sexes qui tournaient avec curiosité leurs regards vers nous. Les rayons du soleil firent scintiller des milliers de petites étoiles étincelantes, provenant des lunettes dirigées vers nous. Puis on dressa une tente sur le grand balcon du Buen retiro, palais de l'empereur Charles-Quint, et nous pûmes juger par les groupes brillants qui entouraient une dame habillée en bleu de ciel, que la veuve de Ferdinand VII était aussi venue voir les défenseurs de son royal beau-frère. Bientôt la porte d'Atocha s'ouvrit; six escadrons de la garde royale à cheval en sortirent au pas et se placèrent entre nous et la ville : nous nous regardions tranquillement depuis un quart-d'heure, lorsqu'un escadron de grenadiers à cheval s'avança de la grande route et accepta la charge. Madrid et notre armée étaient spectateurs de

cette escarmouche. L'escadron del Turia qui se tenait devant la douane, s'avança vers les grenadiers et ces derniers furent culbutés par la violence du choc. Je n'oublierai jamais leur colonel qui caracolait négligemment devant ses cavaliers ; son cheval blanc comme neige s'abattit et on le fit prisonnier avec seize autres cavaliers et un officier ; le reste tourna bride, et la porte d'Atocha devint le refuge des fuyards. A ce petit épisode succéda un nouvel armistice. Plusieurs de nous s'avancèrent jusqu'à cinquante pas des murs ; quelques boulets sifflèrent dans l'air, mais nous en restâmes là. L'ennemi ne nous attaqua pas, nous n'avancions point et les heures s'écoulaient. Nous arrêtâmes un courrier que la reine Christine envoyait à Espartéro, à Alcalá de Hénarès ; une lettre autographe de la reine dépeignait sa peur et la faiblesse de Madrid, où il ne se trouvait que la milice bourgeoise et les six escadrons pour nous faire face. Une foule d'espions et d'amis que nous avions à Madrid nous affirmèrent tout



cela, parlèrent en outre de l'agitation du peuple mécontent de la régence, et du grand nombre de royalistes qui se trouvaient parmi les habitants. Ils n'avaient qu'une crainte, celle de savoir si Charles V tiendrait un compte sévère, ou s'il pardonnerait à tous ; si ses soldats entreraient à Madrid en libérateurs, ou s'ils la traiteraient en vainqueurs. On n'avait rien fait : aucune proclamation, aucune promesse royale, à laquelle tout le monde aurait cru, aucun indice d'une amnistie générale n'était venu rassurer les esprits. Si Charles V avait engagé sa parole royale comme premier chevalier du royaume, personne, pas même les républicains et les anarchistes les plus exaltés, n'en auraient osé douter un instant : et c'est pourtant une chose aussi importante qui avait été négligée.

Le roi resta à Arganda ; il n'a pas même vu sa capitale. Les troupes campèrent devant Madrid : chaque minute devenait une heure, et ce 12 septembre 1837, qui aurait

pu donner une autre face à la moitié du monde, s'est placé dans les fastes de l'histoire comme l'exemple inouï de la plus amère déception. Cabrera ressemblait à un lion en fureur ; il conjurait l'infant de donner l'assaut sans plus tarder, et de n'en instruire le roi que lorsque la ville serait prise. On envoya aide-de-camp sur aide-de-camp au camp royal pour obtenir le consentement si ardemment désiré. Enfin, à huit heures du soir arriva l'ordre de retirer tous les avant-postes et de s'en retourner à Arganda !

V.

Retraite jusqu'à Alcarria. — Les chefs des bandes de la Manche. —  
Prise de Guadalajara. — Combat d'Aranzuègue. — Retraite à  
travers la nouvelle et vieille Castille. — Passage du Duero près  
Gormaz. — Jonction avec Zaraitégui et combat d'Aranda de  
Duero. — Entrée dans les Pinarès. — Le curé Mérino. —  
Bataille de Retuerta. — Division du corps expédition-  
naire. — Excursions dans les Pinarès. — Marche  
jusqu'à Casa de la Reina. — Journal de Moréno. —  
Ma séparation d'avec l'infant et mon retour  
jusqu'à Estella.

( *Du 13 septembre, au 21 octobre 1837.* )

Vers minuit toutes les troupes étaient con-  
centrées autour d'Arganda et attendaient  
avec impatience de nouveaux ordres. On  
croyait encore généralement à une prochaine  
entrée à Madrid. Déjà les officiers quartiers-  
maîtres (Aposenta odrès) avaient distribué  
des billets de logement aux généraux et aux

aides-de-camp, afin d'éviter tout désordre lors de l'entrée. Le palais de Villa Hermosa m'avait été assigné pour demeure. Mille versions diverses circulaient sur les causes du retard qu'éprouvait notre entrée. On disait que la journée avait été trop avancée, que le roi en personne voulait se mettre à la tête des colonnes. Dans les anti-chambres du palais on se disputait pour savoir si le roi entrerait à cheval ou en voiture; quel serait son costume; qui occuperait les premiers rangs autour de sa personne : on parlait des grâces, des avancements qui devaient être distribués; on désignait les ambassadeurs qui devaient être envoyés aux Cours étrangères. M. de Corpas, qui se voyait déjà chef du ministère, s'occupait, dans son petit cabinet, à dresser une liste de douze personnes qui devaient être décorées de la toison d'or; tout cela se discutait le plus sérieusement du monde, lorsqu'à deux heures du matin on entendit battre la générale dans les rues. Les colonnes royales commencèrent à mar-

cher dans une direction opposée à celle de Madrid, vers les hauteurs situées entre le Tage et la Fajuna qui forment la contrée la plus fertile de la Castille, appelée l'Alcarria. Mon ami et frère d'armes, le général de Rahden a, dans son intéressant ouvrage, que j'ai déjà mentionné, émis l'opinion que si l'infant, au lieu du colonel Gaëte aide-de-camp de Cabrera, avait envoyé ses propres aides-de-camp au roi, pour demander l'autorisation d'entrer à Madrid, il n'aurait point éprouvé de refus, et que dans ce cas Moréno aurait dû se soumettre à la volonté royale. A cette époque j'avais l'honneur d'être aide-de-camp de S. A. R. et je ne puis partager cette opinion, ayant appris par une personne qui faisait partie du conseil secret, tenu le 12 dans le cabinet du roi pendant l'absence de l'infant, que Moréno et Arias Teijeiro, qui ordinairement étaient d'avis divers, s'étaient malheureusement entendus à cette occasion pour s'opposer à l'entrée à Madrid, alléguant qu'il fallait livrer bataille à Espartéro avant

de risquer une démarche aussi décisive, son armée étant trop près de la capitale et pouvant nous forcer d'en sortir, ce qui aurait été du plus fâcheux effet. C'est ainsi qu'après de longs débats auxquels le roi s'était abstenu de prendre part, et pendant que nous étions devant la porte d'Atocha, la décision fut prise qui nous éloigna pour toujours de Madrid.

Après cinq heures de marche nous nous arrêtàmes à Mondéjar, ville principale de ce canton. Le peuple ne croyait pas encore à notre retraite : nous-mêmes considérant la position avantageuse où nous nous trouvions, étions persuadés qu'on ne l'avait choisie que pour livrer bataille à Espartéro, qui se trouvait toujours à Alcala de Hénarès. Cependant beaucoup d'entre nous étaient persuadés que si le roi était entré à Madrid et s'était entendu avec la reine Christine, Espartéro serait entré en négociations et aurait accepté les offres brillantes qu'on lui aurait faites.

La fertile Alcarria, qui jusqu'alors avait

été épargnée par la guerre, pouvait pendant longtemps suffire aux besoins d'une armée. Le peuple, comme dans toute la Castille, était porté pour la cause royale ; tous les jours de nombreuses troupes de volontaires venaient se joindre à nos colonnes. Beaucoup d'entre eux étaient munis d'armes, d'autres désarmaient les gardes nationaux des lieux environnants pour s'en procurer. Les chefs de bandes de la manche seuls ne se montraient pas : ils craignaient sans doute les réprimandes du roi, qui avait reçu de nombreuses plaintes sur les vexations qu'ils exerçaient sur les habitants, et même sur ceux qui nous étaient dévoués ; ils craignaient surtout d'être incorporés dans nos escadrons. Leur principale occupation consistait à dévaliser les diligences, à intercepter les convois, à piller les caisses des impôts et des douanes. Les vastes plaines de la Manche et de la province de Tolède étaient les théâtres de leurs hauts faits ; quelquefois ils se hasardaient dans d'autres contrées et étendaient

leurs excursions jusqu'en Estramadure ou en Andalousie, où cette manière de guerroyer fut imitée dans la Sierra de Badajoz et les quatre provinces de l'Andalousie, par des bandes qui commençaient à s'y former. Elles ne se composaient que de cavalerie, et la plupart comptaient de quarante à cent chevaux. Quoique le chef le plus puissant de ces bandes, don Vincente Rugiéros, surnommé *Palillos el Padre* (pour le distinguer de son fils), eût été récemment élevé au rang de brigadier et commandant en chef de la Manche, les autres chefs agissaient séparément, chacun de leur côté, comme bon leur semblait, de même qu'au moyen-âge; ils n'accordaient point de merci et n'en obtenaient aucune; dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ils ne devaient compter que sur eux-mêmes, aussi se partageaient-ils les fruits de leur butin. Palillos, qui, réuni à son fils, commandait à huit cents cavaliers, avait adopté un genre tout-à-fait propre à cette manière de combattre. Lorsqu'il parcourait



une plaine qu'il se proposait de mettre à contribution, il divisait ses cavaliers par troupes de trente à quarante hommes; ils occupaient tous les villages sur un espace de huit à dix lieues carrées. Chaque paysan devait pourvoir aux besoins d'un homme et de son cheval, et le village était forcé de payer à Palillos la somme de contribution qui était cotée sur le cadastre Christinos : lui-même s'établissait dans un presbytère au centre du pays ainsi envahi. Aussitôt que ses cavaliers entraient dans un village, défense était faite de sonner les cloches. Une sentinelle placée sur le clocher observait tout ce qui se passait à une grande distance; des signaux convenus donnés par des coups de cloche établissaient une ligne télégraphique qui avertissait Palillos avec promptitude de l'approche de l'ennemi et lui servait à donner ses ordres. Une surprise était impossible, car quelques sons de cloche suffisaient pour avertir tous les cavaliers disséminés dans le pays et pour leur faire prendre la fuite. Le

vieux chef attaquait rarement, lors même que le petit nombre d'ennemis lui offrait une chance certaine; mais son esprit entreprenant reprenait toute son activité lorsqu'il s'agissait d'arrêter quelque courrier. Lui, son fils et ses lieutenants Xara, Oréjita, Padre Eterno, me rappelaient les Zampa, les Fra Diavolo de nos théâtres. Leur costume convenait parfaitement à leur rôle. Un chapeau haut et pointu de velours noir, orné d'une infinité de boutons, de médailles, de boucles et d'un petit plumet noir, ombrageait un visage encadré dans d'immenses favoris. Ils portaient une jaquette courte garnie de cinq rangées de Pésètes (Francs) : quelques chefs renchérisaient encore sur ce luxe, en portant à la place des Pésètes, des doublons. Une large ceinture noire qui contenait quarante cartouches, un poignard, une paire de pistolets (une autre paire trouvait place dans la poche de la jaquette), des culottes courtes de velours noir, des guêtres de cuir brun, des souliers auxquels étaient

attachés d'énormes éperons, un large sabre, plus encore une paire de pistolets dans les fontes de la selle et un ou deux tromblons chargés d'une douzaine de balles : voilà en quoi consistaient le costume et l'équipement de messieurs les *Partidarios Manchegos*. Ils montaient presque tous de forts étalons dont les hennissements les trahirent souvent dans leurs expéditions nocturnes.

Nous vîmes peu de ces gens lors de notre séjour à Mondéjar, mais les recrues venues des environs furent si nombreuses, que lorsque l'infant passa une grande revue, les bataillons castillans comptèrent mille hommes de plus qu'à l'époque de notre passage de l'Arga.

Le 15 nous apprîmes que Zariatégui avait quitté l'Escurial, traversé la Sierra de Guadarama, et s'était retiré dans la direction de Valladolid. Cette nouvelle produisit une impression fâcheuse et excita des murmures. Il devenait impossible de se réunir au corps de Zariatégui et d'entreprendre une opération

combinée sur Madrid. On se consola cependant bientôt, avec ce sans-souci espagnol qui semble être le fond du caractère national. Une fois qu'ils avaient prononcé leur *nimporta*, tout semblait oublié.

Le 16 au matin nous quittâmes Mondéjar et fîmes cinq lieues jusqu'à Chilocches où nous passâmes la nuit. Le lendemain les hauteurs, qui, des deux côtés, entourent Guadalajara, furent garnies de troupes royales, et les avant-postes placés sur les rives du Hénarès, à un quart de lieue de Guadalajara. A 11 heures, au moment où l'on célébrait l'office divin en l'honneur de Notre-Dame de-Douleurs, nous reçûmes la nouvelle que les colonnes d'Espartéro s'avançaient sur la grande route d'Alcala. Nous courûmes sur les hauteurs où nos troupes bivouaquaient, mais ne pûmes pas apercevoir l'ennemi. La division de Forcadell et quatre bataillons navarrais sous les ordres de Sanz, se tenaient dans un bois d'oliviers à la portée du cañon de Guadalajara dont la citadelle nous envoyait de temps

en temps un boulet. Cabrera, Forcadell et Arroyo passèrent le Hénarès pour reconnaître le plat pays entre Cavanillas et Marchamalo. Lorsque nous eûmes acquis la certitude que l'ennemi n'était pas proche, on envoya le colonel Cypryan Fulgosio, comme parlementaire à la ville, mais la garnison du fort le reçut à coups de fusil. Dans l'après-dinée quelques troupes ennemies se portèrent entre le Hénarès et les murailles de la ville à cinquante pas de nos avant-postes. Sanz demanda plusieurs fois l'ordre de les attaquer, mais il lui fut refusé. Nous restâmes ainsi toute la journée dans l'inaction. Devant nous s'étalait la belle ville de Guadajara. Le palais du duc de l'Infantado dominait tous les autres bâtiments : cette habitation, vraiment royale est si grande, qu'elle forme à elle seule une petite ville. Nous ne pouvions cacher notre mécontentement de nous trouver pour la troisième fois devant une grande ville sans qu'il nous fût permis d'y entrer. Cabrera témoignait hautement le

sien. Comme chef du corps qui formait constamment l'avant-garde, il était resté presque indépendant de Moréno. A la nuit tombante il rassembla quelques-uns d'entre nous et demanda à Sanz, s'il voulait entrer dans la ville ; celui-ci alléguant sa position subordonnée, s'y refusa. Nous désirions tous trop cette entrée pour la déconseiller. A minuit la compagnie de grenadiers du 1<sup>er</sup> bataillon de Tortosa, se glissa jusque sous les murailles de la ville dans laquelle les troupes ennemies s'étaient retirées. Elle surprit un poste, une petite porte fut ouverte, et en peu d'instants un bataillon entra dans la ville et s'empara à l'intérieur d'une des portes principales. A deux heures les divisions Forcadell et Llagostera entrèrent à Guadalajara. Lorsque le jour commença à poindre, Cabrera, couvert de son manteau blanc, était sur le balcon de l'hôtel de ville. Ses troupes étaient rassemblées sur la place et sa musique de janissaires éveillait, par des sons guerriers, les dormeurs. L'étonnement des habitants

fut grand ; ils s'abstinrent de toutes démonstrations, craignant sans doute de subir le sort des malheureux habitants d'Arganda, qui expièrent cruellement, après notre retraite, l'enthousiasme qu'ils nous avaient témoigné. Cabrera fit abattre l'inscription : « Viva Isabel II ! plaza de la constitucion, » qui se trouvait au-dessus du balcon de l'hôtel-de-ville. Cependant notre joie fut de courte durée, car à sept heures du matin on signala l'approche de l'ennemi et l'ordre fut donné de quitter Guadalajara. A peine les derniers soldats de Cabrera avaient-ils quitté la ville que l'avant-garde d'Espartéro entra par la porte d'Alcala. Des hauteurs nous voyions la grande route couverte d'ennemis. Nous apprîmes par nos espions que ce n'était pas le corps entier d'Espartéro, mais seulement une colonne de cinq à six mille hommes commandée par un commandant inférieur. Espartéro était resté à Alcala avec le gros de son armée. Lorsque cette nouvelle parvint à l'état-major, nous nous attendîmes à rece-

voir l'ordre de passer le Hénarès pour couper la colonne ennemie du corps principal. Notre position sur les hauteurs était si favorable que la défaite de l'ennemi aurait été certaine; mais ce plan ne fut pas adopté. Après une heure d'attente sur les hauteurs à portée du canon de l'ennemi, nous nous retirâmes par Chilvechès à Aranzuèque où nous arrivâmes le soir. A onze heures nous nous remîmes en route dans le plus profond silence, traversant Valdarachas, El Pozo, Santorcaz, Anchuelo : nous nous avançâmes jusqu'aux hauteurs de Zuléma, vis-à-vis de Alcala de Hénarès avec l'intention de surprendre l'ennemi. Pendant ce temps la colonne détachée sur Guadajara était retournée au corps principal : Espartéro avait donc une armée qui, réunie au corps de Lorenzo, se composait de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de deux mille hommes de cavalerie, dont la moitié était campée dans la plaine entre Alcala et les hauteurs de Zuléma, c'est-à-dire, en face de nous. Pour rendre la surprise projetée en-



core plus impossible, on avait traîné à notre suite tous les bagages de la cour, le train, etc. de façon qu'à une demi-lieue de distance l'ennemi avait pu entendre les cris des muletiers, le hennissement des chevaux qui trahissaient notre approche. Lorsque la tête de la colonne royale arriva sur les hauteurs de Zuléma, on vit l'ennemi rangé en ordre de bataille devant nous. Après une heure de débats, la retraite fut ordonnée. A quatre heures du matin elle s'effectua avec assez d'ordre jusqu'à El Pozo où l'on prit deux heures de repos. Ici l'ennemi nous atteignit. Dans un pays découvert, avec des troupes harassées, nous ne pouvions opposer qu'une bien faible résistance. L'infanterie se retira en échelons jusqu'à Aranzuèque, et la cavalerie fut opposée aux attaques de l'ennemi : celle-ci, mal commandée par le brigadier Delpau, au lieu de le charger vigoureusement et d'empêcher sa formation, se replia précipitamment et augmenta encore le désordre dans notre infanterie. A Aranzuè-

que on fit halte et on occupa les hauteurs voisines. Cet endroit est situé au pied d'une chaîne de montagnes, dont elle est séparée par la Fajuna et un étroit terrain plat. Depuis trois quarts d'heure l'ennemi avait cessé de nous poursuivre ; mais à peine avait-on commencé à débrider les chevaux, qu'on l'aperçut de nouveau à l'entrée de l'étroite vallée dont nous occupions le fond : il en occupait toute la largeur et se préparait à nous attaquer de trois côtés. Nous passâmes à la hâte le petit pont qui sépare Aranzuèque des collines. Une frayeur panique semblait s'être emparée du plus grand nombre. La dernière compagnie qui défilait fut postée sur le pont, lorsque la cavalerie ennemie entra dans Aranzuèque. Le train et les équipages furent hors de la portée du canon dans une gorge étroite ; ils se rendirent ensuite à Carabana. Notre cavalerie fut rangée sur un petit plateau uni qui s'étendait de la vallée jusqu'au pont, et quelques bataillons furent échelonnés sur les hauteurs qui dominant la rivière.

L'ennemi s'avança, mais il fut repoussé par plusieurs charges de cavalerie ; il se borna à établir une batterie devant l'église d'Aranzuèque qui était le point le plus élevé, et à lancer quelques bombes sur nos positions que nous maintînmes jusqu'au soir. Nous nous retirâmes ensuite à Hueba où nous nous arrêtâmes quelques heures. Espartéro bivouaqua à Aranzuèque.

Le 20, de grand matin, nous continuâmes notre route. La division de Cabrera devait former l'arrière-garde ; mais lorsque la colonne eut quitté Hueba, il tourna subitement à droite, traversa le Tage, et se dirigea à marches forcées vers son pays natal. On a accusé Cabrera de s'être rendu coupable en abandonnant ainsi le roi. Je ne puis émettre de jugement sur ce fait, ignorant s'il a agi dans cette occasion, avec ou sans le consentement royal ; mais, ce que je puis affirmer, c'est que ni l'infant, ni Moréno n'étaient instruits de cette séparation. Le résultat cependant en fut favorable, puisqu'il occasionna la

division des forces de l'ennemi dont une partie considérable se mit à la poursuite de Cabrera. Je crois aussi qu'un plus long séjour parmi nous, n'aurait pu donner une tournure aux opérations ; sa présence n'aurait pu conjurer la sinistre destinée qui planait sur nous, depuis notre retraite de devant Madrid. Il aurait partagé nos défaites, il aurait été obligé de passer avec nous l'Ebre, et par là il aurait perdu toute l'influence qu'il possédait en Arragon et à Valence. Il retourna dans ces provinces justement à temps pour empêcher qu'elles ne se désorganisassent, et que les forces royales ne se débandassent. La campagne de 1838 a prouvé avec quel éclat il remplissait sa tâche en Arragon, pendant que rien ne se faisait sur l'ancien théâtre de la guerre. Une fatalité toute particulière semblait s'attacher à Cabrera et à ses lieutenants, chaque fois qu'ils réunissaient leurs forces à celles du corps royal expéditionnaire. Lorsqu'en 1836 il fut obligé de se joindre à Gomez, il revint en fugitif accompagné seu-

lement de quelques cavaliers. Sa coopération avec l'expédition royale venait de lui être également fatale, et lorsqu'en 1838 don Basilio Garcia, commandant général de la Castille et de l'Estramadure lui demanda le secours d'une division, le malheureux Fallada qui la commandait fut battu dans les montagnes de Grenade ; son corps d'armée dispersé, et lui-même fait prisonnier et fusillé.

Après l'éloignement de Cabrera, notre colonne se composait de six mille cinq cents hommes d'infanterie et de cinq cents hommes de cavalerie. On ne pouvait songer à quelque entreprise sérieuse avec des forces aussi minimales : les continuelles marches et contre-marches avaient tellement harassé hommes et chevaux, qu'une dissolution prochaine était à craindre. Pendant notre halte momentanée à Fendilla, le sommeil s'était tellement emparé des soldats, que plusieurs restèrent endormis dans leurs quartiers et furent faits prisonniers par l'ennemi. Le général Sanz, séparé de sa division et réveillé au dernier la Pajuna près de Forrecoadrada, et prison-

moment, se sauva comme par miracle lorsque l'ennemi entrait déjà dans la maison.

Il erra pendant cinq jours dans les montagnes, et ce ne fut qu'à l'aide d'un bon guide qu'il parvint à rejoindre la colonne royale. La chaleur était excessive, l'épuisement si grand que, lorsque par un empêchement quelconque la marche de la colonne était arrêtée un instant, les soldats s'endormaient debout, ou tombaient à terre, vaincus par la fatigue et le besoin de sommeil. Nous traversâmes Fuente la Encina, Penalver, Yruest, Valhermoso de Fajuna et Archilla jusqu'à Brihuaga, où nous arrivâmes exténués de fatigues. L'ennemi nous avait suivi jusqu'à Fendilla. Brihuaga est une ville fabricante assez considérable, située sur la Fajuna. Cet endroit rappelle deux journées célèbres dans l'histoire d'Espagne. En 1713, Charles d'Autriche, plus tard empereur, y fut battu par le général de Philippe V; et en 1823 le général Bessières remporta à Brihuaga une grande victoire sur les troupes

constitutionnelles. Notre présence ne devait pas être signalée par une troisième victoire des armes royales. A peine commencions-nous à prendre quelque repos que l'on entendit battre la générale dans les rues. Le bruit se répandit que l'ennemi était à une demi-lieue. Nous nous hâtâmes de quitter la ville et d'atteindre un petit plateau qui la domine. Nous y restâmes deux heures, et, à la brune, lorsque l'ennemi commença à établir ses bivouacs sur les hauteurs, nous nous remîmes en marche du côté du nord-ouest, et allâmes par Oméda del Estrenne, jusqu'à Cifuentès où nous arrivâmes à trois heures du matin : nous nous y reposâmes cinq heures. Je me rappelle que dans cet endroit, nous trouvâmes de grandes provisions de poisson mariné (escabéchado) qui est un article de commerce pour cette ville. Je ne crois pas qu'il en soit resté beaucoup après notre départ. Après avoir quitté Cifuentès nous traversâmes le nord de l'Alcarria, passâmes la Fajuna près de Forrecuadrada, et primes

un chemin de traverse jusqu'à Renalès, petit village en ruines appuyé contre une montagne, et près duquel nous bivouaquâmes. Une pluie d'averse nous obligea de chercher un refuge sous ces misérables chaumières. Je m'étais établi dans une des moins dégradées, l'essayai de dormir lorsqu'un grand bruit m'éveilla. Je vis alors, à ma grande surprise les quatre jambes d'une mule sortant du plafond percé : le pauvre animal était resté suspendu sur une poutre, et l'on eut bien de la peine à la faire sortir saine et sauve de cette périlleuse position. Son conducteur l'avait fait entrer au grenier qui était de plein pied avec le penchant de la montagne.

Notre position commençait à devenir des plus critiques ; des mutineries se déclaraient parmi les bataillons qui menaçaient de se débander si on ne mettait pas promptement un terme à leurs misères. L'ennemi qui avait passé la dernière nuit à Brihuaga continuait à nous poursuivre ; nous nous attendions à chaque instant à être attaqués ; dans ce cas



la victoire lui aurait été facile et la dispersion complète de la colonne royale très certaine. Heureusement qu'il ne put nous atteindre. Nous pénétrâmes, par Cortès et Luzaya dans la chaîne de montagnes, qui unit la Sierra Ministra avec la Sierra de Solorio, et nous nous arrêtâmes à Alcoleo del Pinal. Nos avant-postes, qui étaient placés sur la grande route de Sarragosse à Madrid, arrêtèrent la diligence dans laquelle se trouvaient trois officiers anglais, envoyés à Madrid, et au quartier-général d'Espartéro, comme commissaires militaires par lord Palmerston. C'était le colonel Lacy, le capitaine Montgomery et le lieutenant Crafton. Les uniformes, les armes qui se trouvaient dans leurs bagages, et plus encore leurs passeports, constataient leur qualité de militaires : ils étaient donc, d'après les lois de la guerre, légalement nos prisonniers. Malgré cela, le roi ordonna qu'ils fussent immédiatement mis en liberté. Ils signèrent la promesse de ne pas prendre les armes tant que durerait la

lutte des deux partis qui se disputaient alors la couronne d'Espagne. On leur rendit leurs bagages, et le même jour, ils continuèrent leur route vers Madrid. Nous allâmes jusqu'à Bujarrabul. Tout l'après-midi l'ennemi avait été en vue, mais il semblait ne pas vouloir nous attaquer ; il entra à Alcoléa quelques instants après que nous l'eûmes quitté, et il campa la nuit à une demi-lieue de nous.

Le 24 nous nous mîmes en marche à deux heures de la nuit et arrivâmes au lever du soleil à Salinas de Ymau, où nous arrêtâmes les employés des impôts Christinos et trente-quatre mulets chargés de sel. Après quelques instants de repos, nous allâmes jusqu'à Atienza, ville assez considérable située sur le penchant de la Sierra de la Sillas, qui sépare la nouvelle Castille de la vieille. Ici les troupes reçurent du vin et des vivres en abondance, mais peu d'heures de repos purent leur être accordées, la présence de l'ennemi ayant été signalée à six heures du soir : c'était Espartéro avec onze cents hommes d'infan-

terie et mille hommes de cavalerie, qui nous suivait pendant que Lorenzo, qui s'était détaché de lui le matin avec quatre mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, prenait, par Lomosierra, la route de la vieille Castille.

Nous nous enfonçâmes dans les montagnes et bivouaquâmes près d'un misérable village appelé Canamarès, situé au bord d'un ruisseau, et dont les huttes ressemblaient plutôt à celles des insulaires de la mer du Sud qu'à des habitations d'hommes civilisés. Il ne fut pas possible de s'y procurer de nourriture. J'avais heureusement avec moi quelques tablettes de chocolat que je voulais faire cuire ; j'envoyai mon ordonnance, joyeux enfant de la Raija, chercher de l'eau ; après avoir été longtemps absent, il revint trempé jusqu'au cou : il était tombé dans le ruisseau, et avait manqué s'y noyer.

Les officiers allemands rassemblés autour de mon feu, ne purent s'empêcher de rire à l'aspect de ce pauvre garçon tremblant de froid. C'était un véritable espagnol, fils d'un

capitaine de guérillas : il unissait l'attachement et la plus grande soumission envers moi, une grande fierté de caractère et un courage à toute épreuve. Il me rappelait souvent les palikades dont parle le prince de Püchler, dans le dernier volume de son pèlerinage en Grèce.

Le lendemain nous allâmes de bon matin jusqu'à Campisabolas où nous nous arrêtâmes cinq heures, tandis que l'ennemi, toujours à notre poursuite, entra à Atienza. Nous apercevions souvent la tête de sa colonne, il n'inquiéta cependant aucunement notre marche. Nous partîmes et passâmes la frontière de la vieille Castille et atteignîmes Caracèna, petit village situé dans une gorge, dominé par un grand château-fort en ruines. Cette position désavantageuse, en face de l'ennemi, nous donna des inquiétudes pour la nuit suivante. Le nom du lieu Caracèna (cher souper) n'était pas de bon augure, cependant l'ennemi ne nous inquiéta pas, et il bivouaqua à une demi-lieue de nous. On avait

peine à s'expliquer cette poursuite prolongée d'un ennemi dont les forces étaient aussi supérieures aux nôtres. A quatre heures nous continuâmes tranquillement notre marche par Carascosa et Fresno jusqu'aux bords du Duéro; en face de nous planaient du haut d'une haute montagne les grandes et admirables ruines du château de Gormaz, dont l'aspect réveilla dans mon cœur allemand le souvenir des temps chevaleresques, si bien célébrés par le poète Uhland. Nous traversâmes le pont qui fut barricadé et campâmes pendant sept heures près du village de Gormaz. Je mis ce temps à profit pour gravir la montagne et visiter le château. Ses ruines imposantes témoignent encore de son ancienne splendeur. De larges fossés, de hauts remparts l'entourent; sept portes latérales et deux portes principales y donnent entrée; une tour placée sur un rocher avancé domine toutes les hauteurs boisées environnantes. Il y a quatre cours dont l'une est si grande que deux bataillons pourraient y

manceuvrer à l'aise ; d'immenses souterrains dont l'un descendait jusque sous le Duéro et conduisait à la rive opposée. Ces murailles, construites en blocs de Basalte et de marbre rouge, paraissaient devoir braver l'éternité, et pourtant elles n'offraient plus que des ruines ! Heidelberg, Chambord et Warwick, les plus grands châteaux de trois pays, s'ils étaient réunis, n'égaleraient pas encore en étendue celui de Gormaz. J'étais monté sur le créneau le plus élevé, ma vue plongeait d'un côté sur les Sierras des deux Castilles, et de l'autre jusqu'aux plaines du bas Arragon, lorsque je découvris à mes pieds un nuage de poussière qui s'approchait rapidement. A l'aide de ma lunette d'approche je pus distinguer la colonne ennemie arrivant par le chemin de Fresno. Il était une heure lorsqu'elle arriva au pont du Duéro, mais elle ne se hasarda pas à le passer, occupé qu'il était par nous. Elle se rangea en ordre de bataille dans la plaine qui n'était séparée de nous que par le Duéro, elle manœuvra

pendant deux heures avec une précision qui rappelait les pacifiques parades. Don Diégo Léon, aujourd'hui comte de Belascoain, frère de celui qui périt à Huesca, la commandait : il montait un cheval anglais noir et portait un bel uniforme de hussard bleu et blanc. Plusieurs aides-de-camp se mirent à la recherche d'un gué qu'ils ne purent trouver. De notre position inattaquable, nous regardions tranquillement tout ce qui se passait, ensuite je me rendis avec quelques officiers à un quart de lieue, à Quintano de Gormaz, où le curé de l'endroit nous donna un excellent dîner. Il avait été aumônier d'Iturbide lorsque celui-ci, sous le titre d'empereur Augustin I<sup>er</sup> régnait sur le Mexique; il nous raconta beaucoup de choses concernant cette grandeur éphémère. Aux abords du soir nous retirâmes nos troupes de leur position au bord du Duéro et allâmes par Osma à Burgo de Osma, ville considérable où nous passâmes la nuit. Le chapitre métropolitain nous reçut à mer-

veille. L'infant établit son quartier-général chez le doyen. Nous fûmes logés dans les maisons des chanoines qui nous accueillirent de la manière la plus hospitalière, ceux-là surtout qui, ayant reçu leurs patentes de Madrid, pouvaient en éprouver quelques désagrémens ; mon hôte était dans ce cas. Lorsque je revins à minuit du souper de l'infant, je trouvai la table mise, et, malgré mes protestations, je fus obligé de faire honneur à l'excellente cuisine du bon chanoine.

Après notre départ de Gormaz, l'ennemi abattit nos barricades, traversa la rivière et s'établit à une lieue de nous, à Osma. Le roi qui n'avait pas voulu s'arrêter à Burgo de Osma, était allé à Berzosa, situé à deux lieues plus loin et que nos colonnes traversèrent le lendemain matin. La marche fut continuée par Villalva, la Torre, Casanova, jusqu'à Pennaranda. Là nous reçûmes la nouvelle de la prise de Valladolid par Lorenzo. Zaratégui avait été obligé de quitter cette ville en toute hâte et d'y laisser une grande partie de



son train. On ne put savoir au juste l'endroit où il s'était retiré; la version la plus probable était qu'il était entré à Aranda de Duéro; cette nouvelle se confirma. Le lendemain à dix heures nous dirigeâmes notre marche vers ce dernier endroit; arrivés à Quemada nous rencontrâmes le colonel de cavalerie Balmaseda envoyé par Zaratiégui pour nous apprendre qu'il était attaqué par l'ennemi à Aranda et défendait le pont. Nous hâtâmes notre marche et l'on expédia en avant quelques aides-de-camp pour observer l'état des choses. Zaratiégui avait proposé que notre colonne se dirigeât de suite sur le Duéro, le traversât à un gué qu'il désignait et tombât ensuite sur les derrières de l'ennemi. Cet excellent plan, qui aurait fait tomber la colonne de Lorenzo entre nos mains, avant qu'Espartéro qui le suivait ait pu arriver à son secours, ne fut pas adopté; nous continuâmes à suivre la rive droite laissant ainsi le champ libre à l'ennemi. Zaratiégui entretemps avait barricadé le pont, fermé la porte, et garni les toits et les

fenêtres de toutes les maisons de soldats, qui dirigeaient un feu meurtrier sur l'ennemi. Celui-ci, obligé de renoncer à l'attaque, se retira après une perte considérable dans la direction de Pénafiel. Zaratiégui fit alors démolir ses barricades et se mit à sa poursuite avec toute sa cavalerie et une batterie de 6 et de 8. Dans cet instant, les aides-de-camp envoyés par l'infant le rejoignirent, et, comme il apprit que son plan n'avait pas été suivi, il jugea une plus longue poursuite de l'ennemi inutile et rentra avec ses troupes à Aranda.

La colonne de Zaratiégui se composait de 4,500 hommes d'infanterie, de 600 hommes de cavalerie et de 6 pièces d'artillerie. Il avait occupé successivement plusieurs grandes villes, avait fait équiper ses troupes à Valladolid et avait fait battre monnaie à Ségovie. A Saint-Ildefonse (la Granja) il avait fait jouer les grandes eaux pour l'amusement de ses soldats, et établi un instant son quartier-général sous les immenses voutes de l'Escurial; il avait bivouaqué en face de Ma-

drid. Lui aussi avait eu ses journées mémorables, mais quoique forcées à faire une retraite, ses troupes n'avaient pas eu à souffrir de tant de privations et de misères de tous genres, que les nôtres. Aussi leur apparence était-elle brillante en comparaison de celle des hommes de la colonne royale qui, au moral comme au physique, étaient pitoyables. Sa cavalerie était parfaitement montée et équipée; son infanterie était habillée à neuf, et ses officiers, qui avaient reçu leur solde, avaient eu le temps de se faire faire, à Valladolid, d'élégants uniformes.

Si l'on avait su profiter, de la manière dont je l'ai dit plus haut, de notre jonction avec Zaratiégui, on aurait pu réparer les pertes que nous avons essuyées pendant la dernière semaine, mais rien n'ayant été exécuté il nous restait encore deux plans à suivre. Le premier proposé par l'infant était de nous rendre de nouveau à marches forcées par Ségovie et Saint-Ildefonse dans le voisinage de Madrid, ayant soin cette fois d'occuper la Sierra de la Guadarama. Arrivé à l'Escurial

le roi aurait adressé à la capitale des proclamations , et par cette seconde approche , le prestige, qui s'attachait dans le principe à ses armes et qui s'était évanoui dans les derniers temps, se serait ranimé. Ce plan hardi et chevaleresque était peut-être hasardé.

Zaratiégui et Elio proposèrent une séparation des deux colonnes , ce qui aurait également forcé l'ennemi à diviser ses forces. Ils voulaient de nouveau pénétrer dans les plaines de la nouvelle Castille , tandis que le roi se rendrait dans les Pinarès de Soria et y organiserait un soulèvement général. La présence du chef célèbre de ces contrées , du curé Mérino , serait d'une grande influence en cette occasion. Ces deux projets furent rejetés, le premier comme trop aventureux ; le second fut vivement blâmé par la cour et considéré par beaucoup de courtisans comme une trahison. On reprocha amèrement à Zaratiégui et à Elio de ne pas être restés dans les environs de Madrid, pour tenir la capitale en échec conjointement avec l'expédition royale. C'est en vain que ces deux généraux

prouvèrent que lors du passage de l'Ebre, pendant qu'ils étaient à l'Escurial et après la prise de Ségovie, enfin après la retraite, ils avaient écrit et envoyé des espions au camp royal pour avoir des instructions ; que ces mêmes espions, après avoir attendu plusieurs jours étaient revenus sans apporter d'ordre précis. Lorsque Zaratiégui avait envoyé en Arragon la nouvelle de la prise du château de Ségovie, et qu'en même temps il y ajoutait des pièces de monnaie qu'il avait fait frapper à l'effigie du roi, on lui répondit simplement par une approbation des propositions d'avancement qu'il avait faites, et on lui envoya une grand'croix pour lui et une écharpe de général pour Elio, on lui disait d'agir d'après les circonstances, comme il penserait être le plus favorable au service du roi. Si Zaratiégui et Elio avaient été instruits de l'approche de la colonne royale, ils auraient défendu à outrance leurs positions devant Madrid. Une négligence impardonnable, une inertie incroyable qui présidèrent à toutes

les opérations de ce temps, voilà ce qui causa notre perte, et non Zaratiégui et Elio qui furent indignement calomniés et injustement emprisonnés après notre rentrée dans les provinces. On les laissa languir pendant des mois dans des cachots, parce qu'il avait été impossible de les convaincre du moindre tort. Ces deux généraux appartiennent sans contredit à la catégorie la plus distinguée des hommes qu'a produit la guerre civile; dès son début jusqu'à la fin, ils n'ont cessé de rendre les services les plus signalés et à se montrer les fidèles et loyaux serviteurs du roi. Après avoir eu à leur disposition des moyens puissants; après avoir occupé des villes riches et commandé des armées considérables, ils sont aujourd'hui réduits à languir pauvres et dénués de tout dans un dépôt français. Cela seul prouve leur fidélité. Tous deux sont encore jeunes : Don Juan Antonio Zaratiégui avait été secrétaire de Zumalacarréguy, son ami et son confident. C'est de sa plume qu'étaient sorties ces pro-

clamations éloquentes que le grand général signait de la pointe de son épée victorieuse. Don Juan Elio, le fidèle compagnon de gloire et de souffrance de Zaratiégui, était issu des comtes d'Ezpeleta, une des grandes maisons de la Navarre. Lorsque j'arrivai en Espagne il était brigadier et secrétaire militaire de l'infant. J'eus souvent occasion d'apprécier les grandes capacités de ce jeune officier. Plus tard il devint chef de l'état-major de Zaratiégui.

La jonction avec le corps de Zaratiégui, qui aurait dû être d'un grand avantage pour nos opérations, ne servit qu'à donner un plus vaste champ aux intrigues du camp royal. Ces intrigues, cette zizanie qui causaient la perte du corps expéditionnaire, entraînaient également celle des troupes de Zaratiégui. Elio semblait pressentir ces tristes résultats ; lorsque nous passâmes ensemble à cheval le pont d'Aranda et que je louais la belle tenue de leur corps, il me répondit tristement :  
« Dans peu de semaines il sera en aussi mau-

« vais état que vos colonnes. » — Cette prophétie ne se réalisa que trop tôt !

En attendant on menait joyeuse vie à Aranda, les officiers et soldats célébraient la réunion des deux corps. Toutes les misères passées semblaient oubliées.

La ville est située dans une riche plaine et offrait une abondance de ressources aux soldats ; tout le monde était dans les meilleures dispositions, lorsque le soir l'ordre de départ fut subitement donné. Espartéro s'était avancé jusqu'à Pénaranda. Nous nous dirigeâmes tristement le long de la route de Burgos, et prîmes nos quartiers à Gumiel d'Yzan. Par nos espions nous apprîmes qu'Espartéro avait fait sa jonction avec Lorenzo et Carondelet, que ses forces qui nous étaient opposées, se montaient à 19,000 hommes d'infanterie et 1,800 cavaliers.

A six heures du matin nous quittâmes la grande route et fîmes, après avoir pris quelques instants de repos, à Ginilla, six lieues dans les montagnes. La nuit, nous campâmes



au bord du Arlanga ; peu après notre départ l'ennemi avait traversé Gumiel d'Yzan et se trouvait à Lornia, environ à deux lieues et demi de nous. Nous nous trouvions donc à l'entrée de ces Pinarès, la plus aride contrée de l'Espagne, et où nous attendaient la famine, la misère et des privations de toutes espèces. Les Pinarès divisées en deux parties de Burgos et de Soria, s'étendent du sud-est au nord-ouest de la Vieille Castille. Ce sont de grands espaces montagneux entièrement couverts de pins rabougris, d'où leur vient le nom de Pinarès. Excepté quelques villes situées dans des oasis, on ne rencontre, qu'à de longs intervalles quelques misérables villages situés dans des gorges étroites et quelquefois sur les cimes les plus élevées ; ils sont composés de misérables huttes construites de pierres grossièrement unies, et recouvertes de poutres non équarries et mal jointes, de sorte qu'en même temps la pluie, la lumière et le vent y pénètrent, et la fumée s'en échappe. L'intérieur est infecté de ver-

mine; les habitants de ces misérables contrées sont d'une race d'hommes robuste, presque sauvage, audacieuse, mais ignorants comme des Hottentots. Leurs femmes sont repoussantes de laideur et de malpropreté. Les Pinarès dont les champs pierreux ne produisent que peu de chose dans les années d'abondance, sont tout à fait stériles pendant les années de sécheresse, telles que 1837, et je ne puis m'expliquer encore de quoi ces pauvres gens subsistaient. Je vis de malheureux enfants égrener les fruits des sapins pour les moudre et en faire du pain. Plus loin je vis dans le comté de Paillasse sur les montagnes de la Catalogne, les habitants réduits par suite de la guerre à un tel état de détresse, qu'ils faisaient du pain de glands et de pépins de raisins. Les Pinarès avaient été le théâtre de la guerre et des exploits du célèbre chef de Guérillas Don Jeronimo Merino, curé de Villa Viado. Il n'y a pas un grenadier de l'empire, ni un soldat de l'armée de Wellington dont il ne soit connu.

Mais où son souvenir ne périra pas, c'est dans ces lieux sauvages témoins de ses victoires. Après trente années de calme, sa voix et sa présence seule, conservaient assez de puissance sur les côtes de ces déserts pour les soutenir et les arracher à leur apathie naturelle.

L'apparition de Mérino, toute sa vie, toutes ses actions portent le cachet d'une véritable originalité et d'une forte nature. On chercherait en vain un second individu de cette trempe ; je ne connais que Stoffl et, ce hardi chef de la Vendée qui puisse lui être comparé. Né dans une classe obscure, il commença par être pâtre ; il errait des mois entiers seul avec son troupeau dans les Pinnarès, il passait ses jours et ses nuits sans autre abri que la voûte céleste. C'est ainsi que son corps se bronzait contre les fatigues et que les moindres sentiers, les passes, les ravins de son pays natal lui devinrent tellement familiers, qu'il lui suffisait de regarder le soleil et le point le plus élevé pour s'o-

rienter à l'instant dans ces déserts. A l'âge de vingt ans, son oncle maternel qui était curé à Villaviado le fit bedeau de son église ; il apprit à lire et à écrire et un peu de latin ; il reçut la tonsure et finit par être nommé coadjuteur de son oncle. Lorsque la guerre contre la France éclata, il appela les habitants de Villaviado et les pâtres des montagnes aux armes. Ses premières attaques furent couronnées de succès et bientôt il se vit à la tête de deux mille cavaliers et fit une guerre acharnée aux français : il leur porta les coups les plus sensibles sur les lieux où on l'attendait le moins. Pendant les années 1811, 1812 et 1813, il était le chef de Guérillas le plus redouté de toute la Péninsule. On connaît la victoire qu'il remporta à Quintanapalla : l'immense convoi du maréchal Soult de la valeur de plusieurs millions tomba ce jour-là entre ses mains ; il partagea le butin entre ses partisans , et ne se donna que le plaisir d'ouvrir lui-même tous les ballots. Un paquet de longs bas noirs, qu'il es-

saya et qui lui semblaient agréables et chauds, fut la seule chose qu'il garda pour lui.

La régence de Cadix le nomma maréchal de camp ; mais, comme au retour de Ferdinand VII, il ne voulut pas rester au service, le roi pour le récompenser de ses grands exploits lui donna deux riches canonicats à Saragosse et à Valence. Mais bientôt il s'en démit parceque les moines et le séjour des villes l'ennuyaient ; il se retira avec une modique pension dans son village chéri. De toutes ses grandeurs passées, il ne conserva que ses deux meilleurs chevaux et deux lévriers, avec lesquels il chassait les lièvres dans ces montagnes. Lorsque Ferdinand VII, venait visiter le château de la Granja, Mérimo ne manquait pas d'aller faire sa cour au roi, qui le recevait toujours très gracieusement, et lui demandait s'il ne désirait rien : quelques soulagemens ou faveurs pour les pauvres habitans de son village étaient les seules choses qu'il sollicitait, et

elles ne lui furent jamais refusées. A l'époque de la constitution, l'Espagne fut de nouveau en armes : Mérino s'éveilla encore ; en quelques semaines il avait rassemblé de nombreuses troupes de cavaliers , avec lesquelles il harcelait les généraux constitutionnels, aussitôt qu'ils se laissaient voir en Castille. L'entrée du duc d'Angoulême termina promptement cette campagne. Mérino se retira alors dans son village et reprit son paisible genre de vie. A la mort de Ferdinand VII, il fut le premier dans ces contrées qui se déclara en faveur de Charles V, et qui planta la bannière royale dans les Pinarès. Il se réunit à un autre chef de bandes, nommé Cuévilas, se mit à la tête d'une centaine de cavaliers, en route pour aller en Portugal et en ramener Charles V, mais chemin faisant ils furent attaqués et battus, et lorsqu'il arriva près du roi à Coïmbre, il ne lui restait que quatorze cavaliers presque tous officiers. Cuévilas débuta par adresser un discours pathétique au roi, dans lequel en-

tr'autres il lui disait qu'il avait rassemblé quarante bataillons et qu'il était le premier qui avait proclamé le roi en Espagne. Le roi enchanté l'embrassa, et la reine, (l'infante dona Francisca de Asis de Portugal) détacha du cou du prince des Asturies la Grand-Croix de l'ordre de Saint-Ferdinand et l'en décora. « Où sont tes bataillons, » lui demanda le roi : « Sire, ils ont tous déserté, » répondit Cuévilas.

Ce chef qui était au reste aussi brave qu'inconséquent, et qui avait vieilli au service de la cause royale, eût le malheur de terminer une longue et honorable vie, en prenant part à la trahison de Bergara.

Mérino qui ne put engager le roi à se confier à lui pour traverser toute l'Espagne jusqu'aux provinces basques, quitta bientôt le Portugal et organisa dans la vieille Castille quelques escadrons, avec lesquels il arriva sur le théâtre de la guerre. Dès ce moment son importance ne fut plus que secondaire, car il avait vieilli, et si parfois son ancienne

énergie semblait se réveiller, il n'était pourtant plus en état de faire une guerre de Guérillas. Malgré son grand âge il n'avait rien changé à ses habitudes, et il supportait aussi bien que les plus forts les fatigues de longues courses à cheval, à travers des routes mal frayées et des sentiers escarpés. Il ne consacrait jamais plus de deux heures au sommeil, ne buvait que de l'eau, et mangeait fort peu. Mérino est d'une haute stature, maigre mais vigoureux; son crâne de forme antique, remarquablement beau, ne conserve qu'aux tempes quelques cheveux gris; d'épais sourcils noirs, comme je n'en ai vu qu'au maréchal Marmont, ombragent ses yeux enfoncés dans leur orbite et dont l'expression est douce et sardonique tout à la fois. Sa bouche presque dépourvue de lèvres est ornée de superbes dents, qu'il a conservé toutes malgré son âge avancé et son habitude continuelle de fumer. Il portait ordinairement une *Zamarra* (simarre) de peau de mouton, un gilet et une ceinture de coupe



ecclésiastique et un large pantalon, le tout noir; de larges et longs éperons et le chapeau de velours haut et pointu des Castillans; un gros bâton ferré en forme de béquille qui ne l'a pas quitté depuis trente ans et qu'il m'a légué en cas de mort; son sabre qui pèse vingt livres, dont la lame est la plus large que j'aie vue, est constamment pendu à son côté; à sa selle recouverte d'une couverture rayée, sont attachés deux pistolets d'un travail grossier et un tromblon qui était chargé d'une douzaine de balles à la fois. Il détestait tous les étrangers, et une de ses singularités consistait à ne pas vouloir permettre que l'on fasse son portrait : il chassa de sa maison le peintre français Maguès qui avait été chargé de peindre les personnages marquants de la cour et de l'armée, et cependant sous cette enveloppe grossière perçait parfois le feu poétique qui gît dans l'âme de tous les hommes d'une nature supérieure, mais, qui chez Mérino ne se manifestait que rarement et comme malgré

lui. Je n'oublierai jamais le jour où je me trouvai seul près de ce vieux partisan, sur le sommet de la plus haute des Pinarès : notre colonne traversait quelques villages dont les habitants s'étaient groupés pour voir passer le *Avuelo* (grand-père) — c'est le nom sous lequel Mérino est connu dans les deux Castilles ; tandis que les troupes suivaient la vallée, lui et moi nous gravissions la montagne ; il était sombre et quelque chose de solennel embellissait son regard. Parvenus au sommet nous fîmes halte, un magnifique spectacle s'offrait à nos yeux, des tertres noirs et verts bigarraient les flancs des côteaux, à nos pieds serpentaient en tous sens de nombreux ravins, et sur l'horizon immense qui s'ouvrait devant nous, pyramidaient les sommets des plus hautes montagnes : « Où est le temps, dit alors Mé-  
« rino, d'un ton grave et triste, où est le  
« temps qu'à ma voix, à mon nom des mil-  
« liers d'hommes surgissaient des vallons  
« des Pinarès pour venir se ranger sous mon

« drapeau, mais alors il y avait foi et amour,  
« et le souffle de la révolte n'avait point en-  
« vahi nos montagnes. » Dans ce moment,  
la figure du vieux castillan semblait illuminee; une légère rougeur colorait ses joues; son regard ordinairement si calme flamboyait d'enthousiasme, mais bientôt ce feu d'un moment fut éclipsé et comme sortant d'un rêve, il prononça un énergique c....., et portant machinalement son *cigareto* à la bouche il descendit rapidement la montagne, au bas de laquelle il s'élança sur son cheval et rejoignit rapidement la colonne : il ne restait plus rien de l'inspiration poétique. Je fus cependant témoin une seconde fois d'un semblable moment : ce fut à Saint-Pée, village des frontières de France; c'était encore plus triste que deux ans auparavant sur le sommet des Pinarès. Aujourd'hui il languit dans le deuil et les privations sur une terre d'exil.

Cobarrubias est une des villes les plus considérables des Pinarès, elle se compose

de deux places irrégulières et d'une douzaine de rues tortueuses. J'étais logé dans la maison d'un ecclésiastique située aux bords du Arlanga. De nos fenêtres j'apercevais sur la rive opposée une tour de construction moitié gothique, moitié moresque, qu'une vieille tradition dit avoir servi, il y a des siècles, de prison à une princesse. Elle s'appelle à tort la tour de la princesse Uraca, car cette fille du roi Henri de Trastamara n'a jamais été emprisonnée. Dans la sacristie de l'église du couvent, je remarquai un beau tableau allemand sur lequel la signature d'Albrecht Durer était visible. C'est le seul tableau de notre école que je vis en Espagne, et un hasard seul a dû le préserver de tomber entre les mains des Français et des Christinos, qui pendant les guerres ne manquaient pas de s'emparer de tous les bons tableaux qu'ils rencontraient sur leur chemin. Quelques-uns cependant leur ont échappé ; ainsi je vis à Villas de los Navarros, un couronnement de la vierge par Héréra père.

Ce tableau, grand comme le célèbre Spasimo de l'Escurial, contenait plus de cent figures. Dans le couvent des religieuses de Vallbona, en Catalogne, je vis un magnifique Surbaran, dont l'exécution et la composition sont bien supérieures à celui du même maître, qui se trouve dans la galerie Aguado à Paris. Plus tard je rencontrai deux beaux Mengs, dans le couvent de San Domingo de Silos, dans les Pinarès. On me dit que dans l'abbaye de Roncevaux se trouvait encore quelques beaux tableaux, mais je n'eus pas le loisir de les voir.

Nous passâmes tristement quelques jours à Cobarrubias. Les blessés et les malades furent transportés] à trois lieues plus loin, au grand couvent de Saint-Domingo de Silos. D'après une convention passée faite entre Zaratiégui et Carondelet, cet hôpital devait être regardé comme neutre; nous devions donc nous flatter qu'il serait respecté par l'ennemi, mais contre toutes les lois de la guerre, il n'en fut pas ainsi, et après notre

départ tous les malades furent faits prisonniers ; il n'y eut que quelques convalescents qui purent s'échapper.

Pendant ce temps les colonnes ennemies occupèrent la route entre Aranda et Burgos ; elles paraissaient s'attendre à une attaque de notre part et concentrèrent leurs forces près de Behabou, Lerma et Santa Ynez. Ce rapprochement de l'ennemi nécessita un changement dans nos positions ; nous quittâmes Cobarrubias et établîmes nos quartiers à une lieue plus loin, à Retuerta. Lorsque nous apprîmes le lendemain que l'ennemi était entré à Cobarrubias, nous nous retirâmes jusqu'à Santibanez , dans la vallée de Mataviéjas, où nous prîmes position pendant que Lorenzo et Carondelet s'avançaient jusqu'à Retuerta, de sorte qu'un espace de trois quarts de lieue séparait nos avant-postes des leurs. Les forces réunies de l'ennemi s'élevaient à 18,000 hommes d'infanterie et 1,800 cavaliers; les nôtres à 11,000 hommes d'infanterie et 900 de cavalerie. Des deux

côtés on prévoyait un prochain combat. Le 5, au matin, les deux armées se tenaient parallèlement, vis-à-vis l'une de l'autre, dans les positions suivantes : l'ennemi occupait Cobarrubias, Quintanilla et Retuerta ; l'armée royale San Vicente, Santibanez et San Domingo ; les deux lignes s'appuyaient sur des revers de montagnes.

A 7 heures, Lorenzo et Carondelet occupaient les hauteurs qui s'avancent entre Retuerta et Quintanilla. Espartéro était sur le penchant de la montagne entre ce dernier endroit et Cobarrubias. Cependant le gros de nos forces s'avança et s'échelonna vis-à-vis des positions ennemies, sur la pente qui s'étend du côté de Santibanez. Notre aile droite qui se composait de quelques bataillons de Zaratiegui, s'étendait vers San Vicente ; une étroite vallée nous séparait de l'ennemi, et nous étions postés entre les deux rivières, l'Arlanza et le Mataviéjas qui ne se réunissent qu'en deça de Cobarrubias : d'un côté les plaines qui s'étendent jusqu'au Duéro, et de l'autre

les Pinarès qui étaient derrière nous. Notre position était donc avantageuse , et avec un accord parfait dans les opérations et la bonne volonté de quelques chefs nous pouvions espérer la victoire.

Vers 9 heures, une batterie élevée au centre de l'ennemi ouvrit le feu; une grande quantité de fusées furent lancées sur nos masses ; elles ne nous atteignirent pas toutes, mais là où elles tombèrent elles causèrent de grands ravages : une seule d'entr'elles tombée dans le 25<sup>me</sup> bataillon d'Arragon, tua 25 hommes. Les tirailleurs des deux partis descendirent dans la vallée qui était si étroite que le feu continuait au dessus de leurs têtes. Après quatre heures d'un combat meurtrier, pendant lequel la cavalerie des deux armées dut rester presque inactive, les forces principales de l'ennemi se portèrent sur notre aile gauche, qui dut se replier. Une retraite générale fut commandée ; elle s'effectua dans l'ordre le plus parfait jusqu'à San Domingo de Silos. L'ennemi ne nous poursuivait que faible-



ment et se retira le même jour à Retuerta et Cobarrubias.

Notre perte , après cette journée, si peu décisive que les deux partis s'en attribuèrent le succès, fut assez considérable. Le comte de Madère avait reçu une grande blessure au bras gauche. Villaréal avait eu son cheval tué sous lui ; le colonel Reyna reçut une balle dans la hanche et M. de Keltsch une blessure au bras.

Après notre arrivée à San Domingo le général Moréno m'envoya porter au roi, qui se trouvait à une lieue de nous à Mamolas, le rapport de la journée ; Moréno promettait d'attaquer de nouveau l'ennemi le lendemain, accusait les fautes qui avaient été commises la veille et demandait qu'une enquête fut faite à ce sujet. Le roi ordonna au ministre de la guerre de retourner avec moi à San Domingo. Le gros de l'armée se dirigea dans l'après-midi sur Penacoba et continua pendant la nuit sa marche jusqu'à Contreras , pendant que deux bataillons et un esca-

dron furent détachés sur Retuerta pour détourner l'attention de l'ennemi.

Au lever du soleil, l'ennemi apercevant des troupes postées sur les hauteurs de Retuerta, se retira dans les montagnes, se réunit au corps posté à Cobarrubias et porta toutes ses forces sur Barbadillo del Mercado.

La colonne royale défila à droite par Haedo prit position près l'église de Villanueva de Caraso, d'où elle se retira après une courte attaque jusqu'à Géta. L'ennemi suivait lentement et se décida enfin à nous attaquer ; à plusieurs reprises il essaya de nous déloger, mais ses charges de cavalerie furent repoussées avec perte, et il se retira avec le gros de l'armée jusqu'à Barbadillo ayant ses avant postes à Villanueva de Caraso, mais il laissa un corps d'observation sur les hauteurs de Géta, près desquelles l'armée royale campait.

L'infant établit son quartier général à une lieue de là, à Pinilla de los Barnacos. A 2 h. on se mit en marche pour retourner à Mamo-

las et San Domingo de Silos, et l'on passa la nuit à Castro-Ceniza. L'ennemi concentra ses forces près de Salas et de Barbadillo del Mercado.

Le 9 l'infant établit son quartier général à Quintanilla. Le lendemain le roi qui était resté à Castro-Ceniza, manda l'infant et lui déclara qu'il avait résolu de se charger lui-même du commandement en chef de l'armée, qui allait être divisée en deux colonnes dont l'une resterait sous ses ordres immédiats, tandis que l'autre; sous ceux de l'infant, agirait séparément.

L'impossibilité de trouver dans une saison aussi avancée, dans un pays montagneux, aussi pauvre, les approvisionnements nécessaires pour une si nombreuse troupe, fut la raison qu'on alléguait pour justifier cette mesure. En divisant ses forces on obligeait également l'ennemi à diviser les siennes.

Moréno restait attaché comme chef de l'état major avec tous ses officiers ainsi que tous les ministères à la personne du roi. On

donna à l'infant comme chef de son état-major Zaratiégui, ainsi que les généraux Villaréal, comte de Madère, Elio, Sanz. Je conservai ma place près de l'infant.

Le roi quitta Castro-Ceniza le 10 et se rendit par Espinosa et Aranzo à Huerta del Rey, pendant que l'infant resta à Quintanilla. L'ennemi rétrograda jusqu'à Santa-Ynez, retraite qui fut sans doute motivée par le manque de vivres. Le 11, l'infant m'envoya au quartier général du roi avec des dépêches ; après quatre heures de course, j'arrivai à 1 heure de la nuit à Huerta del Rey. Je ne parlerai pas des propos désobligeants pour la colonne de l'infant, que j'entendis prononcer par diverses personnes de la suite du roi ; l'avenir ne prouva que trop combien ces mé-sintelligences furent funestes.

A midi je fus expédié et en prenant congé du roi que je trouvais assez rassuré sur sa position, je ne me doutais pas que je ne devais revoir ce malheureux prince que dans les provinces basques. Je trouvais l'infant à Penacoba.

Le 13 nous marchâmes jusqu'à Aranzo de Miel, petite ville située à l'extrémité d'une vallée. L'ennemi s'était dirigé sur Aranda pour y recevoir un convoi. Le roi se rendit par Aldéa del Pinar, Palacios, Viluestre et Canicosa à Quintanar de la Sierra. Après avoir reçu son convoi, l'ennemi suivit le roi jusqu'à Huerta del Rey, d'où il poursuivit la colonne royale, battit sa cavalerie, commandée par le brigadier Fernando Cabanas, (fils du ministre de la guerre) faisant en même temps harceler par ses tirailleurs la colonne de l'infant à Aranzo del Miel. Après plusieurs heures de fusillade, l'infant se retira par Donnantos jusqu'à Penacoba. Nous étions restés en relation avec la colonne royale, mais à dater de ce jour les nouvelles officielles nous manquèrent, et celles que nous recevions par nos espions et par les paysans, étaient contradictoires.

Le 15 nous marchâmes par Carazo sur Cobarrubias ; l'ennemi occupa San Leonardo et Ontaria del Pinar. La colonne royale était

à Quintanar de la Sierra, où elle resta encore le 16 pendant que l'ennemi se rendait par Gallega à Solas, d'où il menaçait la position de l'infant à Cobarrubias avec des forces infiniment supérieures. Celui-ci se vit forcé d'aller à Caziajarès : ici un ordre arriva qui nous enjoignit de prendre une direction opposée, de nous diriger sur l'Ebre et de nous réunir de nouveau à la colonne royale. Momentanément délivré de la poursuite de l'ennemi, le roi avait résolu de s'approcher de l'Ebre et d'y faire venir de la Navarre un renfort d'hommes et d'effets militaires.

La marche de notre colonne fut à l'instant interrompue, et, à un quart de lieue de l'ennemi, nous prîmes la direction ordonnée : nous fîmes sept lieues sans nous arrêter, traversâmes Ortihuela, Villaspazo et Tanabueies ; arrivés à trois heures du matin à Palazuelos, nous nous reposâmes deux heures, et fîmes ensuite encore quatre lieues, jusqu'à Villafranca de Monte de Oca, d'où, après une

halte, nous allâmes jusqu'à Bêlorado où nous passâmes la nuit.

La colonne ennemie s'était également divisée ; Lorenzo avec six mille hommes nous suivait de près ; Espartéro, avec douze mille hommes se dirigeait sur la colonne royale. L'approche de l'ennemi et la nouvelle que les renforts attendus de la Navarre n'étaient point encore arrivés jusqu'à l'Ebre, engagèrent le roi à envoyer l'ordre à l'infant, de ne pas continuer à se rapprocher de ce fleuve et de retourner à San Domingo de Silos.

Pendant que l'on attendait le retour de l'infant, le roi prit le 17 sa direction par Duruelo de la Sierra et Salduero jusqu'à Molinos où il resta le 18, pendant qu'Espartéro occupait Ontoria et San Leonardo. Nous nous étions avancés jusqu'à Casa de la Reina, à une lieue de l'Ebre et non loin de la place fortifiée de Haro, occupée par l'ennemi. Ce ne fut qu'alors que l'ordre du roi dont j'ai parlé nous parvint ; il était trop tard, et il devint

impossible de rétrograder. Lorenzo s'était placé avec sa colonne entre nous et les Pinarès. C'est ce qui fut mandé au roi, et en attendant la réception de nouveaux ordres, nos troupes furent cantonnées à Casa de la Reina. Le brigadier Arjona, fut envoyé au roi, et ce ne fut qu'après avoir couru les plus grands dangers qu'il parvint, le 20, à Quintanar de la Sierra où se trouvait la colonne royale. Lorsque l'on apprit que l'infant n'était pas retourné dans les Pinarès, on jeta des hauts cris contre les généraux qui l'entouraient, les accusant de désobéissance qui devait entraîner la perte du roi et de ses troupes. Il est vrai que la position devenait extrêmement critique. Le roi, réduit à ses propres forces qui ne se montaient qu'à cinq mille cinq cents hommes de toutes armes, avait en face de lui Espartéro avec des forces doubles.

De l'autre côté, Lorenzo avec sa colonne le séparait de l'infant; toutes les issues pour parvenir à l'Ebre par la Rioja étaient cou-



pées. Dans cet état des choses, Moréno soumit le plan de retraite suivant que je transcris textuellement du journal de ce général dont j'ai l'original sous les yeux. Le premier jour, par une marche sur le flanc gauche, on devait se soustraire à la poursuite d'Espartero; le second éviter celle de Lorenzo en se retournant à droite; le troisième, s'approcher de l'Ebre entre Burgos et Bribiesca pour passer à gué cette rivière entre Cilla Perlata et Cubillo de Ebro.

L'exécution d'un plan ainsi combiné, demandait une grande promptitude, la plus grande précision et un calcul exact des mouvements pour gagner un jour de marche sur Lorenzo. Je considère ce plan qui fut effectué avec beaucoup de bonheur, comme le chef-d'œuvre stratégique de Moréno.

On ignorait complètement au quartier-général de l'infant à Casa de la Reina, ces mouvements de la colonne royale; on était résolu à garder cette position aussi longtemps que possible, ne songeant pas à passer l'Ebre.

Mais on voulut profiter du voisinage de la Navarre pour faire transporter les blessés dans nos hôpitaux, échanger les recrues que Zaratiégui avait fait en Castille et qui n'étaient pas encore propres au service, contre d'anciens bataillons, et pourvoir la colonne de munitions et d'habillements. Dans ce but l'infant ordonna aux généraux Sanz, marquis de Bovéda et à moi de traverser l'Ebre avec les deux bataillons de volontaires de Burgos et Ségovie (c'étaient les recrues de Zaratiégui) sous l'escorte d'un petit détachement de cavalerie et de nous rendre à Estella; de nous entendre avec le capitaine-général Uranga, qui, en l'absence du roi, commandait la Navarre et les provinces basques, et après avoir échangé nos troupes, de revenir en toute hâte à Casa de la Reyna. En outre nous devions, s'il était possible, ramener dix ou douze bataillons de renfort.

Nous quittâmes Casa de la Reyna le 19 au matin, passâmes l'Ebre à la vue du fort ennemi, et arrivâmes après avoir fait cinq

lieues à Pénacerrada, petite forteresse dont Uranga s'était emparé depuis quelque temps, et qui est la clef des vallées de la Navarre. Le lendemain nous traversâmes les vallées et les ravins de l'Alava ; à midi nous passâmes l'Ega et nous nous arrêtâmes à Santa-Cruz. Ce fut ici que quelques semaines auparavant le commandant-général de l'Alava, le brigadier Vérastegui, fut, dans une tournée qu'il faisait, surpris dans son lit et fait prisonnier par les partisans de Zurbano. Vérastegui avait déposé sous son oreiller sa ceinture remplie de quadruples ; lorsque Zurbano entra dans la chambre du brigadier, il l'aperçut et la tirant à lui, dit : « M. de Vérastegui ! avec une ceinture si bien garnie  
« on ne surprendrait pas Zurbano, même  
« au milieu d'un pays ennemi ; car je paie  
« mes espions avec de l'or et vous ne leur  
« donnez pas même du cuivre. »

Dans l'après-dîner nous marchâmes jusqu'à Ulibarri, et le lendemain à dix heures nous fîmes notre entrée à Estella. Quatre

jours après le colonel Merry, un des aides-de-camp de l'infant, arriva avec la nouvelle que la colonne du prince, rudement pressée par l'ennemi avait traversé l'Ebre et campait près de Pénacerrada. Tous nos préparatifs cessèrent alors et quand, deux jours après j'arrivai à Tolosa, j'appris que le roi avait également passé l'Ebre et était arrivé à Arciniéga dans l'Alava supérieure.

C'est ainsi que se termina cette expédition dont les heureux débuts nous avaient fait entrevoir les plus brillants succès. Notre espoir de voir finir cette longue lutte était détruit de nouveau; refoulés sur l'ancien théâtre de la guerre, nous approchions rapidement du jour qui devait éclairer notre destruction entière.

— 288 —

VI.

Impression que fait sur le peuple et l'armée le retour du roi. — Arrestations et changements. — Don Juan Echeverria. — Le comte de Madère. — Amurrio. — Expédition de don Basile. — Excursion sur la côte. — Retour d'Urbiztondo — Le camp royal à Azcoitia. — Pourparlers avec le consul de France à Bilbao. — Le camp royal à Estella. — Expédition de Negri. — Excursion à Zugarramurdi. — Retour par les Bastans. — Départ. — Arrestation et élargissement de l'archevêque de Cuba.

( *Novembre 1837, jusqu'en avril 1838.* )

Le retour du roi sur l'ancien théâtre de la guerre fit la plus fâcheuse impression sur les populations Basques et Navarraises. Un morne désespoir semblait s'être emparé d'elles, lorsqu'elles virent, après quatre années de lutttes, de sacrifices de tous genres, tout le poids de la guerre retomber de nou-

veau sur leurs provinces. Ces populations avaient une foi aveugle dans les paroles du roi, qui dans sa proclamation adressée le 20 mai à l'armée lors du passage de l'Arragon, disait : « L'issue n'est pas douteuse ; un seul effort et l'Espagne est libre. ( El escito no es dudoso : un solo esfuero y Espana es libre ). »

Bientôt après cette proclamation, elles apprirent les premières victoires de Huesca, de Barbastro, le passage de l'Ebre, la destruction de la colonne Christinos à Herréra et de notre approche à Madrid, qui furent célébrés au son des cloches et par des réjouissances publiques. Si quelquefois de mauvaises nouvelles arrivaient, elles étaient soigneusement cachées par les autorités royales. Les troupes restées sur l'ancien théâtre de la guerre rivalisaient de zèle avec l'expédition royale, et quoique le capitaine général Urango fût un homme privé de capacités, elles obtinrent cependant des succès marqués, même dans les derniers temps, lorsque l'infant était déjà

séparé du roi : Garcia força les lignes de Zubiri en Navarre et battit l'ennemi.

L'attente et les espérances générales étaient portées au plus haut degré lorsque le Roi repassa l'Ebre, et revint avec les débris d'une armée désorganisée, et qui pis est démoralisée. Il est impossible de décrire le désespoir, la stupéfaction des habitants à cette vue : la confiance dans l'habileté des chefs, dans le roi même, fut ébranlée ; l'entourage du prince paraissait sentir combien la position était fâcheuse : pourtant tout espoir n'était pas perdu. Si le roi, réunissant toutes les forces disponibles, plaçait à leur tête des chefs capables, repassait l'Ebre et rapprochait le théâtre de la guerre de la capitale, la confiance serait revenue et l'orage aurait encore pu être conjuré. Au lieu de cela, les provinces virent avec terreur toutes les horreurs de la guerre fondre de nouveau sur la Navarre et les trois provinces Basques. Il était impossible qu'un aussi petit pays pût subvenir jusqu'au printemps aux besoins d'une réunion

d'hommes aussi considérable, et la famine était en perspective. Les conseillers du roi ne purent se faire illusion sur ce triste état des choses, mais au lieu de prendre des mesures propres à tranquilliser le peuple, ils choisirent dans leur embarras la plus pernicieuse de toutes : le 20 octobre parut la proclamation suivante adressée à l'armée.

« Volontaires ! La révolution vaincue et  
« humiliée s'approche pour être anéantie par  
« vos efforts surhumains. Afin de prolonger  
« de quelques jours encore son existence,  
« elle a recours à des armes dignes d'elle, à  
« la trahison ! Heureusement ses plans ont  
« été découverts, et c'est pour les déjouer et  
« mettre un terme à cette lutte longue et  
« sanglante que je suis venu pour peu de  
« temps (*momentanément*) dans mes fidèles  
« provinces. Bientôt vous me reverrez là où  
« le devoir m'appelle. Mon cœur est touché  
« de votre héroïsme et je ne tarderai pas à  
« vaincre avec vous, ou s'il le fallait à mou-  
« rir parmi vous. Préparez-vous à cueillir



« de nouveaux lauriers, et mettez votre confiance dans votre généralissima (1) et dans votre roi. — Carlos. — »

A cette proclamation, dont je ne donne ici qu'un extrait, était joint un décret du Ministre de la guerre qui décernait des grâces et des décorations aux officiers de l'armée. Peu de jours après Zaratiégui et Elio furent arrêtés ; le premier fut emprisonné dans le fort de San-Antonio, le dernier dans celui de Hermanas. Les brigadiers Fernando Cabanas et Sanz furent également emprisonnés dans différents forts ; le Ministre de la guerre Cabanas, perdit son portefeuille qui fut confié à Arias Teijeire ; celui-ci convoitait ainsi trois ministères. L'infant perdit le commandement de l'armée et Moréno sa place de chef de l'État-Major. Villaréal fut exilé dans un petit village de la Navarre près des avant-postes ennemis. Simon de la Torre fût également relégué dans un village de la Biscaye ; tous

(1) Notre-Dame des Douleurs.

les officiers d'ordonnance de l'Infant et de l'état-major furent dispersés dans les différents dépôts ; son secrétaire militaire, le brigadier Arjona fut envoyé aux mines de Barambio. Trois nouveaux personnages firent leur apparition au camp : le comte de Negri, chambellan du roi lorsqu'il était encore infant, et qui s'était échappé après une longue captivité à Cadix, il amenait avec lui sa femme et ses enfants ; le duc de Grenade de Ega, vieillard tout-à-fait ridicule ; quelques traits de lui peuvent donner une idée de ce singulier caractère. Il était colonel du régiment de cavalerie de Bourbon pendant la guerre de l'indépendance, et il chargeait à la tête de son régiment à la bataille de Baylen sans vouloir tirer son épée du fourreau, disant que Dieu avait défendu de tuer. (Dios me manda atropellar pero no matar). Un jour je me rendis avec lui à cheval au camp de Llodio situé à trois lieues ; il pleuvait à verse, mais à chaque croix ou chapelle que nous rencontrions il ôtait son chapeau et disait son cha-

pelet ; je perdis patience et le quittai : il arriva trois heures après moi trempé jusqu'aux os. Il rendit un bien mauvais service à la cause royale en amenant un capucin, Fragnacio Larraga, moine fanatique qui était son confesseur, et qui malheureusement lorsque Don Pedro Raton, vénérable et digne ecclésiastique, le confesseur du roi tomba malade, remplaça celui-ci. Mais une nomination qui fit jeter un cri d'indignation générale fut celle du général Guergué comme chef de l'état-major. Cet homme méprisé et connu comme voleur et escroc ne possédait ni talent ni vertu militaire. A cette époque on envoya le baron de Los Vallès aux cours du nord, et le colonel Alvarez de Tolède, fils naturel du duc de l'Infantado à celles d'Italie, pour notifier le retour du roi et solliciter des subsides.

Personne ne pouvait s'expliquer les raisons des mesures de rigueur qui avaient été prises. Un passage de la proclamation semblait dire que l'on avait découvert et déjoué le plan d'un vaste complot, et contenait une

accusation indirecte contre Zaratiégui et Elio, comme ayant été cause par leur non-coopération le 12 septembre à ce que l'on dût quitter le théâtre de la guerre. On attribuait l'éloignement de l'infant du commandement et l'exil des Basques et Navarrais qui l'entouraient, à ce qu'il avait passé l'Ebre au lieu de s'en retourner dans les Pinarès, et l'on ignorait de quelle haine de parti, provenaient toutes ces accusations vagues et injustes qui frappaient également les chefs du parti Castillan. Moréno avait perdu sa place; le ministre de la guerre son portefeuille; l'un des fils de ce dernier était arrêté, l'autre exilé. M. de Corpas avait quitté le camp ainsi que sa créature Fernando Freire, intendant des finances. Tant de têtes avaient été frappées sans qu'on sût d'où partaient les coups, lorsqu'enfin deux chefs du parti victorieux sortirent de ce cahos; l'un était Arias Teijeiro, l'autre le curé Echeverria. Quant à ce qui regarde ce dernier je retrouve dans une lettre que j'écrivis dans le temps à un

ami, les lignes suivantes sur son compte :

Don Juan Echeverria, curé de Los Arcos qui fut le premier à se déclarer carliste en Navarre, et qui fut l'ami et le confident de Zumalacarrégui et de Santos Ladron, a conservé une immense influence sur les Navarrais ; depuis Roncevaux et le Bastan, jusqu'aux gracieuses vallées de la Rioja, sur les rives fleuries de l'Ebre, dans les gorges de l'Amescoas et les collines de Baranca, le joyeux curé est le favori des peuples. A son nom se rattachent les plus glorieux souvenirs des quatre dernières années, et aussi longtemps que sa puissante voix retentira dans son héroïque pays, il ne manquera pas de bras vigoureux pour défendre Charles V. Ses formes athlétiques et sa force incroyable lui permirent de supporter toutes les fatigues de la guerre. De même que dans les premiers temps il suivait par monts et vallées les guérillas, après leur avoir dit le matin la messe sur quelque rocher, de même il les suivait pendant la dernière expédition.

Depuis l'arrivée du roi, Echeverria occupa constamment des postes importants ; dans le principe président de la Junte de Navarre, il fut plus tard chapelain du roi ; il conservait au milieu des courtisans ses manières simples et sa franchise. Dans son âpre langage il donnait souvent de bons conseils au roi, qui les écoutait volontiers malgré leurs rudes formes. Il disait souvent : « Je vous  
« accompagne, mon roi, jusqu'à Madrid, et  
« après je retourne parmi mes bons Navarrais pour mourir dans ma cure. »

L'opinion que j'avais alors d'Echeverria est encore la même aujourd'hui, quoique le rôle qu'il joua après le retour du roi fut bien funeste. Sa participation à la nomination de Guergué, et plus encore ses intrigues lors de son exil en France en février 1839, qui se terminèrent par la révolte ouverte de trois bataillons à Vera, ceci l'a depuis rendu odieux au roi et à l'armée : mais ses torts ne doivent pas être attribués à une autre cause qu'à son manque de jugement et à un entêtement ex-

cessif. Ce brave homme servait d'instrument à ceux qui connaissaient son côté faible, et j'ai l'intime conviction qu'il n'a jamais eu d'autres intentions que de servir le roi en Navarre, car pour les autres provinces il s'en inquiétait fort peu. Arias Teijeiro comprit combien il serait important pour lui de gagner un pareil homme, et c'est pour lui être agréable qu'il plaça à la tête de l'armée Guergué, qui était le compatriote et l'ami d'enfance d'Echeverria.

Arias Teijeiro ancien avocat, reçut comme je l'ai dit le portefeuille de la guerre, ce qui scandalisa tout le monde, au moment où le sort tout entier de la cause royale dépendait de la force de nos baïonnettes et des secours étrangers. Dès ce moment tout homme marquant excita des soupçons et fut éloigné des affaires ; les chefs les plus renommés furent jetés en prison, et le peu d'officiers supérieurs qui restaient, particulièrement ceux qui avaient été attachés à l'infant, refusèrent de servir sous les ordres de Guergué et d'Arias

Les prétextes ne manquèrent pas. Le comte de Madère se retira à Onâte pour guérir ses blessures dont il ne put cependant pas se rétablir, car il mourut à Boulogne, en janvier 1840, au moment où il allait s'embarquer pour l'Angleterre. En cette occasion je fis insérer en mémoire de mon chevaleresque ami les lignes suivantes, dans la Gazette d'Augsbourg.

» Voilà encore un de nos vaillants cham-  
» pions dont le nom illustre sur les champs  
» de bataille des deux royaumes de la pres-  
» qu'île a retenti dans toute l'Europe, qui  
» vient de quitter ses rangs. Le comte de Ma-  
» dère était un des plus braves et des meil-  
» leurs généraux du roi don Miguel et de Char-  
» les V. Le titre que lui avait valu son héroïque  
» résistance, s'éteint avec lui : personne ne  
» s'en parera après lui. Pareil à ces héros morts  
» dont l'armure était trop grande et trop  
» lourde pour leurs descendants, il ne laisse  
» à sa famille que le nom si célèbre dans les  
» annales de la Lusitanie. Dom Alvaro da



» Costa Souza y Albuquerque, était issu d'une  
» des plus grandes familles du Portugal,  
» commel'indique suffisamment cette réunion  
» des noms de trois races historiques. A l'âge  
» de 14 ans, il embrassa la carrière des ar-  
» mes au moment où toute l'Europe était en  
» feu. L'espace me manque pour pouvoir  
» suivre mon illustre ami dans tous les fastes  
» guerriers auxquels il a pris part. A rapil,  
» les lignes devant Torrès Vedras, Albuhera  
» le virent aux côtés du maréchal Beresford  
» qui souvent en fit mention dans ses rap-  
» ports. Lorsque Jean VI revint du Brésil, il  
» était colonel ; plus tard il fut envoyé en  
» Amérique et à l'âge de 26 ans, il était géné-  
» ral et gouverneur de la province de Mon-  
» tevidéo. Lorsque tous ses collègues aidè-  
» rent don Pedro à arracher la couronne à  
» son père, lui seul conserva une fidélité à  
» toute épreuve à son maître, car don Alvaro  
» da Costa ne sut jamais jouer avec ses ser-  
» ments et vendre son honneur. Lorsque la  
» séparation du Brésil d'avec le Portugal fut

» accomplie, il quitta l'Amérique et retourna  
» occuper un poste modeste dans sa patrie ;  
» les offres les plus brillantes de l'usurpation,  
» que la reconnaissance de tous les souve-  
» verains n'avaient pu transformer pour lui  
» en souverain légitime, ne parvinrent pas à le  
» séduire. Il était capitaine général de la pro-  
» vince de Traz os Montes, lorsque don Mi-  
» guel monta sur le trône de ses pères et lui  
» confia le gouvernement de Madère. Les  
» habitants de cette île longtemps négligés  
» vivaient dans la misère ; les dépenses ne  
» couvraient pas les frais de son administra-  
» tion ; ses fortifications tombaient en ruines.  
» Par des efforts inouis, le nouveau capitaine  
» général lui rendit son ancien lustre, et pré-  
» voyant les orages qui menaçaient sa patrie  
» il mit tous ses soins à reconstruire les for-  
» tifications de Funchall , comme il avait  
» pressenti que sur ces remparts son nom  
» devait s'illustrer à jamais.  
» Terceire s'était rendu , Oporto était de-  
» puis long-temps en la puissance de l'enne-

» mi, lorsqu'il écrivit à son roi: « Sire, je gar-  
» derai l'île qui m'a été confiée jusqu'à ce  
» que des chèvres sauvages soient ses seuls  
» habitants. » La réponse du roi contenait  
» sa nomination de comte de Madère. Le  
» maître comme le serviteur savaient que  
» tout bon chevalier doit se faire enterrer  
» sous les ruines du château dont il porte le  
» nom. Pendant 64 jours la flotte Anglo-pé-  
» driste croisa devant l'île, Funchall était  
» bombardé, Puerto Santa occupé; le comte  
» de Madère restait inébranlable. Alors ar-  
» riva la nouvelle de la convention d'Evora  
» Monte. Don Miguel avait perdu sa couronne,  
» Un émissaire du comte était parvenu à se  
» glisser à travers la flotte ennemie, et à por-  
» ter une lettre au roi, par laquelle il le con-  
» jurait de se rendre dans l'île: il était trop  
» tard, le drame était achevé. Un ordre du  
» roi lui enjoignait de rendre l'île; il obéit  
» quoique son cœur saignât. Il conserva jus-  
» qu'au dernier moment sa dignité; il écrivit  
» au bas de l'acte de reddition « *par ordre de*

» *mon roi.* » Lorsque les autorités pédristes  
» voulurent faire des difficultés à cet égard :  
» « dans ce cas , dit-il , je ne rendrai pas  
» l'île. »  
» De Funchall le comte de Madère se ren-  
» dit à Gênes rejoindre son roi. Don Miguel  
» regretta , mais trop tard de n'avoir pas  
» confié, en lui donnant la préférence sur  
» des étrangers , la défense de son trône à  
» son meilleur , à son plus fidèle général.  
» Lorsque tout fut perdu dans sa patrie , il  
» alla en Espagne combattre pour la même  
» cause. Aussi modeste qu'il était brave il se  
» mit volontairement sous les ordres de  
» Villaréal, se distingua au second siège de  
» Bilbao; et lorsque don Sébastien infant d'Es-  
» pagne et de Portugal fut placé à la tête de  
» son armée, et qu'il entourra sa personne des  
» illustrations des deux pays, le comte de  
» Madère dût être le premier d'entre eux. Il  
» devint avec Villaréal son adjudant général.  
» Le 16 mars à Oriamendi, il essaya pour la  
» première fois sa bonne épée sur le sol d'Es-

» pague. A côté de son maître il prit part à  
» tous les combats qui eurent lieu. A Huesca  
» il gagna la grand'croix de l'ordre d'Isabelle  
» la catholique; lorsque le 29 juin, le premier  
» il passa l'Ebre, il dit à ses compagnons :  
» « l'Europe nous regarde. » A la journée à  
» jamais mémorable de Herréra , et à celle  
» de Villar de los Navarros, lorsqu'après un  
» combat de quatre heures il ne s'échappa de  
» l'ennemi que le général commandant et 20  
» cavaliers, on vit le comte de Madère avec  
» 40 cavaliers charger avec le plus brillant  
» succès une colonne ennemie. L'étoile de  
» l'ordre militaire de San Fernando lui fut  
» donnée comme marque de la reconnais-  
» sance royale. Le 4 septembre de la même  
» année, il défendit avec un demi-escadron  
» à Orihuela de Tremendal notre arrière-  
» garde vivement harcelée par Espartéro. A  
» la tête d'une armée, le comte de Madère  
» était un grand général, à la tête de 20 ca-  
» valiers un brave soldat!

» Comment pourrais-je oublier ce mémora-

» ble 5 octobre, où nous le vîmes monté sur  
» son grand cheval anglais, immobile à 20  
» pas des tirailleurs ennemis ; à toutes nos  
» prières de ne pas s'exposer ainsi, il répon-  
» dait en souriant : « Mes amis , lorsque  
» j'entends siffler les balles, il me semble qu'el-  
» les m'appellent. » Cinq minutes après une  
» balle de mousquet lui brisait le bras gau-  
» che. Je le revis le 14 septembre 1839, dans  
» un village du département des Pyrénées,  
» appelé Saint-Pée. Nos espérances étaient  
» encore une fois anéanties ; un roi avait  
» perdu pays, couronne ; une armée avait  
» été trahie et vendue. Désespéré, je me jetai  
» dans les bras de mon illustre ami ; il me  
» prodigua pourtant de nobles consolations  
» mais les seuls mots que j'entendis furent :  
» Lisbonne, Madrid ! — Aujourd'hui son âme  
» héroïque est remontée au ciel ! — Notre  
» sanglante tragédie a eu deux actes ; le pre-  
» mier se termina par la mort de Zumalacar-  
» régui , et de Santos-Landron, Eraso , Ytu-  
» ralde et Segastibelza. De grandes victoires,

« de grandes défaites séparent la première  
» époque de la seconde, qui se termine par  
» la trahison, la prison, le meurtre. Le comte  
» d'Espagne, le comte de Madère en furent  
» les illustres victimes. Cabrera seul sortit du  
» cahos, il est encore debout : quelle sera sa  
» destinée ?....

» Les hommages ne peuvent plus rien à la  
» cause sacrée de la légitimité. Dieu seul peut  
» la sauver !

Petit à petit toutes les personnes marquantes qui pouvaient inspirer quelque inquiétude, où qui tenaient les rênes du pouvoir, furent éloignées de la cour. Moréno et Cabanas seuls, restèrent près du roi. L'infant privé de son entourage restait aussi à la cour et s'ennuyait horriblement. C'était un singulier assemblage que ces gens qui tous opposés entr'eux de sentiment et de position se rencontraient journellement dans l'étroit espace d'un petit village et dans l'anticham-

bre du roi, sans jamais s'adresser la parole. Arias Teijeiro, qui avait rempli les bureaux des trois ministères de ses créatures, restait actif ; il travaillait sans cesse et se donnait une peine infinie pour se rendre populaire, ce qui ne lui réussissait pas. Guergué pendant ce temps avait composé son état-major d'officiers subalternes et grossiers de la Navarre, ses affidés ou ses parents ; il suivait le roi sous le titre de chef de l'état major de l'armée ; le roi s'étant nommé le commandant en chef, sa principale occupation consistait à décréter des arrestations. Il affectait aussi des airs d'importance et avait fait écrire au-dessus de la porte du cabinet où il travaillait avec son secrétaire Ybanez (fusillé comme son maître par Maroto en février 1859) : *Personne ne peut entrer ici sans être appelé!* Lorsqu'un jour je me présentai pour parler à Guergué, l'officier de service voulut m'empêcher d'entrer en me montrant le placard ; j'ouvris brusquement la porte en lui disant : « Don Juan Antonio, cet ordre me regarde-t-il ? »



il gronda l'officier en me faisant mille excuses et me reçut fort poliment. En d'autres occasions encore il me témoigna la plus grande déférence et personnellement je n'eus jamais à me plaindre de lui.

Malgré son apparente sécurité l'entourage du roi craignait toujours la facheuse impression qu'avait causée son retour; on n'osait pas transporter la résidence royale dans une des villes de l'intérieur. Après un court séjour à Arciniéga, le roi se rendit au village d'Amurrio, situé sur la route de Bilbao, où il séjourna sept semaines. Je fus appelé au camp royal où l'on me désigna pour demeure une maison de campagne délabrée, située à une demi-lieue du village; les occupations du service étaient presque nulles; je ne recevais que rarement des journaux et des nouvelles de ma patrie; tant de nouveaux visages avaient remplacé ceux de mes amis à la cour que je m'y trouvais comme étranger. Je souffris cruellement de l'ennui pendant ce séjour de triste mémoire à Amurrio.

Le seul fait important qui se passa pendant ce temps fut la formation d'une division composée de Castellans, d'Arragonais et de Valençais, auxquels on joignit les nombreux déserteurs de l'ennemi et les recrues de Zaratiégui. Cette division se composait de 13 bataillons, chacun de 500 hommes. Le peu d'argent disponible, entr'autres le million de francs, envoyé par M. de A... fut employé à habiller cette troupe. Le roi en passa la revue à la fin de décembre et se rendit à Orduna pour se rapprocher de l'Ebre. On confia le commandement de six bataillons, de 200 chevaux et de deux pièces d'artillerie au général Garcia, plus connu sous le nom de Don Basilio. Cette petite expédition passa, le 28 décembre, l'Ebre près de Mendavia. Espartéro se trouvait avec 16 bataillons à Miranda del Ebro. Il était ordonné à Don Basilio de se diriger sur les Pinarès pour y prendre les bataillons de Zaratiégui, qui y étaient restés, et les hommes rétablis de l'hôpital de San Domingo de Silos, de traverser

le Duéro, à Aranda, de se jeter dans l'Alcarria, d'y organiser la guerre et de se réunir ensuite aux chefs de la Manche. Dans ce but on le fit accompagner par le marquis de Santa Olalla qui avait été commandant de la Manche et y avait laissé de bons souvenirs. Réunie aux bandes du pays, presque toutes composées de cavalerie, la division expéditionnaire aurait été assez forte pour tenir tête et attirer sur ce point une partie des forces ennemies. Ce plan, en apparence légèrement conçu, ne devait pas avoir une issue plus heureuse que les précédents. Le grand éloignement du foyer carliste, le manque de munitions que l'on ne pouvait remplacer dans un pays ennemi, força constamment cette expédition à se jeter dans les montagnes, lorsqu'elle était poursuivie par un ennemi supérieur en forces. L'expédition de Guergué en Catalogne, celle de Sanz en Asturie, la première de Don Basilio, celle du chanoine Batanero en Castille, celle de Gomez, et enfin celle de la colonne royale et de

Zaratiégui, avaient coûté plus de 40 bataillons. La seconde expédition de Don Basilio confirma cette triste expérience. Après avoir traversé, constamment poursuivi, la nouvelle et la vieille Castille, l'Estramadoure, l'Andalousie, après s'être emparé à deux reprises des mines d'Almada, elle fut enfin attaquée et dispersée par Pardinás, près de Béjar, dans la nouvelle Castille. Le colonel Fernando Fulgosio qui commandait la première brigade et qui refusait de se rendre, fut impitoyablement massacré. Don Basilio avec les débris de son corps atteignit avec peine Morella, où il trouva protection près de Cabrera. Après quatre mois il revint avec une petite troupe de cavaliers dans les provinces.

Celui qui se serait avisé de prédire d'avance la triste issue de cette expédition aurait été regardé à la cour comme un traître. Aussi tout le monde se taisait sur ce chapitre.

Après le départ de Don Basilio, le roi se

rendit d'Orduna à Llodio, situé à trois lieues de Bilbao, pour pouvoir observer la petite forteresse de Balmaseda que son voisinage de Bilbao et Portugalette rendait importante. Elle était aussi la clef des montagnes de Santander. On s'attendait à ce qu'Espartéro viendrait au secours de cette place et l'on prévoyait une affaire; 21 de nos bataillons s'étaient portés dans le Val de Mena entre Balmaseda et l'Ebre. On avait le projet, après la prise de Balmaseda, d'envoyer une expédition en Galicie; il était souvent question de cette province depuis qu'un Galicien était premier ministre, ou pour mieux dire ministre universel. Le marquis de Boveda de la maison de Pimentel était désigné comme devant commander cette nouvelle expédition. Un boulet de canon lui cassa la tête au siège de Balmaseda; sa mort fit renoncer à ce projet. Mais les expéditions étaient trop du goût des ministres d'alors, pour en rester là; quatre bataillons commandés par Zabala et Mérino étaient désignés pour passer l'Ebre, près de Haro, et

agir en vieille Castille, mais ils en furent empêchés par Espartéro et obligés de revenir.

Sur ces entrefaites, l'année 1857 s'était écoulée, nous recommencâmes la nouvelle sous l'impression de tristes pressentiments. Je m'étais éloigné pendant les dernières semaines de la cour, et j'avais résolu, en compagnie des officiers Prussiens qui servaient dans l'armée de faire une excursion sur nos belles côtes. Nous nous rendîmes à Lequeitio, où nous passâmes gaîment les fêtes de Noël; le repos et la gaiété de ces habitants éloignés du théâtre de la guerre nous fit le plus grand plaisir, mais bientôt il fallut dire adieu à la jolie ville et aux contrées pittoresques de Motrico. Le 1<sup>er</sup> janvier nous étions de retour à Llodio dont la vue triste et froide n'avait rien d'agréable; toutes les habitations étaient occupées par la cour. Je dus me loger dans un grand bâtiment dépourvu de portes et de fenêtres, aussi pris-je la résolution de ne pas séjourner longtemps à Llodio.

Après avoir présenté mes hommages et mes souhaits au roi, je partis pour Durango, où je passai plusieurs semaines tranquillement quoique fort souffrant. J'avais avec moi mon aide-de-camp le capitaine Keltch; nous occupions une jolie maison sur la place pourvue de toutes les commodités de la vie. J'avais pour voisin le célèbre marquis de Valde Espina, à qui on ne pouvait refuser beaucoup d'esprit et d'activité; son dévouement à la cause royale n'avait point de bornes.

Après quelques semaines de séjour, le camp royal fut transporté à Azcoitià. Quoique le triste résultat de l'expédition, et les derniers événements les eussent beaucoup mécontentés, les Basques n'en reçurent pas moins le roi, avec le plus vif enthousiasme. Je pris possession de mon ancienne habitation, chez la famille de M. le marquis de Narros qui habite aujourd'hui Saint-Jean-de-Luz. Si un hasard faisait tomber entre leurs mains ce livre, je désire qu'elle y trouve l'expression de ma reconnaissance

pour toutes les bontés dont j'ai été comblé par elle.

Vers ce temps le comte de Fonollar arriva à la cour ; il venait de Lille où le comte d'Espagne était prisonnier. Le roi avait offert à ce dernier le commandement général de la Catalogne qu'il ne voulait accepter qu'à condition de jouir dans cette province d'un pouvoir illimité. Le roi consentit à sa demande ; le comte Fonollar retourna à Lille, pour travailler à la délivrance du comte d'Espagne.

Le ministre Arias Teijeiro eut une entrevue avec Roger Laffitte, consul de France à Bilbao à propos d'un négociant français nommé Casimir Monier qui avait été fait prisonnier par les soldats de Zaratiégui ; cette affaire dont la presse s'est beaucoup occupée, se termina par la mise en liberté de ce négociant.

Le 21 février le roi se rendit à Tolosa ; le lendemain nous passâmes la nuit à Lecumberri et à midi nous arrivâmes à Estella, où le roi fut logé dans une magnifique maison



que la Junte de Navarre lui avait fait préparer. Huit jours après je dus me rendre à Zagarramurdi pour y voir une personne qui ne pouvait pas pénétrer plus avant dans le pays. En compagnie d'un de mes aides-de-camp le lieutenant Swiderski, je pris à cheval la route de Pampelune jusqu'à Cirauqui ; de là, nous dirigeant vers le nord, nous traversâmes la vallée d'Arga et arrivâmes la nuit à Tolosa. Cette ville était alors la résidence de toutes les grandeurs déchues.

L'ex-ministre Erro, le conseiller Aznarez, le ministre Sierra, M. de Corpas, les généraux Urbiztondo, Moréno, Lardizabal, le torrèador Freire, le comte d'Eguia, le chanoine Batanero, M. de Carles et beaucoup d'autres habitaient cette ville. Comme les Espagnols sont les promeneurs les plus déterminés de la terre, on voyait toute la journée ces personnages dans les rues, causant entr'eux, blâmant et critiquant, ce qui était chose facile à cette époque. Leur exclamation favorite était *Ojala* (cela puisse-t-il

être vrai); de là le sobriquet d'Ojalateros qui leur avait été donné par les basques et les Navarrais, et qui plus tard donna lieu à des scènes sanglantes au cri de : Mort aux Ojalateros !

Après un repos de vingt-quatre heures, nous quittâmes Tolosa et allâmes jusqu'à Leyza où avait été longtemps le quartier-général du roi, et où il habitait le château d'un gentilhomme nommé Lescuan. Rodil a fait brûler ce château depuis. Le lendemain nous gravâmes les montagnes, traversâmes Saldies, Lubieta et allâmes jusqu'à Santesteban, petite ville située au bord de la Bidassoa; où malgré la saison avancée, le temps était beau, la campagne verte et fleurie. Le Mendaur, un des pics les plus élevés des basses Pyrénées, domine cette vallée; une chapelle dédiée à la Sainte-Trinité est bâtie sur son sommet, mais nous ne pûmes l'apercevoir, car elle est constamment enveloppée de nuages. En quittant Santesteban nous longeâmes la Bidassoa; les buissons étaient en fleurs; les arbres

bourgeonnaient, une odeur suave embau-  
mait l'air ; des milliers d'oiseaux gazouillaient  
autour de nous : c'était le 14 mars. L'impres-  
sion que je ressentis à la vue du réveil de la  
nature fut si singulière que je la retrouve  
marquée sur mon journal sous le nom de  
*Frühlingswehen* (mal du printemps). A midi  
nous nous arrêtâmes à Echalar, et nous arri-  
vâmes tard à Zugarramurdi. Pendant la nuit  
j'eus, sur l'extrême frontière, le rendez-vous  
mentionné qui avait été l'objet de mon voyage.  
Mon retour eut lieu par Urdax, Maya et la  
vallée du Bastan, qui renferme quatorze  
bourgs, dont Elisonda situé au centre est le  
chef-lieu. Depuis un temps immémorial le  
Bastan est gouverné d'après ses propres lois ;  
la même coutume règne aussi dans quelques  
vallées de la Navarre appelées *nobles valles*.  
Tous les habitants de la vallée du Bastan  
sont nés gentilshommes et portent, outre leurs  
propres armes, celles de leur vallée qui sont  
composées d'un damier rouge et blanc.

Les quatorze bourgs choisissent chacun

leur régidor qui s'assemblent à Elisonda, et, à leur tour, choisissent un chef à vie qui porte le titre d'Alcalde et capitaine de la noble vallée du Bastan. Pour occuper cette dignité, il faut appartenir à une des familles de la vallée et y être né. Elisonda avait été fortifié par nous et contenait une petite garnison. Je remarquai plusieurs double-aigles rouges, de six pieds de hauteur, sculptées en bois, ou modelées en tôle, suspendues aux murs de la maison de ville; elles portaient sur la poitrine des armes et dans leurs serres des banderolles sur lesquelles étaient inscrites des dates et des devises. Sur ma demande, l'on me dit que lorsqu'un habitant se distinguait, soit à l'armée, soit dans la carrière ecclésiastique ou de toute autre manière, on lui votait après sa mort une aigle que la famille du défunt faisait faire en double, et dont un exemplaire était suspendu à la maison de ville, et l'autre devant la maison paternelle.

Le lendemain je quittai Elisonda et traver-

sai une autre grande et belle vallée, appelée Ulzama; je m'arrêtai à Larenza. Le 17, je continuai ma route par Musquizet Gulina. Ce dernier endroit est célèbre par plusieurs victoires de Zumalacarrégui sur l'armée Christinos.

La mémoire de ce grand capitaine est révéérée comme celle d'un saint dans ces vallées; les paysans en parlent avec une triste admiration. Thomas Zumalacarrégui est le héros des chants et des ballades qui rediront encore son nom lorsque ceux de don Carlos et de Christine seront oubliés depuis longtemps. Bien souvent mon guide s'arrêtait, ôtait son chapeau et me disait: ici Tio Thomas (oncle Thomas) a battu l'ennemi; il n'avait qu'autant de cent hommes que les Christinos en avaient de 1,000.

Je traversai la route de Pampelune et passai devant la chapelle où Zumalacarrégui avait fait dire la messe avant de livrer combat. Cette chapelle est creusée dans le roc. Une petite lampe éclaire faiblement ce petit

temple solitaire qui porte encore aujourd'hui le nom de Zumalacarrégui. Le soir j'arrivai à Estella, où j'appris, avec un douloureux étonnement que le comte de Negri, dont j'ai déjà parlé, avait passé l'Èbre avec neuf bataillons et deux cents chevaux (1), que pouvait-on attendre de cet homme borné et incapable, qui n'inspirait pas la moindre confiance aux soldats, il n'y avait qu'une voix sur son compte ; elle contrastait singulièrement avec les termes pompeux dans lesquels Arias annonçait cette expédition. Lorsque j'entrai dans le cabinet de ce ministre, il me montra les dépêches qu'il envoyait aux agents des cours étrangères ; elles commençaient par ces mots : « Dieu a accordé une nouvelle

(1) Négri passa l'Èbre le 15 mars 1838, accompagné de Mérino qui venait d'être nommé commandant-général de la vieille Castille ; Négri, séparé bientôt de Mérino qui n'approuvait point ses plans, fut constamment poursuivi par le général Latre qui le battit complètement à Bendejo ; la faim, la misère, achevèrent de disséminer cette malheureuse troupe. Négri échappa seul, avec quelques officiers.

« preuve de sa divine protection à notre  
« bien-aimé monarque, et notre glorieuse  
« générale Notre-Dame-des-Douleurs a permis  
« que notre maréchal-de-camp, chambel-  
« lan du roi, comte de Négri, passât aujour-  
« d'hui l'Ebre, etc. »

Lorsque quelque temps après je vis à Paris le vénérable et spirituel marquis de Labrador, un des hommes les plus éminents de l'Espagne; il me parla de cette dépêche en haussant les épaules. Lui ayant demandé quelle réponse il avait faite, il me répondit avec le calme qui le caractérisait : « J'ai écrit  
« au roi : Sire, je suis un vieux serviteur du  
« roi votre père et du roi votre frère; j'ai  
« donc le droit de franchise envers Votre  
« Majesté : je désire que les chambellans,  
« chapelains, avocats et valets de chambre,  
« se bornent aux attributs de leur charge,  
« et que l'on ne donne pas le portefeuille de  
« la guerre à des avocats, ni le commande-  
« ment de l'armée à des chambellans. »

Le lendemain matin, le roi me fit appe-

ler, et il fut décidé que je me rendrais à l'étranger; après trois jours je reçus les dernières instructions du roi, et le 24 je quittai la cour; je pris le chemin de la frontière. Quelques jours après j'étais à Zagarramurdi, où je pris congé de mes deux aides-de-camp, le capitaine de Keltsch et le lieutenant Swiderski. Nous ne devions plus nous revoir en Espagne, mais dix-huit mois après, lorsque tout était fini, nous nous retrouvâmes à Paris. M. de Keltsch, après une brillante défense devant Ramalès avait été nommé colonel, et décoré de l'ordre de Ferdinand; M. de Swiderski était avancé au rang de capitaine et décoré du même ordre; tous deux restèrent fidèles à leur serment jusqu'au dernier instant, et sont rentrés au service de Prusse. Après avoir changé à Zagarramurdi mon costume militaire contre des habits de paysan basque, je me mis en route avec mon guide Hauciartz, celui qui fut mon guide lors de mon entrée en Espagne. Mais cette fois il ne fut pas aussi heureux qu'il y avait treize



mois. A un quart de lieue de Sare, nous rencontrâmes une troupe de douaniers qui nous saisirent. Je fus conduit sous bonne escorte à Ainhoa chez le commissaire de police; le lendemain matin on me mena entre deux gendarmes à Bayonne. J'avais confié à ma sortie de Zagarramurdi à mon guide un portefeuille contenant des papiers importants; celui-ci les avait fait porter par ses gens dans une maison de Sare. Hauciartz, qui était aussi marchand de chevaux, offrit aux deux gendarmes qui devaient m'escorter à pied jusqu'à Bayonne, de leur prêter des chevaux, ce qu'ils acceptèrent avec plaisir: en route je remarquai une volumineuse poche de voyage (alforja), qui pendait aux deux côtés de la selle d'un des gendarmes. A la porte de Bayonne Hauciartz et moi, nous fûmes sévèrement visités, mais les gendarmes passaient librement. Qu'on se figure mon étonnement, lorsqu'arrivé à l'hôtel à Bayonne j'appris que le gendarme avait,

sans s'en douter, transporté mon portefeuille.

Le soir, j'eus une entrevue avec le sous-préfet M. Hénaut, à qui je donnai ma parole de ne pas quitter l'hôtel du commerce où j'étais descendu : sur quoi il me délivra de mon incommode entourage. Je dus aux soins du marquis de Lalande, notre commissaire à Bayonne, la permission de circuler librement par la ville. Pendant ce temps le sous-préfet avait fait savoir par le télégraphe mon arrestation au ministre : l'ordre arriva de me donner un passeport pour Paris et de me faire surveiller jusqu'à Bordeaux. Le 6 je montai dans la malle-poste, avec un agent de police qui me tint fidèle compagnie jusqu'aux bords de la Garonne : trois jours après j'étais à Paris.

## VII.

Arrestation et élargissement de l'archevêque de Cuba. — Les légitimistes de Marseille. — Voyage dans le midi de la France. — Les filles de Maroto. — Don Manuel Valdès. — Esquisse biographique de Maroto. — De Bordeaux jusqu'au château de Marrac. — Les contrebandiers des Pyrénées et passage de la frontière. — Visite chez Moréno. — Début de Maroto. — Arrivée au camp royal à Elorrio

(*Avril jusqu'en juillet 1838.*)

La première nouvelle que j'appris à mon arrivée à Paris fut l'arrestation de l'archevêque de Cuba. Ce prélat semblait destiné à jouer un rôle important dans nos affaires, aussi son arrestation fut-elle regardée généralement comme un véritable malheur. Plusieurs personnes d'une opinion modérée,

avaient vivement pressé l'archevêque, qui se trouvait en Angleterre, de se rendre sur le théâtre de la guerre sans attendre les ordres du roi. Elles croyaient que sa personne, son influence personnelle sur le roi parviendraient à neutraliser les mauvais effets de l'administration d'Arias Teijeiro. L'archevêque céda à ces instances et arriva heureusement à Bayonne ; mais ici la maladresse de son guide le fit tomber à un quart de lieue de la ville sur un poste de douaniers, il fut arrêté et conduit à Bordeaux, de là à Tours qui lui fut assigné pour prison.

Je ne connaissais pas l'archevêque et j'avais rarement entendu parler de lui parce qu'en Espagne il est d'usage de parler très peu des personnes qui ont été au pouvoir ou qui pourraient y arriver. Cependant ceux que j'avais interrogés et plusieurs personnes marquantes à Paris étaient unanimes dans l'éloge qu'elles en faisaient, elles assuraient que l'archevêque jouissait non seulement de l'estime des cours étrangères amies, mais

était même fort considéré par notre illustre antagoniste, qui avait une haute opinion de sa politique éclairée et modérée.

Je fus chargé de travailler à son élargissement. Plusieurs lettres que le banquier Jauge m'apporta m'y décidèrent. Je me rendis auprès du comte A.... qui reçut favorablement ma demande et me promit d'en parler à Louis-Philippe. Le lendemain je reçus une réponse aussi favorable qu'elle pouvait l'être dans les circonstances présentes, et peu d'heures après je me trouvais sur la route de Tours. Je ne m'arrêtai que six heures dans cette ville. Après quelques semaines, l'archevêque, muni d'un passeport qui lui permettait de se rendre en Italie, se mit en route, arriva à Lyon, une personne de son âge et habillée exactement comme lui, prit sa place dans la diligence, et lui-même, conduit par un légitimiste français, se rendit en toute hâte par Toulouse et Bayonne à Onate. Son arrivée fut un coup de foudre pour Arias Teijeiro et Corsorts. On prévint un revirement

complet dont on ne douta plus lorsque l'on apprit que le roi l'avait reçu à bras ouverts, et s'était longuement entretenu avec lui. Pourtant l'attente générale fut trompée ; il est certain qu'il ne sut pas profiter du moment favorable, Arias Teijeiro resta au pouvoir et l'archevêque suivit la cour comme beaucoup d'autres sans remplir un poste officiel. Malgré la victoire que remporta alors Arias Teijeiro, il m'en voulut beaucoup et ne manqua jamais une occasion pour me faire sentir son déplaisir de ma participation au retour de l'archevêque. Lorsque plus tard, pendant une époque bien désastreuse, celui-ci fut placé à la tête des affaires, il dut se repentir amèrement de la confiance, que lui aussi, avait placée dans Maroto.

Car je suis loin de partager l'opinion de certaines personnes, qui ont osé accuser l'archevêque de complicité dans ce sinistre drame qui commença avec l'arrivée en Espagne de Maroto, se déroula par les fusillades d'Estella et se termina par la trahison de Bergara.

Après un court séjour à Paris, Salzbourg, Vienne et Modène, je m'embarquai le 25 juin 1838 à Gènes. Un passeport hongrois délivré sous un nom obscur, muni de tous les visas, devait faciliter ma rentrée en France et mon voyage jusqu'à Bayonne.

Lorsque je débarquai à Marseille et me rendis avec mes effets à la douane, je fus suivi par quelques personnes qui tâchèrent de se rapprocher de moi ; croyant que c'était des agents de police, j'évitai d'entrer en conversation avec eux. L'une d'elles, un gros monsieur de quarante ans, tira de sa poche une petite fleur blanche et, en me regardant d'une manière significative, la plaça à sa boutonnière. Mais ce geste étant resté sans effet, il donna un franc à un vieux mendiant en lui disant « Priez pour notre jeune roi, mon brave. » Lorsqu'à la visite des malles mon tour arriva, il m'adressa la parole en me disant qu'il me serait sans doute désagréable de laisser fouiller mes effets ; là-dessus il échangea quelques mots avec un doua-

nier, tous deux me regardèrent en souriant. Quelques lignes furent tracées avec de la craie sur mes coffres et tout se borna là, pendant que la jolie cantatrice, mademoiselle Falcon, qui était arrivée avec moi par le bateau à vapeur, fut obligée de subir la visite la plus minutieuse de ses effets. Lorsque je quittai la douane, mon protecteur inconnu s'approcha de nouveau de moi et me dit : — Il faut que vous alliez loger à tel hôtel, voici quelqu'un qui vous conduira. Sans savoir pourquoi, j'obéis silencieusement; arrivé à l'hôtel, mon guide dit au maître de la maison : c'est lui, et me quitta. Je fus parfaitement bien traité et mon hôte fit viser le soir même mon passeport pour Bayonne. Enfin pour compléter la mystification, lorsque je voulus avoir ma note, je ne pus l'obtenir malgré les plus grandes peines, et mon hôte refusa absolument d'en recevoir le paiement, chose inouïe en France où les aubergistes, qui se piquent de royalisme, ont l'habitude de rançonner doublement leurs pra-



tiques. Je partis la nuit pour Montpellier, et ce ne fut que quelques mois après que j'appris que l'on m'avait cru être un personnage légitimiste marquant, que l'on attendait mais qui n'arriva pas.

Je conseille à tout voyageur d'éviter, s'il se peut, les diligences françaises s'il ne veut être ennuyé par les contes absurdes, par les sottises gasconnades, par l'insolence et la jactance insupportables de MM. les commis-voyageurs qui, d'ordinaire, les remplissent. J'étais malheureusement placé dans l'intérieur avec mon valet de chambre, les autres places étaient occupées par quatre individus de cette espèce. Ils mirent pendant plusieurs heures ma patience à une rude épreuve en racontant avec un accent qui trahissait les bords de la Garonne, leurs prouesses et aventures galantes; enfin un d'eux se tournant vers moi, me dit : Et vous, Monsieur, dans quoi faites-vous? (expression consacrée) sur quoi je lui répondis en montrant mon serviteur qui portait de formidables mous-

taches : Mon ami est prévôt de salle et je suis maître d'armes, nous allons donner un assaut à Toulouse. Un profond silence succéda à cette réponse et ils devinrent aussi polis qu'ils l'avaient été peu auparavant en s'appuyant sur moi, en secouant leurs pipes dans la voiture et crachant par la fenêtre d'un bout de la voiture à l'autre. A table, on m'offrit poliment de chaque plat, tandis qu'au dîner précédent ils s'étaient jetés comme de vrais affamés sur tous les bons morceaux. A Narbonne ces messieurs me quittèrent en me souhaitant un bon succès et en me promettant d'assister à mon assaut ; en retour de leurs politesses je leur offris des billets. Quelques heures plus tard, à Carcassonne, la voiture se remplit d'officiers Christinos qui m'impatientèrent par les récits mensongers qu'ils firent sur le compte des carlistes. Comme ils crurent que je n'entendais pas leur langue, ils causèrent sans gêne et je pus recueillir quelques assertions intéressantes pour moi ; entre autres, ils étaient maintenant

de l'avis que si, au 12 septembre 1837, nous étions entrés à Madrid, Espartero et son armée se seraient déclarés pour nous, tambour battant.

A Toulouse, j'allai faire une visite au marquis d'H. qui m'apprit que le commandement de l'armée avait été confié à *Maroto*. J'avais appris à Modène sa présence au camp, mais le roi hésitait encore, lorsque la défaite de Guergué qui entraîna la perte de l'importante place de Pennacérada le 22 juin 1838, décida la nomination de *Maroto*. J'aimais si peu Guergué que la nouvelle d'un changement me fut fort agréable et que je partageai l'enthousiasme général dont la nomination de *Maroto* fut saluée.

Lorsque j'arrivai de Toulouse à Bordeaux, mon ami, le consul général Mayer, me conduisit faire une visite aux filles de *Maroto*. Elles habitaient à une demi-lieue de la ville, une petite maison de campagne appelée *Allemagne* : *Maroto* l'avait achetée cinquante mille francs, dans le dessein d'y attendre

dans la retraite, le moment qui devait l'appeler aux affaires. Les deux jeunes filles étaient de charmantes créatures; nées au Pérou, elles avaient été élevées à Grenade. Leurs grands yeux noirs, bordés de longs cils soyeux; la petitesse de leurs mains et de leurs pieds, dénotaient en elles le type méridional. La cadette surtout était ravissante : une sombre mélancolie, un regard toujours voilé lui prêtaient un charme tout particulier. Elle parlait avec une profonde tristesse de son père, qui, selon son expression, *s'était sacrifié, et qui devait succomber.*

Peu de jours avant ma visite à Allemagne, cette jeune fille de dix-huit ans avait donné une preuve rare de courage et de présence d'esprit. Entendant la nuit, que l'on escadait la chambre voisine de la sienne, elle se lève doucement, et sans éveiller sa sœur, prend un fusil et tire par la porte entr'ouverte sur le voleur qu'elle manque à la vérité, mais qui prit la fuite en toute hâte.

Je revis à Bordeaux Don Manuel Valdès,

bien connu dans le faubourg Saint-Germain sous le nom du beau Valdès, et sous celui de *el-Valdès de los gatos* en Espagne, où il a laissé beaucoup de souvenirs tendres et romanesques que l'on y conserve encore.

Il s'était joint à Valladolid à l'expédition de Zaratiégui ; et aurait pu lui être d'une grande utilité si quelques personnes de l'entourage du Roi, qui avaient d'anciens griefs contre lui, n'étaient parvenues à obtenir son éloignement. J'avais fait sa connaissance devant Aranda, lorsque nous étions occupés à la poursuite de la colonne de Lorenzo. A cette époque il était lieutenant-colonel attaché à l'état-major de Zaratiégui. L'élégance de sa tournure, sa toilette soignée qu'il savait conserver au milieu du feu, me frappèrent d'autant plus qu'elles contrastaient avec nos habits usés et déchirés. Valdès connaissait parfaitement l'Espagne et toutes les personnes marquantes de l'époque. J'eus souvent occasion de remarquer la justesse de son jugement et de ses prévisions qui, pres-

que toutes, se réalisèrent plus tard. Lorsque je lui demandai son opinion sur Maroto, dont le nom seul remplissait alors d'enthousiasme tous les royalistes, je fus fort surpris de voir se peindre sur sa figure cet air de mépris qui donne aux physionomies espagnoles une expression toute particulière. Les épithètes de Ayacucho et Baratéro lui échappèrent (1). Il me fit faire la connaissance d'un vieil espagnol qui avait résidé longtemps en Amérique, qui y avait occupé un poste important et qui connaissait parfaitement Maroto. Je note ici les renseignements que j'en recueillis et que j'eus occasion de compléter plus tard.

Raphaël Maroto, homme de basse extrac-

(1) *Ayacucho* est le sobriquet par lequel on désigne ceux qui ont servi en Amérique, et qui ont signé le traité honteux qui dépouilla la couronne d'Espagne de ses possessions. Quant au mot *Baratéro* il a plusieurs significations, proprement dit, il signifie un joueur; mais vulgairement il désigne plus particulièrement un de ces hommes que l'on trouve dans tous les régiments, toujours munis de dés et de cartes.

tion, et dont le nom ignominieux sera placé dans l'histoire à côté de celui d'Erostrate, naquit en 1785 à Lorca dans le royaume de Murcie. Son père était douanier : il ne reçut aucune éducation. Lorsqu'en 1808 éclata la guerre contre la France, il s'engagea dans un corps franc qui s'était formé dans le royaume de Valence. Après trois ans de service, il obtint de la junte un brevet de lieutenant. A cette époque on l'accusa d'avoir volé une montre ; les uns prétendaient que c'était au palais de l'archevêque où il était allé faire une visite avec le corps d'officiers, d'autres que c'était dans son quartier. L'endroit n'y fait rien ; toujours est-il certain que ce vol est une chose avérée et bien connue en Espagne. L'affaire s'ébruita ; mais le désordre était alors si grand que l'on se borna à le casser ignominieusement. Quelques années après, il parvint à obtenir du service dans la régence de Cadix : l'état de guerre continuel hâta son avancement ; en 1814, il était lieutenant-colonel. Le gouver-

nement espagnol accordait un grade de plus à tous les officiers qui étaient envoyés en Amérique ; c'est ainsi que Maroto obtint, à sa demande, le commandement du régiment de Talavera que l'on y envoyait, pour comprimer la révolte toujours croissante des colons. Le 10 mai 1815, il débarqua au Chili avec quatre cents hommes qui formaient la première expédition. Le colonel Ballesteros avec quatre cents quatre-vingts hommes qui formaient la seconde le suivit bientôt après. Les nouvelles de ce temps assurent que Maroto ne prit pas une part très active aux nombreux combats qui se livrèrent alors dans les présidences. Peu de temps après, il fut éloigné de son régiment et attaché au général Don Joaquin de la Pezuela, qui commandait dans le Pérou et qui plus tard le nomma par intérim chef de son état-major. Après deux mois, il perdit cette place, plus nominale que réelle, pour avoir établi un jeu de hasard dans sa maison, et fut mis pour cette cause aussi, sous la surveillance du vice-roi du Pérou,



le marquis de la Concordia. Il lui était interdit de quitter la ville, et il y demeura sans aucune occupation. Sur ses continuelles supplications, on le mit enfin à la disposition du général Laserna qui lui confia la présidence du district de Charcas. C'est sur cette période de sa carrière administrative, qu'une brochure publiée contre lui s'exprime de la manière suivante : « C'est ici, (à Charcas) qu'il a donné les premières preuves de sa férocité (ferocidad), comme il avait donné des preuves de sa lâcheté à la bataille désastreuse de Chacabuco ; car c'est sa faute si nous perdîmes ce jour-là presque tout le royaume du Chili ; les rapines, les meurtres, les exactions scandaleuses dont il se rendit lui-même coupable ou qu'il toléra pendant son règne éphémère, rendirent impossible toute réconciliation entre les indigènes et la mère-patrie. » Ce qui me confirma les faits allégués dans cette brochure, c'est la manière horrible dont il fit traiter un officier, le lieutenant-colonel Don Casimir Hoyos, contre lequel il

nourrissait une haine particulière. Enfin la plupart de ses compagnons d'armes déclarèrent ne plus vouloir servir avec lui, et l'on fut obligé de le démettre de son commandement. Il retourna en Espagne, et fit au roi Ferdinand VII des plaintes contre ses camarades, entr'autres contre les généraux Laserna, Canterac, Valdès, Carratala, et les chefs de bataillon Lahera, Espartéro, et Villalobos. En récompense de ses délations il obtint le gouvernement des Asturies, dont il fallut pourtant le rappeler après quelques mois sur les instantes prières des habitants. Il se retira à Valladolid et plus tard à Madrid, où quelques personnes de l'entourage du Roi, dont il était protégé, trouvaient en lui un instrument complaisant, et parvinrent à lui faire avoir le commandement de Tolède. Mais là, comme partout ailleurs, il se fit bientôt haïr : une plainte portée contre lui pour des sommes extorquées à plusieurs personnes de la province, le fit rappeler ; ses appointements furent retenus pendant plu-

sieurs mois , pour dédommager les personnes lésées. Toutefois de puissantes protections arrêterent le procès , dont les actes se trouvent encore dans les archives de la capitainerie générale de la nouvelle Castille. Depuis lors il vécut retiré des affaires et le nom de Maroto ne parut plus jusqu'en 1833, où il fit partie d'une conjuration royaliste. Mis en prison , il fut cependant bientôt relâché et acquitté , tandis que ses coaccusés furent condamnés à huit et à dix ans de galères. Plusieurs personnes m'ont assuré qu'il ne dut ce prompt acquittement qu'à la révélation des plans et des noms des conjurés, et qu'il se trouve des preuves de ce fait dans les papiers de son défenseur, le licencié Gomès Acevo de Séville. Il fut ordonné à Maroto de choisir cette dernière ville pour résidence ; mais il demanda sous prétexte d'une maladie épidémique, à être transféré à Grenade. De là il s'enfuit peu de temps après à Valence, où il fut caché par quelques royalistes , qui ne le connaissant pas , le prirent pour une

victime de la révolution. A cette époque Morella s'était déclaré pour le Roi, et la junte carliste de Tolosa s'y était établie. Des bandes isolées commençaient à se former en Arragon, et l'on sentait la nécessité de les réunir toutes sous le commandement d'un chef capable. La junte de Morella et les royalistes de Valence jetèrent les yeux sur Maroto. Celui-ci, se décidait lentement; il reçut cependant de la junte l'argent nécessaire à l'arrangement de ses affaires particulières, partit secrètement pour Gibraltar, et de-là se rendit en Portugal, où il alla offrir ses services à Charles V, qui se trouvait alors à Coimbre. Le Roi avait promis à tous ceux qui le rejoindraient en Portugal l'avancement d'un grade; mais aucun des officiers supérieurs ne voulut profiter de cette offre, aimant mieux gagner leur avancement sur le champ de bataille : Maroto seul accepta, et de marechal-de-camp qu'il était sous Ferdinand VII, passa lieutenant-général. Depuis son arrivée en Portugal, il était en mé-

sintelligence continuelle avec les conseillers du Roi , l'évêque de Léon , les généraux Moreno et Romagosa , l'intendant Negrete et autres dont la fidélité est hors de doute, quoique plus tard , malgré leur bonne volonté, ils aient commis bien des fautes. Mais dans ce temps-là , l'union régnait entre tous ces hommes ; Maroto seul semblait avoir pris à tâche de semer la discorde autour du Roi , et déjà alors ceux qui lui en voulaient l'accusèrent d'être un agent de la puissance ennemie. Je connais même plusieurs personnes qui sont dans la persuasion que Maroto avait l'intention de livrer le Roi à Almeida , au général ennemi Rodil. Mais je n'accorde pas au caractère de Maroto assez de force et de persévérance, pour croire qu'il ait pu de si loin ourdir la trame de l'infâme trahison dont il s'est rendu coupable longtemps après. Je pense qu'il était carliste en Portugal autant que pouvait l'être une âme vénale et basse comme la sienne , et en raison des avantages personnels qu'il trouvait dans ce parti.

Maroto suivit le Roi en Angleterre, et parut, quelque temps après Sa Majesté, sur le théâtre de la guerre. Nommé commandant général de la Biscaye, il courut sur son compte plusieurs bruits peu honorables qu'il me paraît inutile de mentionner ici. Il perdit son commandement après l'affaire d'Arigorriaga, le 11 septembre 1835, pour avoir abandonné le général commandant Moreno avec quatorze bataillons. Pour utiliser en quelque sorte ses connaissances organisatrices et l'influence qu'il savait prendre sur les soldats, peut-être aussi pour l'éloigner, on l'envoya en Catalogne. Je me propose de parler de cette fâcheuse époque de sa vie, lorsque j'arriverai dans le courant de ces souvenirs à l'époque où je servis moi-même dans ce pays. Je mentionnerai seulement ici qu'il y fut battu et forcé de se réfugier en France, où il resta jusqu'au moment où le Roi le rappela en Espagne. Des considérations particulières m'obligent à passer sous silence les moyens qui furent em-

ployés pour déterminer à cette démarche le roi, qui avait toujours montré la plus grande répugnance pour Maroto. Mon livre n'est point un acte d'accusation ; de bons et fidèles serviteurs du roi ont été induits en erreur, et déploreront toute leur vie leur funeste méprise.

C'est à Bordeaux que j'ai appris une grande partie de ce que je dis ici de Maroto ; mais alors je n'y ajoutais pas foi, ne pouvant croire qu'un homme avec de si déplorables antécédents eût été celui entre les mains duquel le roi aurait remis le salut de la couronne, celui qui devait nous mener à la victoire. Plus les accusations étaient graves, plus la position de cet homme me paraissait périlleuse, et je l'excusais par ce vieil adage : « Il n'y a que les hommes ordinaires qui n'ont pas d'ennemis. » Il était bien prouvé que celui-ci n'en manquait pas, et c'est avec cette pensée que je quittai Bordeaux.

Il me semblait imprudent de reprendre, sans quelques précautions, la route que j'a-

vais franchie quelques mois auparavant, en compagnie d'un agent de police; d'autant plus qu'à toutes les stations de gendarmes, un brigadier était venu à la portière pour prendre mon signalement. Heureusement, à cette époque, on avait méthodiquement organisé dans le midi de la France, deux lignes pour l'expédition des carlistes; l'une le long de la Garonne, l'autre par les Pyrénées. Toutes les difficultés se réduisaient donc à une question d'argent et à quelques mesures de précaution. On fit venir un conducteur de diligence, homme de confiance, et l'on convint avec lui du prix de mon transport jusqu'à Bayonne; je payai pour les trois places de banquette sur l'impériale cent cinquante francs, et le 4 juillet au matin je m'installai sur mon siège aérien. A Langon et à Bazas, où les gendarmes ont l'habitude de demander les passe-ports, je fus obligé de me coucher entre les malles et les paquets, recouvert, par le conducteur, de manteaux et de sacs de nuit. Dans cette po-



sition, j'attendis tranquillement que ces messieurs eussent terminé leurs recherches. L'un d'eux monta sur l'impériale, frappa de son bâton les manteaux et les sacs protecteurs en s'écriant : « Il n'y a personne ici, j'espère ! » Enfin la voiture se remit en marche sur le détestable pavé, et je pus quitter mon gîte incommode. A Mont-de-Marsan et à Dax, je rencontrai quelques difficultés : plusieurs voyageurs quittant la voiture, il fallut descendre leur bagage, et déranger l'ingénieux échafaudage qui me cachait. Mais le malin conducteur avait pourvu d'avance à cet accident : des guides m'attendaient à un quart de lieue de la première ville, et me firent faire un long circuit pour rejoindre la grande route et la diligence. C'est ainsi que je parvins jusqu'aux hauteurs de Saint-Esprit qui dominant Bayonne. Là, je trouvai un nouveau guide qui me fit traverser en barque l'Adour et la Nive, tout près des fortifications. Après une heure, vers la nuit tombante, nous nous arrêtâmes devant une mai-

son isolée. De grandes ruines, entourées de peupliers et de chataigniers dominaient fièrement l'humble demeure. Ces ruines, qui étaient encore, il y a vingt ans, un vaste palais, qui étaient celles du célèbre château de Marrac, dans lequel Napoléon força deux rois à se démettre de leur couronne en faveur de son frère Joseph. Les jours de cette grandeur passagère étaient loin, et aucune trace de ce puissant dominateur ne rappelait sa présence au château de Marrac. Des branches d'arbres sortaient par les fenêtres percées dans les longues murailles, et se balançaient au souffle du vent de mer. La lune se levait majestueusement derrière cette ruine de l'histoire moderne, et lui imprimait un aspect grandiose et mélancolique. Une légère brise, venue des bains de Biarritz, nous apportait des fragments d'une musique joyeuse qui se confondaient avec le bruit monotone des vagues de la mer. Involontairement des images fantastiques s'emparèrent de mon esprit ; un frisson me saisit, et

les paroles mystérieuses d'un passage des Djins échappèrent de mes lèvres :

J'écoute,

Tout fuit.

On doute,

La nuit,

Tout passe.

L'espace

Efface

Le bruit.

Quoique d'un naturel peu poétique, saisi par l'impression du moment, je me serais peut-être abandonné à mes rêves, si les aboiements furieux d'un chien sortant de la petite maison, ne m'avaient rappelé aux réalités de la vie. Mon guide l'appela doucement par son nom, et le gardien docile vint à nous en reconnaissant un ami. Après un faible coup de sifflet, une petite porte s'ouvrit, et nous entrâmes dans une chambre obscure. Dans la pièce voisine, on entendait un bruit confus, mêlé au choc des verres ; je voulus demander à mon guide ce que c'était, mais

il me passa la main sur la bouche, et me fit monter un étroit escalier. Arrivés en haut le premier soin de mon compagnon fut de fermer de gros volets en chêne, ensuite il alluma une chandelle, et je me vis dans une petite chambre bourgeoisement meublée. Lorsqu'enfin je l'interrogeai du regard, il déboucha dans le plancher une petite ouverture par laquelle je vis immédiatement au-dessous de nous, une salle de cabaret remplie par une douzaine de gendarmes et de douaniers occupés à boire. Ici on ne vous cherchera pas, me dit mon guide d'un air satisfait; car nous sommes dans l'estaminet que fréquentent le plus ordinairement ces messieurs. Je ne trouvai rien à objecter à cette logique, et je me résignai d'autant plus facilement à mon sort, que la jeune et gentille hôtesse entra bientôt après et nous servit un très bon souper que nous arrosâmes de ce vin de Jurançon, devenu célèbre depuis l'enfance de Henri IV.

Je passai la journée du lendemain dans ma

cellule, où un an plus tard je fus condamné à m'ennuyer à mourir pendant plusieurs semaines. Le soir, mon guide vint me chercher : Je revêtis mon costume de paysan basque et tout en chantant à haute voix, nous prîmes la grande route de Saint-Jean-de-Luz, où nous arrivâmes bien avant dans la nuit. Nous devions prendre quelques moments de repos dans la maison d'une personne de confiance; mais peu d'instants après notre arrivée, un émissaire vint nous dire que les autorités étaient informées de ma présence; tous les postes étaient doublés, et le pont de Ciboure par lequel je devais passer était gardé par tous les gendarmes et les douaniers de l'endroit. On me supposait à Saint-Jean-de-Luz ou sur la route de Bayonne, et il devenait impossible de trouver un passage cette nuit. Je fus d'autant plus tourmenté de ce contre-temps, que par des raisons particulières, il était important pour moi que mon arrivée en Espagne ne fût pas connue avant d'avoir atteint le camp royal; il fallut pourtant me

résigner à passer le jour suivant à Saint-Jean-de-Luz. Le célèbre aventurier Munagorris faisait justement alors distribuer la solde à la troupe qu'il avait rassemblée sous la bannière de *Paz-y-Fueros*, et sous la protection française et anglaise. Cette troupe était composée de nos déserteurs et de nos délinquants. Ces gens, presque tous anciens soldats, avaient bonne mine, étaient bien payés. Cependant au premier coup d'œil, il était facile de voir que cette entreprise n'aurait point de succès : nulle subordination ne régnait parmi ces hommes, et leurs officiers étaient détestables. Caché derrière les rideaux de ma fenêtre, je vis ces munagorristes qui le matin se promenaient fièrement sur la place, et qui le soir étaient tous ivres.

Lorsque la nuit fut venue, je quittai ma retraite. Deux contrebandiers m'attendaient dans un enfoncement formé au milieu du sable de la grève. Nous longeâmes la mer pendant une heure, puis nous nous jetâmes

à gauche à travers les champs et les vignobles, en évitant avec soin tout sentier battu. Nous arrivâmes ainsi à dix pas d'un poste de douaniers qui dominait la seule passe que nous puissions franchir, à moins de faire un détour de plusieurs lieues. Nous la traversâmes donc en nous glissant à quatre pattes parmi les ronces et les buissons qui la bordaient, et nous entendîmes distinctement au-dessus de nos têtes les douaniers qui causaient entr'eux. Nous prîmes quelque repos dans une petite ferme isolée appartenant à un contrebandier : j'y bus quelques gorgées d'un cidre excellent qui ne ressemblait en rien à la vilaine boisson trouble qui porte le même nom et que l'on boit à Francfort.

Vers minuit nous nous remîmes en route. Notre hôte voulut absolument m'accompagner avec son valet jusqu'à la frontière, prétendant que le chemin était dangereux et que nous n'étions pas en forces, mes deux guides et moi, en cas d'une rixe avec les douaniers. Son véritable but était de gagner

quelques doublons, cependant comme sa proposition semblait plaire à mes guides, je l'acceptai. Mes deux nouveaux compagnons s'armèrent de gros bâtons garnis de fer, et détachèrent deux grands chiens qui nous précédaient en flairant. Tous les contrebandiers des Pyrénées possèdent de ces chiens qui sont d'une grande utilité à leurs maîtres; ils connaissent tous ces sentiers, portent souvent des ballots de marchandises et savent parfaitement distinguer un douanier d'un contrebandier. Lorsqu'ils sont chargés, ils se glissent si adroitement le long des barques des douaniers, que l'œil le plus exercé ne pourrait les découvrir, tandis que leurs maîtres passent en chantant et en sifflant devant le poste. Souvent, quoique blessés, ils s'échappent ou se cachent dans quelque fente de rocher sans que jamais une plainte leur échappe et vienne trahir leur présence. Il est presque sans exemple qu'on ait pris un de ces animaux qui sont souvent porteurs de correspondances et d'objets précieux. Leur



rôle change lorsqu'ils sont envoyés en avant en éclaireurs : alors un cri particulier signale à leur maître la présence de quelques douaniers cachés dans un buisson ; ce cri bref devient un hurlement prolongé s'ils rencontrent une forte patrouille, mais s'ils croient leur maître découvert, si le danger est imminent, alors ce sont des aboiements furieux. J'ai beaucoup vécu avec ce peuple de contrebandiers, j'ai fait avec eux bien des courses, j'ai eu occasion d'assister à toutes les phases de leur dangereuse existence, et je suis à même d'en parler avec connaissance de cause. J'ai vu beaucoup de chiens parfaitement dressés et je puis assurer que rien n'égale la perfection d'éducation et d'instinct des chiens contrebandistes. Les singes dansants, les perroquets savants, les caniches jouant aux cartes, les éléphants vidant des bouteilles de vin, sont des êtres stupides auprès de ces intelligents animaux. C'est un fait dont j'eus cette nuit même occasion de me convaincre. A peine éloignés d'un quart

de lieue de la maison, un de nos chiens aboie une fois : nous nous arrêtons quelques minutes ; un second aboiement suit bientôt le premier : en avant, dit tranquillement notre hôte, ils ne sont pas nombreux, un ou deux peut-être. En effet nous ne tardâmes pas à voir deux douaniers ; mes compagnons levèrent leurs bâtons en l'air, on se salua mutuellement, et chacun passa son chemin. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire, car nous n'étions pas gens à nous laisser patiemment arrêter ; mais à peine avions-nous mis un buisson entr'eux et nous, que nous nous mîmes à courir de toutes nos forces. A une petite distance on apercevait une lumière ; c'était encore une baraque de douane. Déjà nous pensions l'éviter, lorsqu'un coup de sifflet retentit : notre présence était signalée, nous ne pouvions plus nous cacher, et il fallait recourir à la ruse. Deux de nos compagnons sortirent leurs cigares, allèrent à la baraque et demandèrent du feu. Pendant qu'ils entraient en conversation, nous nous

glissâmes derrière le mur en descendant une pente escarpée. Après une heure d'une marche rapide, nous arrivâmes à un torrent, que nous traversâmes après nous être déchaussés. Parvenus sur l'autre rive, Dominique le guide en chef me prit par la main et m'entraîna quelques pas jusqu'à deux piliers élevés sur un petit mamelon; là, comme il faisait très obscur, il tire une lanterne de sa poche, l'allume, et me montre sur un des piliers les trois fleurs de lis en relief, et sur l'autre, le lion de Léon avec les tours de Castille : en même temps il me tend la main en disant assez laconiquement : « le prix, s'il vous plaît. » Je lui payai les trois cents francs convenus (1) : un de mes guides resta près de

(1) Ce prix augmentait à proportion de l'importance du personnage, et des difficultés que l'on y rencontrait ; ainsi Maroto quelques semaines auparavant, en octobre de la même année, avait payé mille francs. Pour la princesse de Beyra seconde épouse de Charles V, le prince des Asturies, une dame d'honneur et leur conducteur le comte de Custine, on avait déposé vingt mille francs qui furent payés, quand ils eurent heureusement accompli leur passage.

moi, les trois autres s'éclipsèrent après que j'eus encore payé cinquante francs au dernier pour sa conduite et celle de ses chiens. Une demi-heure de marche me conduisit à un chalet appelé *Borda de Alcabeheria*, situé dans une gorge étroite et sauvage. Exténué de fatigue, je me jetai sur un sac rempli de paille de maïs où je ne tardai pas à m'endormir profondément. Après plusieurs heures de sommeil, je fus réveillé par le bruit d'une vive dispute : c'était Dominique qui arrivait de Sare avec mes chevaux et mes bagages et qui, à l'aide de ses gens, voulait empêcher à cinq soldats l'entrée de la maison. Je mis fin à la discussion en me montrant. C'était un sous-officier et quatre soldats du cinquième bataillon de Navarre qui, peu de semaines auparavant, s'était révolté à Estella en criant : *Mort aux Ojalateros!* depuis il avait été envoyé à la frontière et cantonnait à Lesaca. Informés, par un berger, de la présence d'un étranger à la borda, ils accoururent, la tête pleine de l'objet de leur haine

constante, les Ojalateros, avec le projet de m'amener garrotté à Lesaca. Il n'y avait pas à plaisanter avec ces gens-là : quelques jours plus tôt les colonels Toledo et Mariano Aznar, surpris par eux aussi dans une borda, n'avaient échappé que par miracle à un pareil traitement. Cependant j'avais le bonheur d'être connu de ce bataillon et il paraît que j'en avais laissé de bons souvenirs, car aussitôt que ces hommes me virent, ils s'écrièrent : « *Pero es el* » — et ils m'offrirent leurs services que je n'eus garde de refuser : je les pris pour m'escorter jusqu'à Tolosa, en prenant soin d'en informer par écrit le commandant du bataillon.

Je montai à cheval et fis route jusqu'à Articuza, haut fourneau appartenant aux chanoines de Roncevaux, en espagnol *Roncesvalles*. C'est cette vallée historique dans laquelle Roland, le héros populaire des romans et des ballades de l'Espagne, comme de celles des bords du Rhin, a trouvé la mort. C'est ainsi que notre poète Uhland a chanté les

hauts faits de l'illustre compagnon de Charlemagne, son combat contre le géant des Ardennes, sa constance à contempler du haut du Rolandseck le couvent de *Nonnenwerth*, où la dame de son cœur s'était donnée à la religion. C'est ainsi qu'on célèbre encore dans les Hespérides mille aventures galantes et merveilleuses du fameux chevalier. Sur la frontière de Valence et de Castille, au milieu d'une plaine fertile, surgissent d'énormes blocs de rocher à une assez grande distance des montagnes ; ils ont été lancés dans un moment de colère, selon la légende du peuple, par *el grand Orlando furioso*. On voit aussi un de ces blocs qui semble avoir été fendu par la main de l'homme : au dire des habitants, c'est l'épée du héros qui a entamé la pierre pour frayer un passage à lui et à ses compagnons.

Mais laissons le grand Roland pour revenir à la fonderie des bons chanoines. Je la quitta le lendemain et le soir j'entrais à Tolosa. Ma première sortie fut pour rendre visite à Mo-

reno, qui éloigné des affaires, vivait fort retiré dans une des plus jolies maisons de la ville. Je m'informai de l'infant qu'on me dit se trouver aux bains de Cestona, peu satisfait, semblait-il, des derniers évènements. Je me proposai d'interroger Moreno dont cependant l'opinion devait être partielle, puisqu'il était un des plus grands antagonistes de Maroto. Je trouva le général en pantoufles, vêtu d'un vieux surtout d'uniforme assis dans un grand fauteuil ; il était pâle et semblait fort maigri et vieilli depuis trois mois que je l'avais quitté. Après les premiers compliments, il me dit en montrant le livre qu'il tenait à la main : « C'est Tacite, et j'y lis qu'une guerre civile qui dure longtemps est une preuve de l'incapacité des deux partis. » Je cachai aussi bien que possible l'étonnement que me causait cette sentence dans la bouche d'un général qui, deux fois, avait commandé notre armée. Je lui demandai s'il croyait que Maroto livrerait bientôt une bataille. « *Este imbecil qui hay de battirse,* » fut sa réponse, Il me parut

inutile d'en demander davantage. Après une pause, il passa en revue les agents du roi à l'étranger. Il fit le plus grand éloge du marquis de Labrador, blâma vivement le comte d'Alcudia ; c'est un homme qui ne possède pas même le sens commun et si haineux, me dit-il, que, s'il le pouvait, il me ferait pendre. Il me rappela le jugement qu'il avait porté sur le général Negri lors de son expédition. « La faute de ce général, ajouta-t-il, est de ne pas savoir marcher, et, reprit-il, en se servant d'un mot du maréchal de Saxe, c'est avec les pieds que l'on fait la guerre. » Ramenant ensuite la conversation sur l'état présent des affaires. « Vous ne resterez pas longtemps, me dit-il encore ; Maroto et Arias les seuls qui exercent le pouvoir en ce moment, se haïssent mortellement ; la place n'est pas tenable près d'eux. » En cet instant, un aide-de-camp apporta une lettre, le général, après l'avoir lue, se retourna vivement de mon côté : « J'ai votre affaire, me dit-il, le comte d'Espagne est arrivé à Berga ; nous



ne nous aimons pas, mais c'est sous lui qu'il vous faut servir en attendant ; car *le roi n'entrera pas à Madrid sans moi* et vous savez qu'ausitôt reparu, je vous ferai appeler. Je le saluai et pris congé de lui sans attacher une trop grande importance à ses paroles ; elles contribuèrent pourtant puissamment à me faire prendre un parti, dont je n'eus pas lieu de me repentir par la suite.

Sorti de la demeure de Moréno, je vis sur la place des groupes d'officiers, qui lisaient la seconde proclamation de Maroto. Celle-ci, était du 7 juillet et datée de son quartier général d'Estella. Les vieux compagnons de Zumalacarrégui, écoutaient avec transport, les noms qui leur rappelaient les victoires du grand général : Asarta, Muru, les plaines de Victoria, le pont d'Arquijas, Descarga, furent salués de leurs cris d'enthousiasme. Maroto, les appelait à de nouvelles victoires et terminait par ces mots chevaleresques : « Mourir en fuyant, c'est une mort honteuse ! Si quelqu'un de vous a peur, qu'il

s'éloigne avant d'avoir vu l'ennemi. » Tous frémissaient à ce langage, qui n'avait plus retenti à leurs oreilles depuis la mort de Zumalacarrégui. C'est que Maroto, s'entendait à merveille à électriser une armée : il savait faire vibrer les cordes sensibles et il réveilla, comme par un coup magique, l'esprit guerrier des Basques et des Navarrais. Lorsqu'après trois mois d'absence, je revis l'armée que j'avais laissée dans un état déplorable, au physique comme au moral, je la trouvai totalement changée : un nouvel esprit s'était emparé d'elle, et un nouveau principe de vie s'emblait l'animer.

L'arrivée de subsides considérables venant du nord, qui coïncida avec celle de Maroto, contribua certainement aussi à la popularité dont celui-ci jouit dès les premiers jours parmi le peuple et les soldats. Ceux-ci reçurent la solde entière, ce qui n'avait pas eu lieu depuis le commencement de la guerre, ils n'en avaient touché dans les moments les plus prospères, que la moitié et même le

plus souvent que le tiers. En même temps, les contributions extraordinaires d'argent cessèrent quoique le peuple dût continuer à fournir celles en nature. Mais ce qui contribua surtout à bien placer Maroto dans l'esprit des soldats et des subalternes, c'est l'espoir avoué qu'il ferait cesser tous les abus, toutes les intrigues, qui avaient si longtemps entravé le triomphe de nos armes. Ses manières étaient froides et sévères avec les généraux et les officiers supérieurs, en présence des soldats, et il blâmait ouvertement les fautes de ses prédécesseurs. Beaucoup ont cru voir dans cette manière d'agir un avant-coureur de la trahison qu'il méditait : pour moi, je pense que c'était simplement de l'orgueil et une suite de ce penchant de l'homme, fût-il sur la trône, à blâmer l'œuvre de ceux qui l'ont devancé. On peut aussi croire que Maroto ressentait une profonde jalousie, contre tous ceux, qui, pendant toute sa vie inactive en France, avaient obtenu des grades et des distinctions, d'au-

tant plus, que ces officiers à leur tour, ne le ménageaient pas à l'occasion. On en trouve un exemple dans l'ouvrage, de M. de Radhen, qui croit à la trahison préméditée de Maroto. Pendant une revue qui eut lieu devant Estella en 1838, le général Garcia, qui était à cheval à côté du roi, disait en parlant des victoires de Zumalacarrégui et par allusion aux dernières proclamations de Maroto, que dans ce temps là on combattait l'ennemi avec la baïonnette et non avec la plume. Maroto entendit ce propos et jeta au général un regard de haine dont M. de Radhen fut frappé, et dont il se souvint, lorsqu'il apprit plus tard, que Garcia était un des généraux fusillés à Estella, le 16 février 1839.

J'ai déjà dit plus haut que je ne croyais pas à la préméditation de Maroto ; j'ai pour cela d'excellentes raisons, que des considérations particulières me défendent de développer ici ; au reste elles n'atténuent en rien le crime de cet homme, mais elles me forcent de voir en lui, une dupe d'Espartéro et du

maréchal Soult. On lui avait donné des espérances et proposé des plans dans un sens tout différent, auxquels il avait donné son assentiment. Il est un proverbe qui dit : « Donnez un doigt au diable, il saura bien prendre la main entière. » Voilà ce qui est arrivé à Maroto ; après avoir forfait à son devoir et à son honneur en prêtant l'oreille à des propositions secrètes venant de l'étranger, enlacé dans l'intrigue par Espartéro, il se trouva trop compromis pour avoir un autre parti à prendre, que d'être envoyé par le roi devant un conseil de guerre ou de passer à l'ennemi. Maroto choisit le dernier, c'était le plus honteux, le plus téméraire : un autre moyen cependant lui restait, c'était de risquer un combat désespéré et d'y chercher la mort ; mais une aussi noble résolution ne pouvait naître dans une âme vile comme la sienne.

J'ai anticipé sur une époque à laquelle je reviendrai plus tard ; quoique je n'aie plus la prétention d'avoir soulevé le voile épais ,

après s'être échappés des prisons de Puerto Rico, ils avaient servi avec la plus grande distinction, et j'avais eu l'occasion après la bataille de Huesca de demander à Villaréal la croix de Saint-Ferdinand pour Bessières. J'avais un vif attachement pour ces trois officiers, qui étaient animés d'un zèle brûlant pour la cause royale à laquelle ils allaient, avec une ardeur nouvelle, vouer leur vie. J'aurais appris, sans étonnement, leur mort sur le champ de bataille; mais hélas! il ne devait pas en être ainsi : tous trois ont passé avec Maroto et signé le traité de Burgeros !!

J'arrivai dans la nuit à Elorrio, où se trouvait alors le roi; je mis pied à terre devant la maison d'Arias Teijeiro que je trouvais dans son cabinet de travail. J'eus avec lui une conversation de cinq heures, dont il n'est pas permis de rendre compte ici. Aujourd'hui cependant, j'ai la conviction, que si au lieu de m'adresser à Arias Teijeiro, j'avais obtenu cette nuit là, par le secours de

mon ami le chambellan de service, José Villavicencio, une audience du roi, bien des choses auraient été changées, et bien des évènements n'auraient pas eu lieu. Huit jours après, j'écrivais d'Urdax à monsieur de Cotta à Stuttgart : Maroto est le dernier médecin qui guérit ou le fossoyeur qui enterre.

**FIN DU PREMIER VOLUME.**

EM  
12.04  
ZAS  
80  
35

mer ami le chancelier de la Cour de  
vice-roi, une audience du roi, bien des ch  
ses auraient été changées, et bien des événe  
ments n'auraient pas eu lieu. Huit jours  
après, j'écrivis d'Urdax à monsieur de Colla  
à Stuttgart : M. le roi est le dernier médecin  
qui guérit ou le laisse mourir entier.  
toute la cause royale à laquelle ils allaient  
avec une ardeur nouvelle, car leur  
jeunisme avait été éteint par leur  
sur le champ de bataille, mais leur  
seul espoir de salut était de voir  
le roi de France, le roi de Prusse  
et le roi de Sardaigne.  
L'arrivée de ces trois rois  
trouvait alors le roi de France  
dans sa maison à Turin, et il se  
retira dans son cabinet de travail, et  
lui une œuvre de bienfaisance dont  
il n'est pas permis de rendre compte  
aujourd'hui cependant ; j'ai la conviction  
si au lieu de m'adresser à Turin, j'  
me suis adressé à Paris, le roi de France





